Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/lamaranthekeepsa00pari

40

L'AMARANTHE

L'AMARANTHE

Keepsake Français

SOUVENIRS DE LITTÉRATURE CONTEMPORAINE

ORNÉ

DE DIX VIGNETTES ANGLAISES

PARIS

LOUIS JANET, LIBRAIRE-ÉDITEUR, RUE SAINT-JACQUES, 59

au fond de la cour.

Imprimé par Ducessois, quai des Augustins, 55.

TABLE

DES

MORCEAUX CONTENUS DANS CE VOLUME.

	Pag.	
Un bateau a vapeur à Suez. . .	1	Eusèbe de Salles.
Les Cinq sens.	13	Anaïs Ségalas
Néfissa.	16	Aug. Colin.
Stella.	27	Dugué.
L'Himalaya. . , ...	29	E** A**
A une jeune fille.	38	Mélanie Waldor.
L Armurier de Bruges.	40	Anonyme.
Les Janissaires.	54	Augustin Chevalier.
L'Idéal.	57	Schiller.
L'Hirondelle.	61	Anonyme.
Un gueux de mer sous Philippe II.	64	V. Joly.
Le Premier mai.	79	Firmin Jaffus.
Léonard.	85	Eugène Guinot.
Les Enfants.	97	Louise Crombach.
Ninetta.	99	Lord Wigmore.
Napoléon..	108	Louise Touchard.
Le Roi du feu.	113	Charles de Valori.
Ange au ciel.	122	Symphor Vaudoré.

	Pag.	
La Viole d'amour. . .	125	Philibert Audebrand
Le Chèvrefeuille. . . .	136	Raimond de Dore
Le Coffret d'écaille. . . .	141	Le comte de Boisse
L'Amour	162	Anonyme.
Le Château enchanté.	168	Le comte de Marle.
Victoria.	181	Emilie Doussin-Dubreuil
La Mal' aria.	185	Roger de Beauvoir.
A une coquette.	218	Le baron de Talairat.
Une nuit espagnole. . . .	221	Félicie de Narbonne-Pelet
La Fée Méerfei.	235	Anonyme.
Un drame à la tour de Londres. .	249	Hermance Lesguillon.

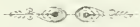
FIN DE LA TABLE.

Le rédacteur de l'*Amaranthe* se fait un devoir de témoigner ici l'expression de sa gratitude à MM. les auteurs dont les pièces ont contribué à enrichir ce recueil.

Charles-Malo.

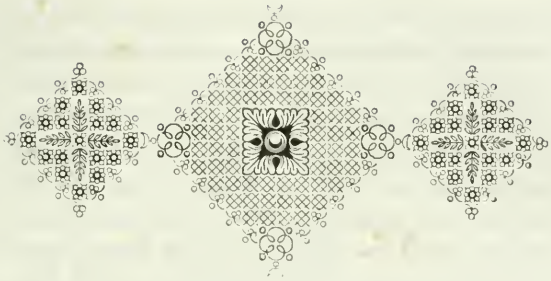
LISTE DES VIGNETTES

QUE RENFERME CE VOLUME.



Pag.

1. Stella, peint par L. Adams, gravé par Adcock. 27
2. Jeune fille rêvant, peint par Jenkins, gravé par Henri Rolls. 38
3. Un gueux de mer, peint par N***, gravé par C. Rolls. . . . 64
4. Ninetta, peint par Collin, gravé par Bacon. 99
5. Ange au ciel, peint par Heibert, gravé par Scriven. 122
6. Le coffret d'écaille, peint par Nixon, gravé par W. H. Simmons. 141
7. Le chateau enchanté, peint par Farrier, gravé par Stocks. . 168
8. Victoria, peint et grave par Holl. 181
9. Une nuit espagnole, peint par Jones, gravé par Davenport. . 221
10. Un drame a la tour de Londres, peint par Leslie, gravé par B.-P. Gibbon. 249



UN BATEAU A VAPEUR

A SUEZ.

J'ai revu Suez après un an d'absence, et je ne l'ai plus reconnu. Les rues de la ville formaient un désert, comme ses environs; quelques carcasses de bâtiments pourrissaient dans le port ou sur les chantiers. Maintenant ce port est animé, des bâtiments arrivent, partent, se gréent, s'achèvent, se radoubent; des caravanes de chameaux

portent du bois, des cordages, du goudron; les places sont peuplées, les rues agitées, les magasins pourvus; les quais semblent se ressouvenir des Vénitiens, qui les bâtirent, car les costumes européens sont aussi abondants que les robes turques, égyptiennes ou bédouines. Mais la plupart de ces Européens viennent eux-mêmes de l'Asie. L'Angleterre a mis un pied sur la mer Rouge, pour protéger sa colonie indienne; l'Inde a fait deux pas vers l'Occident, pour accélérer ses relations avec sa métropole. Ces nababs riches et malades, entourés de domestiques, parlant bengali ou indoustani, en palanquins, avec lesquels ils traversent demain le désert qui les sépare du Caire; le vaisseau qui fume encore là-bas, mouillé vers le cap Aitha, les a portés de Bombay en vingt jours. Des spéculateurs compatriotes sont accourus de Londres, de Bristol, de Liverpool, pour les abreuver de porter, pour les régaler de jambon, de chester, de beefsteaks, pour les écorcher comme il convient à leur rang, dans des auberges improvisées.

C'est en arrivant de Jérusalem par le désert de Syrie, que je rencontrai ce mouvement inaccoutumé. Le temps que nous perdîmes à décharger nos chameaux, à passer les bras de mer dans le sambouk, puis à déménager nos effets de cette barque au quai de la douane, était un temps fort précieux. A chaque minute, le prix des comes-

tibles haussait dans les marchés, et quand nous nous présentâmes aux hôtels pour y loger, nous trouvâmes la moitié des appartements occupés par les Anglais arrivant de l'Inde, l'autre moitié retenue pour les Anglais qu'on attendait du Caire. La moindre chambre avec la nourriture, coûtait une guinée par jour, dans l'hôtel Hill, entrepôt officiel de la Compagnie des Indes. Les khans arabes s'associent, jusqu'à un certain point, aux prétentions des hôtels, et ils ont triplé le prix des chenils qu'ils louent aux voyageurs pauvres ou attardés comme nous. Les chameliers imitent les khans, et tout le temps qu'un vaisseau anglais est ancré dans la baie de Suez, ils demandent, pour les transports de Suez au Caire, autant que pour le voyage inverse; et celui-ci est toujours fort cher, car tous les chameaux du Caire sont en éternelle réquisition pour le transport des charbons anglais à Suez. Il fallait attendre trois jours avant que la fournée des nababs fut évanouie; nous les employâmes à visiter les environs de la ville, les ruines de l'ancienne Colsonna, la fontaine Gargeda, creusée dans les premières collines de l'Arabie Pétrée, et d'où deux fois par jour une caravane de chameaux apporte à Suez une eau saumâtre, la seule que boivent les habitants. Nous allâmes aussi aux fontaines de Moïse, où quelques puits saumâtres, d'autres sulfureux, et un seul pres-

que doux, permettent d'arroser des plantations de dattiers, de vignes, quelques aubergines, tomates, choux et pastèques, les seuls légumes qui arrivent frais à Suez. Aïon Moussa n'est qu'à un mille du bord de la mer; nous fûmes donc faire en bateau la plus grande partie du chemin. Nous avions vu fumer le bateau anglais le matin, à notre passage, par son travers; quand nous revînmes de notre excursion, la fumée avait augmenté, et les marins arabes nous affirmèrent qu'on chauffait pour partir. En approchant, nous aperçûmes plusieurs sambouks chargés de passagers et de leurs effets. Mêler notre barque à la flottille, et monter à bord avec les premiers Anglais, fut l'affaire d'un instant. La mousson du sud nous poussait vers les côtes égyptiennes, et c'est près de là, par cinq brasses de fond, que le *Hugh Lyndsay* était mouillé. Je ne sais comment les deux midshipmen de service sur la dunette se doutèrent que nous n'étions ni Anglais ni passagers; toujours est-il qu'ils nous demandèrent assez sèchement ce que nous venions faire; et, sur notre réponse que nous demandions la faveur de visiter le vaisseau, ils répondirent qu'il fallait la permission du capitaine, qui était encore à terre; puis, appelant un maître, ils nous firent un geste dédaigneux qui voulait dire qu'ils nous accordaient eux-mêmes la permission que le capitaine seul pouvait donner.

Il y a dans la marine de la Compagnie des Indes, plusieurs jeunes gens de bonnes maisons, et ceux-là multiplient la morgue aristocratique par l'orgueil colonial; les traditions brutales des marins de Seccollet ne sont pas entièrement perdues sur les vaisseaux anglais. C'est probablement à ces deux sources que s'était trempé le caractère des aimables dandys qui nous accueillaient : en leur tournant le dos, notre admiration commença. Le vaisseau nous apparut comme une ruche immense dans laquelle tout bourdonnait, mais tout travaillait avec discipline : aux écoutilles, cinq ou six palans hissaient en un clin d'œil des colis sans nombre; à l'avant, les forgerons battaient le fer pour les besoins des chaudières qui mugissaient déjà dans l'entrepont. Deux cipays vêtus de rouge étaient seuls immobiles au port d'arme, à l'entrée de la grande chambre; ces figures noires, sérieuses et résolues, cet uniforme bien porté, ces armes bien tenues, nous parurent une nouveauté piquante dans un pays où les tentatives d'armées disciplinées sont encore à leur enfance, où les soldats en haillons, sans souliers, tiennent leur fusil comme un manche à balai. L'activité anglaise a ainsi remanié à son profit presque toute l'Asie et l'Afrique. Des échantillons de tous leurs royaumes, des hommes ramassés dans tous les coins de la terre sont ici réunis : le Portugais de Goa, l'In-

dien de Mizzapore, de Madras et de Ceylan; le Malais, le Chinois, l'Arabe de Mascah, le Nègre. l'Abyssin, sont ici habillés de vestes et de pantalons; actifs, intelligents comme l'Irlandais, comme l'Ecossais, comme le Normand, le Gascon, le Provençal.

Nous vîmes embarquer des tonneaux, et nous demandâmes si c'était de l'eau de Suez; le guide nous dit en soupirant, qu'on n'en trouvait pas de meilleure d'ici à Guelda, mais que pour les carafes et le thé on avait toujours la ressource d'une eau parfaitement douce qui provient de la vapeur des chaudières refroidies, et qu'un appareil particulier recueille constamment en voyage. Le bêlement de plusieurs chèvres nous apprit que la sollicitude des Anglais pour leur boisson favorite, avait assuré pour le thé une provision suffisante de lait. Nous vîmes sur les côtés de la poulaine plusieurs caisses pleines de terre, où des graines de moutarde donnent, au bout de quelques jours, sous ce ciel chaud et serein, une petite récolte de salade; nous revînmes vers la poupe, et entrâmes dans la salle à manger : une aiguille établie en face des convives, marque sur un cercle gradué les oscillations des roulis. La chambre particulière du capitaine Powel était classiquement ornée de baromètres, de cartes, du portrait de la reine, et des silhouettes de M. Powel et de ses huit enfants. Les chambres

des passagers, où l'on ne met jamais moins de deux personnes, sont peu spacieuses; mais le *Hugh Lyndsay* est le plus petit des pyroscaphes indo-britanniques. Grands ou petits, le prix du passage est le même; aucun passager ne paie pour sa demi-cabine moins de quatre-vingts livres sterling, et plusieurs cabines privilégiées se paient le double. Les pour-boire du steward et autres domestiques sont en proportion de ce tarif. Au moment où nous rentrions dans la salle à manger, qui sert aussi de salon de compagnie, elle était envahie par un groupe de passagers arrivés en société du capitaine. Nous n'avions pas besoin de nous enquérir de leur nom et de leur rang; M. Powel déclinait l'un et l'autre en graduant ses égards selon leur importance respective : Entrez, M. Carpenter; prenez un siége, capitaine Mackensie; asseyez-vous, Mososion, chevalier Dussumier (le propriétaire de ce nom si connu à Bordeaux et au Jardin des Plantes, était décoré de la Légion d'honneur; il va, pour la dixième fois, aux Grandes Indes, dans les intérêts du commerce de son pays et dans ceux des collections des Muséum); général Ventura, ce fauteuil est pour vous.

Ce nom de Ventura redoubla notre attention: un homme d'une cinquantaine d'années, de taille moyenne, replet, musclé en athlète, la face un peu allumée et la moitié couverte de moustaches et de

gros favoris grisonnants, s'était avancé avec une aisance un peu fière. Je me rappelai tout à coup le général Allard, que j'avais rencontré dans les rues de Marseille, suivi de cinquante curieux ébahis de sa gloire et de son riche déshabillé de voyageur : polonaise chamarrée de croix et de brandedourgs, pantalon rouge brodé d'or sur toutes les coutures, bonnet hongrois de fourrure et de velours, rehaussé de broderies et de torsades. Son compagnon de fortune avait un déshabillé plus simple : sa casquette seulement rappelait le général asiatique, quoique les broderies sur lesquelles disparaissait le drap bleu, dessinassent la branche de chêne, attribut classique des généraux et des maréchaux français. M. Ventura est Modénois; mais il a longtemps servi dans nos armées; il a la louable ambition de vouloir être Français comme ses camarades Court et Allard; il parlait anglais, indoustani, français, tout, excepté l'italien. Cependant sa suite était si nombreuse, que l'italien lui-même y était employé au moins par les domestiques arabes venus d'Alexandrie; nous entendîmes cet italien lévantin, bien différent de celui de la Crusca, estropié sur tous les tons pendant l'embarquement de l'immense bagage du général de Rungt-Sing. M. Allard emporta avec lui quatre cents cuirasses pour armer trois escadrons; M. Ventura en emporta quatre cents autres pour

compléter le régiment de cuirassiers : le guerrier bardé de fer prend décidément faveur en Asie. Nous avons vu un régiment ainsi équipé dans l'armée égyptienne d'Ibraham Pacha. Quatre cents cuirasses font au moins cent colis à ajouter aux malles, aux meubles, aux cautières du général, sans compter une belle et grande calèche fabriquée aux Champs-Elysées par Touchard, et dont, quelques jours après, nous avons trouvé les traces encore empreintes sur le sable qui sépare Suez du Caire : c'est la seconde fois qu'une voiture européenne a circulé dans ce désert ; le vent ne pourra plus désormais effacer l'empreinte de leurs roues. Hill vient de faire construire une demi-douzaine de fourgons qui feront le service de Suez à la place des Chameaux. Trois stations sont désignées dans le désert pour la poste de la Compagnie des Indes ; l'une d'elles a déjà une maison à moitié bâtie, et comme ses fenêtres sont rouges, les Arabes ont ressuscité pour elle le magnifique nom d'*Alhamra*. Les deux autres stations ne sont encore occupées que par des tentes de coutil ; les cuisines et les denrées y sont en plein vent ; le mobilier intérieur se compose de nattes et de lit en djérid. On y dort fort bien : nous en jugeâmes aussi au teint reposé des dames que l'étiquette coloniale n'introduisait et ne faisait asseoir qu'après les hommes titrés. Les modes féminines de Londres

viennent toujours de Paris, et pour notre bonheur, ces modes unissent encore en ce moment la simplicité à l'élégance. Quel charme pour nos yeux, rassasiés de costumes lévantins, de prunelles noires, durcies encore par des cosmétiques, de faux cheveux teints en rouge, de pieds nus, de mains *zébrin de hemné*, de colliers de sequins, de diadèmes, de diamants éteints par la monture d'or, lourdes, riches et sauvages parures; quel charme de retrouver tout à coup l'éducation, la grâce européenne représentée par quelques-uns de ses plus heureux échantillons; des Anglaises du plus beau type, grandes, sveltes, les yeux célestes, les traits nobles, une chevelure blonde, exubérante, une conversation pleine d'instruction, de finesse, de dignité; telles nous apparurent mesdames Carpenter et Mackensie!

Nous oubliions le temps en pensant à Gedda, à Mokha, à Bombay, à l'Inde, aux Pagodes, au Gange, à l'Indus, que nous aussi nous irons voir dans quelques mois, plus immédiatement en pensant aux compagnons que nous aurions eus pour visiter tout cela à bord de ce pyroscaphe qui commençait ses manœuvres d'appareillage, qui chargeait son canon de départ. Les deux midshipmen reparurent comme pour diminuer nos regrets; ils nous montraient le reis arabe de notre *samboukk*, le seul qui ne fût pas encore éloigné. Le vent était

contraire pour regagner Suez, mais la marée, qui avait encore près d'une demi-heure à monter, faisait un courant en notre faveur, et dont il fallait profiter. Quand nous nous rapprochâmes de la ville, nous cherchâmes vainement le grand banc de sable où notre barque s'était échouée deux ou trois fois le matin ; les lagunes n'étaient plus entrecoupées de lignes de terre et de boue ; elles étaient devenues une mer véritable s'étendant à plus de trois lieues au nord de Suez, large de près d'une lieue. Les bâtiments en construction ou en radoub étaient presque mis à flot, les quais étaient submergés : c'était le 2 décembre, la lune était pleine, et la *syrygie* avait produit une marée de six pieds, capable de submerger un autre Pharaon qui, par ignorance, ou un autre Napoléon qui, par curiosité, se serait aventuré sur les bancs de sable, aujourd'hui, comme au temps de Moïse, sûrs à certaines heures du jour.

Avec de pareilles marées et surtout le travail de quelques pontons, le port de Suez ou au moins sa rade seront praticables pour des vaisseaux de plus grand tonnage que les *merkeb*, que les *sambouk*, et même que les *cargi* de Mokha et de Gedda. Et ces pontons, les Anglais les construiront bientôt ; leur intelligence, leur activité, les menaces même dont leur grande colonie vient d'être l'objet, en répondent. La mer Rouge est aujourd'hui pour

leur poste, la route abrégée de l'Inde : demain, elle peut l'être pour leur armée. Ils font tout ce que leurs intérêts exigent, et leur prépondérance y est déjà largement établie : Soccotra porte leur pavillon souverain : ils viennent de s'emparer d'Adden ; Mokha est le siége d'un résident anglo-indien ; Gedda, Cosseïa, Suakem, Mokha, Suez, voient battre au vent de leur mousson la bannière des consuls anglais, des agents de l'Inde. Les guinées sont plus connues, plus estimées sur la mer Rouge, que le talari de Marie-Thérèse ; le sequin de Venise, la colonnate espagnole, sont détrônés. Un habit franc s'appelle un habit anglais ; parole anglaise veut dire parole invariable, parole d'honneur. Et nous qui depuis les Croisades, avions donné le ton à l'Orient ; nous, dont la parole, l'habit, le nom, étaient le type de la dignité, de la force, de la science européenne, que faisons-nous pour prendre notre part de ce mouvement commercial, pour écrire de nouveau notre nom qui s'efface de ces pays où il retentit tant de fois avec gloire dans ces déserts, dans ces ports, dans ces mers que nos rivaux exploitent, transfigurent maintenant à leur bénéfice ?

Eusèbe de Salle.

Les Cinq Sens

Poésie Enfantine.

Regarde, mon enfant, ma frêle paquerette !
La nature — qui luit, chante, embaume — te jette,
Rayons, fleurs, rossignols, et n'est qu'enchantement;
C'est qu'elle est joyeuse, je gage,
D'avoir en toi fait un ouvrage
Si délicat et si charmant.

La lumière te dit : « Je suis le jour splendide ;
Dieu m'a fait pour tes yeux. Je suis l'aube timide,
Qui te ressemble : en nous rien ne peut éblouir,
Car nous sommes deux étincelles,
Mais, à nous voir déjà si belles,
On sent que le jour va venir.

Oui, mon ange, je suis cette aurore vermeille
Qui frappe à tes rideaux, et te dit : Qu'on s'éveille;
Je suis ce beau soleil qui brille triomphant :
Je suis les étoiles, la lune,
Qui te disent, quand vient la brune :
Il faut dormir, petit enfant. »

L'oiseau dit : « Moi, je suis la chanson, la fauvette;
Pour ton oreille, Dieu fit ma voix pure et nette.
Moi, je suis l'alouette, à l'aurore on m'entend :
Pour que les jours que Dieu t'envoie
Te semblent venir pleins de joie,
Je te les annonce en chantant.

Je suis le blond serin qui perle son ramage;
La lyre des foyers et l'hôte de la cage.
Les maisons m'ont toujours dans quelques petits coins.
Afin que l'homme en sa demeure,
Où souvent, hélas! sa voix pleure,
Ait une voix qui chante au moins! »

La fleur te dit : « Je suis le parfum. Viens, respire,
Dieu, pour ton odorat, m'emplit d'ambre et de myrrhe.
Je suis la giroflée au bâton d'or; l'œillet
Qui se panache et se satine;
Le muguet, perle blanche et fine
Qu'on trouve en mai dans la forêt.

Dieu, comme vous, enfants, me fit riante et belle :
Il me fit ma corolle en velours, en dentelle;
Il vous fit des teints frais, des contours ravissants.
Et puis, les deux œuvres écloses,
Il donna le parfum aux roses,
Il donna la grâce aux enfants

Retiens longtemps mon charme et mon humeur frivole ;
Faisons notre bonheur d'un papillon qui vole.
Mais, surtout, bel enfant qui descends du ciel bleu,
Gardons, toi, dans ton âme aimante,
Moi, dans ma corolle odorante,
Un peu d'encens pour le bon Dieu ! »

Et le vent du printemps dit : « Je suis la caresse;
Dieu m'a fait pour ton front. Je touche avec mollesse
Ton visage et les lis, et j'aime à m'y poser.
Sur ta peau de satin, plus fraîche
Que l'églantine et que la pêche,
Je glisse aussi doux qu'un baiser ! »

Le fruit te dit : « Je suis le goût, je suis l'orange ;
Dieu m'a fait pour ta bouche. Il pense à tout, mon ange ;
Pour vous, ô nouveau-nés, il met, bien des grands mois,
Du lait dans le sein de la mère ;
Et, pour l'enfant qui court sur terre,
Il met des fraises dans les bois. »

Tout cela c'est la vie, enfant qui viens de naître,
Ce n'est pas le bonheur. Si tu veux le connaître,
Ton père et moi, tous deux baisant ta joue en fleur,
Nous te dirons : « O ma charmante,
Nous sommes l'amitié constante,
Et Dieu nous a faits pour ton cœur. »

Anaïs Ségalas.

NÉFISSA

Quand j'étais au Caire, de jeunes négociants juifs me proposèrent un soir d'aller voir les almés. Nous arrivâmes bientôt devant une très-belle maison du quartier de l'Esbékich. Mes jeunes négociants m'avertirent que la femme que nous allions voir, était propriétaire et constructeur de cette maison. — Vous me conduisez donc chez une nouvelle Rhodope! m'écriai-je. — Or, cette maison n'est pas la seule qu'elle ait fait construire, me répondirent-ils, en m'en montrant une autre dans le voisinage, dont la robe blanche et les peintures fraîches indiquaient assez la récente construction. Nous entrons, et on nous dit que la souveraine du logis ne

fait que d'arriver de la foire de Tantah, et qu'elle est extrêmement fatiguée. Mes négociants se font annoncer, et comme ils étaient des notabilités du Caire, elle nous reçut, et nous pria d'excuser le négligé de sa toilette: mais je fus surpris de voir que ce qu'elle appelait son costume de voyage, était des étoffes, des dentelles, des cachemires, de l'or et des diamants. Elle ne dansa pas. Il eût été indiscret à nous de l'exiger. Mais elle fuma et causa avec nous. Elle donna à ces messieurs des nouvelles de la foire. Je fus extrêmement fâché de ne point savoir assez d'arabe, pour comprendre toute la délicatesse et la grâce de sa conversation. Mais j'en jugeai en étudiant le jeu de sa physionomie, et en regardant le visage de mes négociants, où je voyais briller le sourire et l'expression du plaisir. Elle nous fit faire de la musique par quelques-unes de ses filles; elles chantèrent; on servit des sorbets et des confitures. En un mot, la conversation fut très-comme il faut, quoique très-animée; on se serait cru dans un de nos meilleurs salons de Paris. Il est admirable de voir avec quel art ces femmes savent allier la volupté à la pudeur, le laisser-aller à la convenance. Nous passâmes une soirée délicieuse.

Rentrés chez nous, Néfissa m'avait tellement intéressé, que je désirai connaître son histoire, et l'un de mes jeunes négociants, qui paraissait très-versé dans la biographie du beau sexe égyptien, vou-

lut bien satisfaire ma curiosité. Il commença le récit suivant, en italien fortement accentué, et en lançant ses paroles au milieu du nuage de fumée qui sortait de nos longs chyboucks, se croisant en tous sens sur le riche tapis qui couvrait le parquet du salon.

« Néfissa, dit-il, est née à Damiette, de parents pauvres. Elle ne reçut d'abord aucun nom, comme cela arrive pour beaucoup d'enfants arabes; mais, à mesure qu'elle grandissait, elle était si jolie, qu'on l'appela Néfissa, c'est-à-dire *soupir*, probablement parce qu'on prévoyait qu'elle ferait soupirer bien des cœurs. Elle avait à peine atteint l'âge de onze ans, lorsque son père la maria à un marchand de *foûtirs* (gâteaux feuilletés), ce qui lui convint à merveille; car la petite femme était très-gourmande. Elle était au reste déjà fort remarquable par la beauté de sa taille et son profil grec, qu'un antiquaire eût comparé à celui de Cléopâtre. Par sa stature élevée, élégante, harmonieuse, Néfissa ressemblait aux femmes arabes, par les traits de son visage et la blancheur de son teint, c'était la Vénus grecque.

» Quelque temps après son mariage, elle eut conscience de sa beauté, et pressentit qu'elle était appelée à jouer un rôle dans le monde des amours. Elle reproduisait instinctivement toutes les danses qu'elle voyait exécuter : les femmes arabes n'ont

d'autre maître que la nature et l'imitation. Elle fréquenta quelques almés de Damiette, qui devinèrent l'avenir de cette jeune femme, et l'engagèrent à se lancer dans la capitale. Alors elle employa le moyen usité par les musulmans, pour briser une chaîne qui leur pèse : elle montra un caractère acariâtre, elle contraria si fort son mari, qu'elle arracha enfin de sa bouche, ces paroles sacramentelles : Couvre-toi la face! C'est la formule du divorce. Néfissa était au comble de la joie; elle allait être libre. Pendant une année de mariage, elle avait eu la précaution d'amasser un petit pécule, en grapillant dans la boutique du marchand de *foûtirs*. Ce fut avec cet argent qu'elle partit seule pour le Caire.

» Dans le trajet sur le Nil, Néfissa se trouva sur un kange dont la chambre était occupée par un jeune effendi attaché à l'administration du pacha. Une multitude de femmes et d'enfants encombraient le pont. Au milieu de cette cohue, Néfissa, par la noblesse de son maintien, l'élégance et les grâces de ses manières, apparaissait comme la reine de tout ce peuple. Et pourtant elle était vêtue d'une simple chemise de toile bleue, comme toutes les autres fellahs! Mais quand cette chemise s'entr'ouvrait au vent, elle laissait voir des trésors si ravissants, le bras qui s'échappait de sa large manche était si suave et si arrondi; le petit pied nu sur lequel retombait son ample pantalon aux raies blanches et rouges.

était si relevé et si expressif, sa taille était si élancée et si flexible, qu'on l'eût prise pour une sultane, une houri déguisée en fille des champs. Elle était voilée; mais elle avait si bien fait jouer sa noire prunelle, et donné à son corps des poses si éloquentes, que l'effendi l'avait remarquée. Quand venait le soir, accroupi sur les coussins qu'il faisait placer devant l'ouverture de la chambre, le jeune officier fumait insoucieusement son narguilé, et fredonnait un refrain en véritable dandy égyptien. Néfissa trouva ce jeune homme fort aimable, et résolut d'en faire sa première conquête.

» La kange glissait rapide sur les flots du Nil argentés par la lune; l'air était tiède et rempli d'un baume enivrant; la nature était calme et silencieuse, et l'on n'entendait que le bruit de la proue entr'ouvrant le courant du fleuve, alors que Néfissa, plaçant sous son bras gauche sa tarabouka sonore, fit entendre les premiers préludes! « Allah. » s'écria comme un seul homme tout ce qui avait voix humaine sur la kange. Néfissa chanta; elle accompagna son chant avec les percussions cadencées que ses deux mains rapides imprimaient à la peau vibrante de l'instrument. Elle improvisa des couplets où respirait la passion la plus délirante:

Oh! va plus lentement, ma nuit, ma belle nuit!
Berce-moi dans tes bras; j'aime, je me sens vivre.

La lune, blanche voile, au ciel vogue sans bruit ;
Je chante, et mon ami de volupté s'enivre.

L'Ami.

Sous mes baisers brûlants
J'étoufferai ta voix,
Et tes chants s'éteindront
Comme un soupir d'amour.

L'Amie.

Les roseaux de Syouth
Dans ma bouche pressés,
Ont un sucre moins doux
Que tes tendres baisers.

Oh ! va plus lentement, ma nuit, ma douce nuit !
Berce-moi dans tes bras ; j'aime, je me sens vivre ;
La lune, blanche voile, du ciel vogue sans bruit ;
Je chante, et mon ami de volupté s'enivre.

» Une voix de femme égyptienne et les sons de la tarabouka, sur le Nil, au clair de lune, ont je ne sais quoi de mystérieux, de saisissant, qui porte à la rêverie et à l'amour. L'effendi brûlait de soulever le voile qui couvrait le visage de Néfissa. et il ne dormit pas de toute la nuit. Le lendemain, ses yeux ne pouvaient plus se détacher de la belle Fellah. La kange s'arrêta devant un village ; l'effendi vit Nélissa se lever, descendre à terre ; et sa démar-

che, son port de sultane achevèrent de lui inspirer une véritable passion.

» Le voyage dura huit jours. Arrivés au Caire, l'effendi et Néfissa étaient déjà d'anciennes connaissances; les Egyptiennes vont vite en amour. L'effendi était dépositaire de sommes appartenant au kasneh (trésor) de la citadelle; il dissipa tout avec Néfissa au milieu du luxe et des plaisirs.

» Lancée dans un monde nouveau, Néfissa y apparut en souveraine. Sa réputation se répandit bientôt dans tout le Caire. Les beys et les pachas briguaient à l'envi un de ses regards, un de ses sourires. Sa cour se grossissait chaque jour de tous les militaires, de tous les employés du pacha, de tous les étrangers; et plusieurs Européens étaient ses plus assidus visiteurs. Comme Rhodope, avec l'or de ses amants, elle fit bâtir les deux belles maisons que vous avez vues non loin du palais que Napoléon habita, et où Kléber tomba frappé par le poignard d'un fanatique. Ces deux maisons sont comme deux harems publics, deux temples consacrés au plaisir. C'est là que Néfissa, couverte de soie et de diamants, entourée d'almés, dont la beauté est éclipsée par la sienne, tient le sceptre du monde des amours mobiles.

» Cependant l'effendi fut obligé de rendre ses comptes, et l'on trouva un déficit énorme. L'affaire étant grave, le pacha s'en mêla; il fit administrer

trois cents coups de bâton à l'effendi, et l'envoya en prison, en l'avertissant qu'il y allait de sa tête, si dans un mois il n'avait trouvé l'argent nécessaire pour combler le déficit. Le pauvre effendi s'adressa à la bourse de ses amis; mais il était disgracié, sous le coup d'une condamnation capitale; les cordons de toutes les bourses furent serrés pour lui. Il songea à faire part de son malheur à Néfissa. A peine avertie, celle-ci vendit une partie de ses bijoux, emprunta à ses amants, réalisa une forte somme, et la fit tenir à l'effendi prisonnier.

» Il paya le déficit, rentra en grâce, et, comme il avait du mérite, le pacha l'éleva rapidement. Il devint bey, amassa une fortune considérable, et habita un superbe palais au Quartier-Rouge. Il voyait souvent Néfissa. Au milieu de son excessive mobilité, la belle Egyptienne semblait avoir pour lui le plus inexplicable attachement.

» D'après les suggestions de quelques moralistes européens, le pacha eut récemment l'idée de faire disparaître de la terre d'Egypte, toutes les almés. Il eût été plus facile peut-être d'en faire disparaître les Pyramides. Mais rien ne résiste à la volonté d'un pacha. Malheur à toi, Néfissa! car tu es couverte de diamants, tu as deux belles maisons au quartier de l'Esbékich. Pauvres et ignorées, beaucoup de brunes almés échapperont au nabout (canne de jonc) de l'impitoyable chaouïs. Mais toi, on sait

où te prendre, car tu es le soleil de la volupté qui brille aux yeux de tous. Toi, tu ne peux échapper au pacha, à qui les Européens ont inspiré la plus mauvaise de leurs mauvaises pensées. Voici venir le jour de la dispersion; on poursuivra tes compagnes éplorées, tu vas rester seule, seule au monde. Pauvre Néfissa!

» A l'improviste, les gens du pacha firent une descente dans toutes les maisons des almés. Plus de six mille d'entre elles, fellahs, cophtes, juives, arméniennes furent brutalement chassées de leur domicile, bâtonnées, incarcérées, envoyées aux galères. Cette journée est le pendant de celle du massacre des Mamelucks. Si le sang des hommes ne coula point, les larmes des femmes coulèrent en abondance. Beaucoup parvinrent à se soustraire par la fuite à cette terrible exécution, et reparurent plus tard secrètement. Quelques-unes réussirent par leurs charmes à attendrir leurs persécuteurs; ils venaient pour se saisir d'elles; ils tombèrent dans leurs bras, vaincus par la beauté. Autre part qu'au Caire, cet événement eût laissé de profonds souvenirs; mais est-il rien au monde de plus oublieux qu'un Egyptien, et surtout une almé? Au reste, il faut dire qu'en faisant ainsi la guerre à ses plus aimables sujettes, le pacha croyait agir au nom de la morale, car on lui avait persuadé que ce serait un moyen d'augmenter la population qui diminue cha-

que jour par la guerre et les épidémies. C'était en effet après la terrible peste de 1833 qu'il fit ce coup d'état contre les almés.

» On s'empara des maisons de Néfissa et du mobilier qu'elles contenaient. On la dépouilla de tous ses diamants, car, selon l'usage des femmes d'Orient, elle les portait toujours sur elle, même la nuit. On la conduisit à la citadelle, devant le gouverneur du Caire; et comme elle était coupable d'être aimée, et surtout d'être riche, son procès fut bientôt fait. On la condamna à recevoir d'abord cinq cents coups de bâton, et à passer ensuite dix années dans la forteresse d'Aboukir. C'était lui donner un bien triste boudoir.

» L'effendi devenu bey, montait à la citadelle pour assister au divan. Par la voix publique, il apprend le coup d'état contre les almés, et la malheureuse position de Néfissa. L'amour et la reconnaissance s'éveillent dans son âme. Il se rend en toute hâte chez le pacha; il lui confesse qu'il avait dissipé avec Néfissa les fonds du kasneh; mais qu'elle était venue à son secours, alorsque tout le monde l'abandonnait, et qu'une sentence de mort planait sur sa tête. Il lui déclara qu'il aimait Néfissa, et qu'il était prêt à l'épouser. Ces sortes de mariages ne sont point déshonorants chez les Orientaux; ils croient même que l'attachement constant d'une almé est le plus grand bienfait du ciel, et que ces

femmes vous apportent tout l'amour qu'elles ont reçu des autres hommes. Le pacha ne voulut pas se laisser vaincre en générosité, il fit grâce à Néfissa de sa peine, et ordonna que tous ses biens fussent restitués à son futur époux. On dit même qu'il y ajouta de fort beaux cadeaux de noces.

» Néfissa devint une grande dame, elle fut souveraine d'un harem, et commanda à d'autres femmes plus obéissantes que ses anciennes compagnes. Mais elle regretta bientôt sa première liberté. Elle dit à son époux qu'elle aurait voulu concilier l'amour constant qu'elle lui portait avec les plaisirs de la mobilité.

» Son époux a été assez généreux pour lui rendre ses maisons, ses diamants, sa liberté, et n'a pas cessé, dit-on, de l'aimer. Un Européen en eût-il fait autant?»

Après que notre historien eut achevé de parler, nous souhaitâmes *la felicite notte*, et chacun s'en fut coucher. Certes, ma nuit fut heureuse; car, l'imagination pleine de Néfissa, je ne rêvai qu'à elle. Je la voyais au milieu des salons de Paris, adorée de nos jeunes fashionables, donnant le ton à nos femmes à la mode, charmant tous les yeux, les esprits et les cœurs par sa beauté, sa noblesse et sa politesse exquise, en un mot, je rêvais l'alliance du monde d'Orient et du monde d'Occident.

A. Colin

STELLA

Le ciel était semblable à mon âme, ce soir,
L'orient était bleu, l'occident était noir;
Au milieu rayonnait une étoile éclatante;
Des nuages epais que je voyais courir
Pressaient leurs flots houleux comme pour l'engloutir,
Et l'étoile d'effroi pâlissait dans l'attente!

C'était pitié de voir le pauvre astre égaré,
Tourner de toutes parts son regard éploré;
Les larmes ternissaient l'or pur de sa prunelle;
Il priait humblement l'orage furieux,
Implorait un abri de ses frères des cieux,
Et, pour fuir, aux oiseaux il demandait une aile.

Mais pas un d'eux, hélas! ne lui portait secours,
Et les nuages noirs couvaient, couvaient toujours! ..
Seigneur, laisserez-vous l'odieuse tempête
Eteindre les rayons de l'astre jeune et beau,
Et dans leurs flancs profonds lui creuser un tombeau?
N'étendrez-vous donc pas votre main sur sa tête?

Laisserez-vous aussi dans mon âme, Seigneur,
La douce charité s'éteindre avec l'honneur?
Ne chasserez-vous point les passions du monde,
Et les rêves mauvais et les doutes obscurs,
Qui, poussés au hasard par les désirs impurs,
Soulèvent dans ma vie un orage qui gronde?

Un côté de mon âme est sans nuage encor.
L'amour brille au milieu comme une étoile d'or :
Seigneur, chassez les vents et dissipez les ombres,
Avant que sous leur rage ils puissent l'étouffer ;
Oh! le démon du mal ne doit pas triompher ;
Rejetez-le, Seigneur, au fond des antres sombres!

De l'astre et de l'amour protégez les rayons,
Ils sont les yeux divins par lesquels nous voyons,
Quand au ciel et dans l'âme ils scintillent sans voile!
Tous deux ont la pudeur, tous deux ont la beauté!
Donnez-leur une part de votre éternité!
Seigneur, sauvez l'amour! Seigneur, sauvez l'étoile!...

DUGUÉ.

L'HIMALAYA

L'Himalaya, vous savez, la plus haute montagne du monde, l'Himalaya, avec ses pics vierges de pas humains, qui semble se tenir là, debout, pour donner un démenti formel à ces orgueilleux sophistes, dont la stupide vanité nous répète sans cesse : L'homme peut tout ce qu'il veut ; ces pics gigantesques qui semblent, du haut de leur grandeur, nous jeter ce reproche : « Vous, hommes, vous vous targuez d'être les maîtres de la terre, mais vous ne connaissez pas seulement votre domaine, car nous faiso s partie de la terre, nous, et vous ne nous avez jamais visités ! » C'était à l'Himalaya.

Un voyageur anglais, lord Alworthy, accompa-

gné de trois guides, gravissait les rochers avec une intrépidité inouïe, glissant sur la neige; obligé, pour ne pas rouler dans les bas-fonds, de se cramponner à des ronces éternellement couvertes de givre, il allait toujours, il franchissait les précipices... quoique averti du danger, il allait toujours, toujours infatigable... Enfin, après deux heures d'une marche périlleuse : « Arrêtons-nous, monsieur, s'écria l'un des guides; personne n'a dépassé cette crevasse. — Personne? — Non, monsieur. — Alors, je continue ma route; personne n'a dépassé cette crevasse, vive Dieu! Personne n'aura été si haut que moi! »

Alworthy était un de ces hommes qui ne veulent pas voir pour voir, mais pour dire j'ai vu. Il lisait déjà les gazettes de Londres rapportant que lord Alworthy était parvenu au sommet de l'Himalaya, il s'entendait déjà interroger par une foule de jeunes miss assises en cercle autour de lui, la bouche béante, tenant fixés sur lui leurs grands yeux bleus, dans l'attente des choses merveilleuses qu'il aurait à leur raconter.

« Alerte! alerte! qu'on me suive! — Non, certes, je ne vous accompagnerai pas au péril de mes jours. — Ni moi. — Ni moi. — Votre salaire est-il trop faible? — Nous préférons la vie à toutes vos guinées. Dieu du ciel!

— Descendre et ne pouvoir me vanter d'être ar-

rivé là, où nul autre n'a posé le pied ! Non, jamais, attendez-moi donc, lâches que vous êtes, je serai bientôt de retour. » Oui, il fut bientôt de retour, ce bon lord Alworthy; à peine avait-il fait deux cents pas que, se trouvant sur un plan incliné à plus de quarante-cinq degrés, il perdit l'équilibre, et qu'infailliblement il eût été fracassé sans l'un de ces arbres rabougris, qui poussent dans les régions élevées, et qui se trouva assez près de lui pour qu'il pût saisir une branche à laquelle il demeura suspendu, comme une araignée suspendue à son fil du haut de la cathédrale de Strasbourg. Plusieurs fois il tourna la tête vers ses guides, mais sans pousser un cri de détresse ; car, ayant méprisé leurs conseils, il tenait à honneur de ne pas implorer leur secours : il mesurait, en tremblant, la profondeur de l'abîme, il examinait, en tremblant, ces rocs immenses situés à la base de la montagne, qui, rapétissés par la distance, lui semblaient des moutons dans la plaine ; il calculait en combien de temps il arriverait, si la branche se cassait, et la branche commençait à se casser. Chaque craquement était un coup de poignard au cœur d'Alworthy; à chaque craquement, il grimaçait d'une manière diabolique, et des contractions nerveuses lui fermaient les yeux, qu'il ouvrait de temps en temps pour regarder la branche, comme l'accusé regarde le chef du jury, lorsqu'un mot, oui ou non,

va décider irrévocablement s'il doit retourner au sein de sa famille, ou mourir sur un échafaud.

La branche se cassa.... et par un heureux hasard, le mouvement qu'elle fit, en se détachant de l'arbre, mit le pauvre Anglais à portée d'un coin de terre sur lequel il s'élança : quand il y fut solide, il pencha la tête vers le précipice.... La branche n'avait pas encore parcouru le quart du trajet; il la suivit du regard jusqu'au moment où elle devint si petite, si petite, qu'il ne l'aperçut plus. Puis, avec ce flegme et cette opiniâtreté qui caractérisent spécialement la nation anglaise, il monta comme avant, sauf à rouler encore. Cependant il fut arrêté court au pied d'un rocher taillé à pic.... Impossible de franchir. Alors il se découvrit le chef, s'inclina devant la cime de la montagne, se posa d'une façon dramatique, et lui adressa une allocution que l'on pouvait traduire par ces vers de Lamartine :

Salut, brillants sommets, champs de neige et de glace,
Vous, qui d'aucun mortel n'avez gardé la trace,
Vous, que le regard même aborde avec effroi,
Et qui n'avez souffert que des aigles et moi!

Son enthousiasme fut si fort, ses gestes si exagérés, qu'il faillit tomber à la renverse; mais il se jeta en avant, et, pour affermir son aplomb, il fourra la main dans une fente du rocher. Quel

fut son étonnement, lorsque, de ce rocher âpre et sauvage, il retira.... Que retira-t-il? Je vous le donne en mille. De la mousse.... un œuf d'aigle?... Un souvenir à fermoir d'acier, contenant une carte de visite, papier vélin, satiné, doré sur tranche, *Sir Lewis*, *London*, *Parck-street*, 19.

Alworthy, tenant en main la carte de Sir Lewis, pâlit et demeura pétrifié. « Quoi! tant de peines! tant de fatigues! et tout cela perdu! » Puis une idée, qui lui traversa le cerveau, diminua sensiblement sa douleur: il se souvint de la pie voleuse; si cet oiseau prenait des couverts d'argent, qu'il allait cacher sur les toits, pourquoi un aigle n'aurait-il pas trouvé cette carte, ne l'aurait-il pas déposée ici? Mais bientôt Alworthy lut ces quatre mots: Sir Lewis à l'Himalaya. Il est peu vraisemblable, pensa-t-il, que Lewis l'ait revêtue d'une telle inscription, croyant qu'un aigle la porterait à son adresse.... Il faut qu'il soit venu lui-même! c'est égal: j'irai plus haut que lui! « Malgré ses efforts réitérés, Alworthy ne put s'élever au-dessus de la fente, et prit la rage au cœur, il remplaça donc la carte de Lewis par la sienne, et descendit en pleurant. »

II

Ce qu'on vient de lire se passait le 23 juin 1817; le 23 octobre, même année, Alworthy, de retour à

Londres, se dirigea vers Parck-Street, et frappa au numéro 19. « Sir Lewis ? — Il y est, milord ; donnez-vous la peine de monter. » Alworthy monta. « Sir Lewis ? — Il y est, milord ; donnez-vous la peine d'entrer. » Alworthy entra, le domestique l'introduisit dans le cabinet de travail de Lewis. Autour de la chambre, sur plusieurs rangs de tablettes, étaient artistement disposées des plantes rares, des pierres curieuses rapportées par Lewis de ses nombreux et lointains voyages.

Chaque pays avait là ses représentants ; c'était l'univers en miniature que ce cabinet. Le maître du lieu, assis près d'une table, paraissait plongé dans une extase contemplative. Il examinait amoureusement, caressait, dévorait du regard quelques objets de minéralogie placés devant lui, avec des étiquettes fraîchement attachées ; il les retournait en tout sens, prenait de temps en temps une loupe pour scruter leurs richesses jusque dans les moindres détails, et alors il s'écriait emphatiquement : *Magnus in magnis, maximus in minimis !* c'est beau ! c'est superbe ! Des cristallisations dans un grain de poussière, des colonnades de granit, des voûtes, des dômes resplendissants.

Lewis semblait tellement absorbé, que son domestique hésitait à le prévenir de l'arrivée d'un étranger. Alworthy lui fit signe de s'éloigner, s'approcha de la table, et s'assit en face de Lewis.

Après un quart d'heure de religieux silence, il fut pris d'un besoin de tousser qu'il ne pût maîtriser.... il toussa ; Lewis l'aperçut, et, sans s'étonner, lui montra une pierre. « Maximus in minimis Deus est, » dit Alworthy. — Bravo, reprit l'autre, bravo ! cet homme-là comprend : causons. Et il laissa de côté ses minéraux tant aimés.

— Puis-je savoir, monsieur, à qui j'ai l'honneur de parler ? — Je me nomme Lord Alworthy, millionnaire par état et voyageur par goût, ou, si vous le préférez, millionnaire par goût et voyageur par état. — Auriez-vous un service à me demander ? J'en serais ravi — Non, monsieur. — Tant pis. — C'est moi qui profite d'une occasion de vous être utile, qui m'a été offerte par le hasard.... J'ai trouvé loin d'ici, un objet que j'ai reconnu, à des indices certains, devoir vous appartenir, et je m'empresse de vous le restituer. » Déjà Lewis se confondait en remercîments.... Il n'est pas un Anglais qui n'ait perdu des choses précieuses en voyage....

Quand Alworthy lui remit la susdite carte de visite du côté où se trouvait l'inscription, *Sir Lewis à l'Himalaya*, celui-ci, renversé comme par un coup de foudre, devint rouge, violet ; ses dents claquèrent, un frémissement général s'empara de tous ses membres.... « Et pourquoi, monsieur, avez-vous ôté ma carte de ce rocher ? — Belle demande, pour y mettre la mienne. — Mais savez-vous bien

que vous êtes un voleur, que vous m'enlevez la consolation de ma vieillesse, mon immortalité enfin! Un jour à venir, on l'aurait découverte, cette carte.... On aurait imprimé mon nom.... on aurait dit: le célèbre, le fameux Lewis! Et ce nom maintenant, il finira avec moi, on dira: le fameux Alworthy quand on devrait dire: Alworthy-le-Brigand! — La la! modérez-vous. — Que je me modère! non, ne le croyez pas; ceci est un affront qui ne peut se laver que par le sang.... J'ai soif de ton sang! — A votre santé. — Nous allons nous battre. — Volontiers. — Le jour? — Dans une heure. — Le lieu? — Green-Park. — Les armes. — Le pistolet, le pistolet d'arçon, il est plus sûr.... — Soit, au plaisir de nous revoir.

Une heure après, Alworthy et Lewis, accompagnés de témoins, arrivèrent sur la place de Green-Park, les pistolets chargés; les deux champions se placèrent l'un devant l'autre, à la distance convenue, à six pas, et se visèrent gaillardement; les coups partirent!...

Lewis avait bien visé; Alworthy avait aussi bien visé que Lewis.

Pauvres fous! Dieu veuille avoir leurs âmes! Les témoins mirent les corps dans une voiture, et s'en allèrent causant de choses et d'autres. Pendant la route, l'un d'eux, lisant le journal, s'écria: — Oh! on mande du Thibet qu'à la suite d'un trem-

blement de terre le pic Gersain du mont Himalaya s'est écroulé avec un fracas horrible.

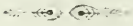
— C'est là justement.... Ah ! ah ! ah ! Et ils éclatèrent de rire.

Un homme, les voyant ainsi gais, se dit : Ces gens-là sortent d'un souper de noces où ils auront trop bu.

E. A.

A UNE JEUNE FILLE

RÊVANT AU PIED D'UN ARBRE.



Déjà rêveuse, enfant, et tu n'as pas souffert.
Le livre de ta vie est à peine entr'ouvert ;
Les pages sont blanches encore.
Ah ! crains de les tourner, de peur de les ternir.
Tu pourrais, en rêvant, deviner l'avenir !
La science attriste et dévore !

Quand la fête t'attend, si ton œil, au matin,
Voit qu'un nuage noir rend le ciel incertain,
Ne dis-tu pas : — C'est la brume !...
Il fera beau ce soir. — Et tu pars, et tu cours...
Voilà ta vie, enfant, et tu caches toujours
L'espérance sous l'amertume !

Va, sois ainsi longtemps : espérer, c'est avoir !
Qu'aimer ta mère et Dieu forme ton seul savoir :
Reste enfant par l'insouciance.
Lorsqu'une jeune fleur s'ouvre sur ton chemin,
Ne dis pas : — Cette fleur ne sera plus demain ! —
Qu'importe la mort à l'enfance ?

La vie est un coteau : l'enfant a le versant
Plein d'oiseaux et de fleurs, beau d'un soleil naissant,
Arrosé d'une onde enchantée.
Elle y monte au milieu des fleurs et des concerts,
Sans penser aux rochers, aux vents froids, aux déserts,
Qui sont par delà sa montée.

Enfant, suis ton sentier parmi l'herbe et les fleurs
Le mois de mai sourit aux joyeuses couleurs
De sa robe toujours nouvelle :
Ne reste pas assise et solitaire ainsi ;
On dirait à te voir un pauvre oiseau transi,
Qui met sa tête sous son aile.

Il faut à la jeunesse et l'espace et les jeux.
Ton âge de la vie est le seul âge heureux :
Ne va pas l'assombrir toi-même.
Les fleurs ont leurs parfums, les oiseaux leurs chansons,
Et l'enfant a ses pieds pour fouler les moissons,
Et pour courir après qui l'aime.

Mme Mélanie Waldor

L'ARMURIER DE BRUGES

Minuit venait de sonner à la grosse horloge de Saint-Pierre. Le sifflement d'un léger bateau qui traversait rapidement le Tibre, et le bruit des rames qui tombaient en cadence, troublaient peu le silence de la nuit. Dans ce bateau se trouvaient deux personnes : l'une était le batelier ; l'autre, enveloppée dans un large manteau, se tenait assise du côté opposé. Il était facile de deviner une taille noble, malgré les larges plis de son manteau. Sa figure était belle, et ses yeux pleins de vivacité. Une magnifique chevelure tombait en boucles noires sur ses épaules, et il était coiffé d'une élégante toque

de velours noir posée de côté et surmontée d'une plume retenue à une agrafe en pierreries : ses souliers à la poulaine étaient chargés de broderies, et trahissaient la mise recherchée d'un élégant des premières années du seizième siècle.

C'était une belle nuit d'été : le disque de la lune étincelait au milieu du beau ciel de Rome pur et sans nuages. Par-dessus les riches palais qui l'environnent à distance, s'élevait fier et majestueux le dôme de Saint-Pierre. Les derniers sons de la cloche venaient de retentir, lorsque le batelier, laissant tomber ses rames, se leva. On venait d'aborder. Le jeune cavalier, s'élançant sur la grève, suivit à grands pas les bords du fleuve, quand il se vit tout à coup arrêté par un obstacle imprévu. Trois hommes armés lui barrent le passage. Se dégager de son manteau, saisir son épée et se mettre en mesure de résister à cette triple attaque, tout cela fut l'affaire d'un instant,

Notre beau cavalier avait bientôt vu qu'il avait à se défendre contre trois de ces brigands auxquels on a donné le nom de *Bravi*. Leurs longues et lourdes épées, l'épaisseur de leur plastron en mailles de fer, leur affreux visage, ne lui laissaient aucun doute à cet égard. Notre cavalier, qui maniait son épée d'une façon peu commune, opposait une vigoureuse résistance, et ceux-ci, qui ne s'attendaient pas à tant de bravoure et d'adresse, re-

doublaient d'efforts. Leur adversaire, qui s'était adossé contre une muraille, les tenait tous trois en respect, quand sa rapière se rompit dans sa main. Vainement les spadassins lui crient de se rendre : il se sert avec fureur du tronçon qui lui reste. Son désespoir va lui devenir fatal.... Un des brigands lève le bras, un coup terrible le menace, quand tout à coup la scène change : un cri vient de se faire entendre.... Une quatrième épée brille, et à l'instant un coup rapide abat aux pieds du cavalier le reître qui l'allait frapper. Saisis d'épouvante à l'aspect de cette apparition soudaine, les deux autres brigands prennent aussitôt la fuite, sans songer même à secourir leur camarade demi-mort.

—Par saint Jean! s'écria le jeune cavalier, savez-vous bien que jamais coup d'épée n'est tombé du ciel plus à propos ? Dieu soit loué ! Mais de grâce, continua-t-il en s'avançant vers son libérateur, à qui dois-je ce service ?

La personne à qui il s'adressait était un grand et beau garçon, dont les yeux bleus, le teint pâle et la stature haute et vigoureuse accusaient une autre patrie que l'Italie; il était enfermé dans un justaucorps de cuir, sous lequel ressortaient des formes hardies et musculeuses. Sa pose athlétique, son regard encore animé par le combat, son épée ensanglantée sur laquelle il s'appuyait ; tout, jusqu'au jour mystérieux qui éclairait cette scène,

donnait à cette apparition un caractère indéfinissable. L'Italien, de son côté, le considérait avec non moins de plaisir que de surprise, et il ne cessait point de renouveler cette question : De grâce, qui êtes-vous?

Enfin, l'étranger rompit le silence.

—Vous voulez savoir mon nom ! dit-il assez brusquement. Ma foi, je n'en fais pas mystère ; je m'appelle Valentin, armurier de Bruges; et quant au service dont vous parlez, cela ne vaut pas un remercîment.... Trois contre un ! s'écria-t-il, avec un juron énergique; j'étais sur leur dos, et j'en avais abattu un, que je n'avais pas même vu sortir mon épée du fourreau.

—Mais à présent que vous savez qui je suis, vous me direz bien, à votre tour, qui est ce cavalier qui manie si bien son épée, et qui a donné à ces misérables tant de fil à retordre ?

— Mon nom est Giulio, répliqua l'Italien en serrant avec cordialité la main au jeune Flamand; mais, je vous en prie, dit il, en quoi vous puis-je servir? Vous êtes étranger, à ce que je vois, et il se pourrait.... Son regard était tombé sur les vêtements de Valentin, qui n'attestaient rien moins que l'aisance.

Celui-ci le comprit.

— Oh ! pour ce qui est de la bourse de l'armurier de Bruges, répondit-il en rougissant, à coup

sûr elle n'est pas aussi lourde que lorsqu'il forgeait hauberts et cuirasses pour les riches seigneurs du pays; mais, par saint Nicolas! elle n'est pas encore assez légère pour venir de si loin demander l'aumône.

— Mais alors, qui peut donc vous amener ici? dit Giulio en souriant. Est-ce que vos bourgeois du Brabant n'ont pas plus besoin de cottes de mailles que nos damoiseaux de Rome? Le velours se vend ici mieux que le fer. Oh! je vois, il y a là-dessous quelque autre chose. Une beauté, n'est-ce pas, aux blonds cheveux, au doux regard, puis un vœu, un pèlerinage à Notre-Dame? Ah! vous riez; aurais-je mis le doigt dessus?

— Par saint Jean! vous avez raison, et je vous pardonne d'en rire, car c'est une folie qui en vaut bien une autre. Mais écoutez que je vous raconte cela, et vous me jugerez après, si vous voulez.

— De tout mon cœur. Un conte d'amour, c'est une bonne fortune, foi de gentilhomme. Ah ça! mon brave, commencez par rengaîner votre épée, croyez-moi; nos trois gaillards sont loin d'ici, et il n'y a pas de danger qu'ils reviennent: vous leur avez tenu trop bon langage.

— Je vais commencer, puisque vous le voulez; je tâcherai de ne pas abuser de votre patience. Je vous dirai donc que nous avons, à Bruges, un peintre nommé Nicolas Hubert, et dont vous avez peut-

être entendu parler; car il jouit, dans notre pays, d'une grande réputation Hubert a une fille : mais quelle fille! blanche, svelte, délicate! Nos deux familles étaient unies par d'anciens liens d'amitié.

Tout enfants, on nous avait appris à nous tutoyer, à nous appeler frère et sœur. Plus âgé que Marie, c'est moi qui la portais dans mes bras, la faisais danser sur mes genoux, changeais ses larmes en sourires. Aussi comme elle m'aimait! comme elle était joyeuse de mes caresses! Innocentes caresses que la voix d'un prêtre aurait dû sanctifier plus tard; du moins nos familles l'avaient ainsi résolu. Pauvres toutes deux, toutes deux demeurant dans la maison, l'habitude de se voir avait fait naître entre elles une intimité que l'union de leurs enfants semblait destinée à resserrer un jour.

Notre attachement mutuel grandissait avec nous; mais ce n'était pas une de ces affections rêveuses, sombres, mélancoliques. Oh ! non : une familiarité gaie, rieuse, espiègle, et si franche, si naïve, que nous ne nous doutions pas nous-mêmes que c'était là de l'amour. Et pourtant cet amour croissait, s'attachait à nous, nous enveloppait comme une liane rampante, qui, d'abord humble et timide, finit par étreindre de son réseau fibreux le tronc qui lui prêta son appui.

Je dus commencer mon apprentissage. Alors notre tendresse s'augmenta encore de ces adieux

de tous les jours, de ces courts chagrins d'absence qu'elle se forgeait, faute d'en avoir d'autres; car à l'amour il faut des peines, des obstacles; s'il n'en a pas, il en imagine. Mais le soir, assis à ses côtés, je venais me reposer de mon travail du jour; je buvais avec ardeur son regard si velouté, qu'on eût dit celui de la Vierge, dont elle portait le nom; je respirais avec délices son haleine enivrante; je tressaillais au frôlement de ses cheveux sur mon visage; j'écoutais sa voix avec mon cœur; je mêlais mon âme à son âme, ma vie à sa vie.

Oh! qu'il était doux ce tête-à-tête de tous les soirs, où seuls, vis-à-vis du ciel qui recevait nos serments, nous sentions circuler dans nos veines une flamme inconnue! quand elle me disait :

« Valentin, est-ce que toutes les sœurs aiment leurs frères comme je t'aime? »

Et alors elle penchait sa tête blonde sur mon sein; et tout à coup, rieuse, folle, elle se levait pour arracher une fleur qu'elle me jetait en courant. et moi je la poursuivais, bien sûr de l'atteindre; la ravissante fille! elle fuyait si mal! et puis je l'embrassais pour la punir. Elle avait quinze ans, et moi vingt: toujours nous folâtrions ensemble, et toujours dans nos jeux il y avait du gazon, des fleurs et des baisers. Enfants que nous étions! nous dormions tranquilles, comme le Napolitain qui s'étend insoucieux au soleil, sans s'inquiéter

de sa vie du lendemain ! Nous étions là, jetés entre le passé et l'avenir, comme entre deux miroirs qui réflètent à l'infini la même scène. Illusion trompeuse qu'un souffle suffit pour effacer. Un jour, jour fatal ! une lettre arriva, cachetée de noir. On lut : elle était riche ! Son père héritait d'un parent éloigné qu'il connaissait à peine. De ce moment, plus de causeries solitaires, plus de baisers à prendre, de voluptueux parfums à respirer. Cette maison, où si souvent, la nuit, je m'étais dit : « Elle dort sous le même toit que moi ; » ce jardin dont les arbres avaient grandi avec nous, avec notre amour, ce dôme d'azur et d'étoiles qui, chaque soir, nous attendait au rendez-vous : oh ! comme tout cela était triste, désert, mort, sans âme ; car l'âme de tout cela, c'était Marie, et Marie n'était plus là.

Marie avait quitté, pour une riche habitation, sa petite chambre que moi-même j'avais ornée pour elle ; sa modeste robe blanche qui la faisait si belle, si pure, avait été remplacée par les élégantes étoffes que commandaient la mode et la fortune. Mais n'allez pas croire pour cela qu'elle m'eût oublié.... Elle, Marie !... Oh ! non.... Si par hasard l'orgueil de son père lui permettait de venir nous voir, elle me disait encore : « Je n'aime que toi, Valentin ! »

Et c'était à délirer quand cette voix de jeune fille me caressait, tremblante ; ses regards si sua-

ves, si longs, si purs, me faisaient tressaillir ; c'était quelque chose plus ravissant que le ciel !

Un soir elle arriva pâle, effarée. — Valentin ! s'écria-t-elle, mon père veut me marier !... — Te marier ? et quel est l'homme qu'on t'impose pour époux ? — Je ne sais ; mais je jure de n'être jamais qu'à toi.

— Marie ! Marie ! si tu savais combien ce que tu me dis là me fait de bien ! Oh ! viens avec moi, partons, il faut que je voie ton père.

Je l'entraînai, ma tête était perdue ; je vis Hubert, je me précipitai à ses pieds.

— Oh ! laissez-moi Marie, lui criai-je ; elle est à moi, vous me l'avez promise. Oh ! de grâce, laissez-la-moi !

Hubert me repoussa sans me répondre. En vain j'insistai, je pleurai, je conjurai. Rien, et pourtant elle pleurait aussi, elle !

Il me vint une idée. — Eh bien donc ! gardez votre fille, lui dis-je ; mais au moins donnez-moi trois ans. Si, dans trois ans d'ici, je ne viens pas déposer une fortune égale à la vôtre, disposez de sa main.

Il allait refuser. Marie se jeta suppliante à ses pieds Vaincu par mon désespoir, par les supplications de Marie, Hubert me dit : — Vous vous trompez sur mes intentions ; je fais fort peu de cas de la fortune ; mais votre état ne me permet point de

vous accepter pour gendre. Revenez peintre dans trois ans, et ma fille est à vous.

A ces mots, Giulio se mit à rire de tout son cœur.

— Par Notre Dame! voilà un bien étrange conte! dit-il. Ainsi donc, pauvre fou, vous avez quitté votre maison, votre famille, vos amis, pour l'amour d'une belle! Oh! c'est héroïque! Mais si, pendant ce temps-là, votre beauté s'avisait de puiser quelques consolations dans la compagnie de vos jeunes gentilshommes?

— Halte-là, monsieur, interrompit vivement l'armurier; les Flamandes, lorsqu'elles ont donné un gage d'amour, savent ce que c'est que d'y tenir au moins aussi bien que vos belles de Rome.

En disant cela, il regardait la ceinture de l'Italien, où pendait un joli petit gant brodé qui ne pouvait avoir appartenu qu'à une main féminine.

En vérité, reprit Giulio, en détournant la conversation, est-ce que par hasard vous auriez entrepris ce voyage pour vous livrer à l'étude du grand art?

— Eh! pour quelle autre cause serais-je venu à Rome? Oh! si vous pouviez m'être utile! Mais ne m'avez-vous pas vous-même offert vos services, tout à l'heure, à l'instant? Oh! vous m'aiderez, n'est-ce pas? Au premier appel, le bras de Valentin sera tout à vous; dans sa prière, votre nom re-

viendra aussi régulièrement que son Pater. Un atelier, des pinceaux, quelques leçons! Oh! si vous saviez.... du matin au soir.... cette main....

— Sainte Vierge, cette main! Mais mon pauvre ami, ne vaut-il pas mieux battre une cuirasse que salir une toile? Vraiment vous me faites rire.

— De pitié, n'est-ce pas? Alors, adieu, monsieur, votre rire me fait mal; car je suis bien malheureux.

Valentin tourna les talons pour quitter son interlocuteur. Mais celui-ci, lui frappant sur l'épaule:

— Eh, du tout, du tout, mon ami, lui dit-il: loin de moi l'idée de vous offenser. Je suis peut-être un peu railleur; mais jamais reproche d'ingratitude ne me fut adressé. Fiez-vous donc à votre guide, mon brave libérateur, et, puisque vous le voulez si fermement, comptez sur moi. Si tous les efforts d'un homme qui vous doit la vie, peuvent ...

— Quoi! se pourrait-il? Seriez-vous peintre?

— Oh! mon Dieu, non; rien qu'un pauvre amateur.

Le Flamand hésita, se mordit les lèvres; puis, laissant tomber sa grosse main dans celle que lui présentait son nouvel ami, ils partirent, se dirigeant dans le centre de la ville. Ce nouvel ami, appelé Giulio, était Jules Romain, connu à Rome sous le nom de Giulio Pipi.

Quatre ans s'étaient écoulés. La ville de Bruges

était toujours veuve d'un de ses meilleurs citoyens. Valentin n'avait point reparu. On était alors au mois de juin ; les derniers rayons d'un beau soleil couchant inondaient d'une pluie d'or les flèches et les arceaux de la vieille cathédrale ; c'était chose merveilleuse que ces belles rosaces gothiques dont les vitraux colorés renvoyaient la lumière en faisceaux de pourpre et d'azur, à éblouir tous les yeux à une lieue à la ronde.

A la fenêtre d'une maison située dans la principale rue de la ville, était assise une jeune femme, dont le regard rêveur et mélancolique indiquait que les chagrins avaient devancé pour elle le nombre des années. De grandes tresses blondes étaient relevées sur un front d'une éclatante blancheur. Ses bras étaient croisés sur sa poitrine, et les battements d'un étroit corsage de satin trahissaient le secret d'une émotion profonde. C'était la belle Marie Hubert, la perle de Bruges. Ce surnom était devenu le cri de guerre de plus d'un vaillant chevalier ; sa main, l'ambition de plus d'un noble comte ; sa beauté, le dépit de plus d'une belle dame, et cependant, au grand désespoir de son père, nul hymen n'avait encore pu la réduire.

Pauvre fille ! une larme étincelait sur ses joues. « Mais en vérité, disait-elle dans l'amertume de ses pensées, n'est-ce pas être folle cent fois que de refuser ainsi tant de brillants partis, de voir

mon père dépérir de chagrin, et de fuir une destinée si loin jusqu'ici de tous mes rêves! Hélas! pour quelqu'un qui peut-être.... Allons, allons, n'en parlons plus.

Elle se retira alors de la fenêtre, et prit nonchalamment sa guitare, sur laquelle elle laissa glisser deux ou trois fois sa jolie main; mais cet instrument, comme s'il fût l'écho du cœur de sa maîtresse, n'exhala qu'un murmure triste et plaintif. Bientôt il s'échappa de ses doigts, et la pauvre enfant s'appuyant sur le bras de son siége, laissa couler un torrent de larmes....

— O mon Valentin! s'écria-t-elle, ô mon bien aimé! Non, je ne puis croire à tant de malheur; tant de cruauté ne peut cacher tant de perfidie! Et cependant, ce qu'ils disent....

— Ce qu'ils disent, oh! tu ne le crains pas!

Un cri indéfinissable fut la seule réponse de Marie, car les baisers de son amant lui fermèrent la bouche.

— O ma chère Marie! mon adorée, oui, tu es à moi, à moi pour toujours!

Et l'heureux Valentin pressait contre son sein la jeune fille délirante.

— O mon père! s'écria-t-elle tout à coup, en s'échappant de ses bras.

— Ma foi, mon enfant, je dis comme lui: par les trois rois, je dis comme lui, s'écria à son tour

Nicolas Hubert, témoin inaperçu de cette scène. Bien, ma fille, c'est ton Valentin, et par saint Nicolas, pas plus tard que demain les fiançailles.... Eh bien! pourquoi ces regards étonnés? Il me semble pourtant que c'est assez clair, tout cela. Ta petite main, mon enfant, n'était pas faite pour un forgeron, aujourd'hui c'est un artiste qui la demande; est-ce que je puis la refuser? Allons, allons, enfants, jasez bien à votre aise, et à demain la noce, vous dis-je.

En effet, le jour suivant était à peine levé, que tous les carillons de la ville furent mis en branle, et, à midi sonnant, les vieilles voûtes de la cathédrale entendirent le serment le plus heureux qui fût jamais prononcé.

Le nom du forgeron de Bruges, qui conquit un rang distingué dans les fastes de la peinture, est resté célèbre dans les chroniques flamandes.

E. M.

LES JANISSAIRES

Honneur à nous, soldats du vieux Mouradalgaze !
Le Bosphore est plongé dans un profond sommeil :
Et le ciel, et la mer, et l'horizon vermeil,
Semblent enveloppés d'un long voile de gaze.

Stamboul s'est assoupie au sein de ses faubourgs ;
Un tartare, au galop, pousse, par intervalle,
Chez le Kaïmakan sa fumante cavale ;
Et déjà du midi s'éveillent les tambours.

Indolens effendis, au milieu de vos femmes,
Fumez en paix, teignez vos ongles de carmin :
Raffinez les parfums venus de l'Yémen :
Flattez, assouvissez vos passions infâmes !

Cadines du sultan, pâmez-vous dans ses bras;
Et vous, Arméniens, Juifs ou Francs, race immonde !
Trafiquez, au bazar, de votre âme et du monde :
Serrez piastres, sequins, rubiéhs et paras.

Nous, fils d'Adgé-Bectash, debout quand tout repose,
Nous n'avons ni parfums, ni femmes, ni trésor :
Nulle Grecque — à genoux — et sur un plateau d'or,
Ne nous offre, en tremblant, des conserves de rose

Nous ne savourons point dans un chibook persan
Le tabac de Schiraz ou de Laodicée ;
Nos pipes sont en bois, en terre vernissée :
Nous vivons de pilaff, de lait et de safran.

Au lieu de nous laver dans des bains de porphyre,
Frottés d'ambre ou de musc, et de dormir, après,
A côté d'une esclave, au sein moelleux et frais,
Sous la verte persienne, où la brise soupire,

Quelquefois, au soleil, nous plongeons dans la mer :
La mer presse nos flancs, rude, froide et limpide,
Recouvre, en bouillonnant, notre front intrépide :
Puis, nos corps vigoureux se sèchent au grand air

Mais, encore une fois, honneur aux janissaires !
Car, s'ils voulaient, demain, ces rayahs amollis,
Ces effendis, si fiers sous leurs turbans à plis,
Expieraient chèrement leurs voluptés grossières

Nous bravons tout sultan qui se croit absolu.
Quand de sa haine aveugle il ose nous poursuivre,
Nous embrasons Stamboul.— Il comprend, et nous livre
Le visir insolent qui nous avait déplu:

Augustin Chevalier.

L'IDÉAL

Infidèle! tu veux donc te séparer de moi avec tes nobles images, avec tes douleurs et tes joies? Insensible à mes prières, tu me délaisses. Rien ne peut-il donc suspendre ta fuite, âge brillant de ma vie? Hélas! je l'essaie en vain, les flots rapides vont s'engloutir dans l'océan de l'éternité.

Les astres amis qui illuminaient les sentiers de ma jeunesse se sont éclipsés. Il n'est plus l'idéal qui remplissait autrefois mon cœur de son ivresse; elle n'est plus la douce croyance aux êtres qu'enfantait mon imagination luttant contre l'aride réalité. Toutes mes illusions se sont évanouies sans retour.

Jadis, l'amour brûlant de Pygmalion fit des-

cendre le sentiment et la vie dans les formes glacées du marbre. Ainsi, plein de l'enthousiasme de la jeunesse, j'invoquai la nature avec ardeur, et je la sentis tressaillir et s'agiter dans mon sein de poëte.

Docile à mes vœux, elle trouva une voix pour me répondre; elle entendit les cris de mon cœur, et son amour me rendit les baisers de l'amour. Alors l'arbre, la fleur s'animèrent pour moi; la source, dans sa chute argentée, me fit entendre une douce harmonie. Tout partagea mon existence, tout fut comme un retentissement de ma vie.

Les vastes créations conçues dans mon sein aspiraient, avec une force toute-puissante, à se répandre au dehors, elles devaient dominer la parole et l'action, les sons et les images. De quelles formes séduisantes j'aimais à revêtir la vie! Hélas! bientôt la réalité l'a dépouillée de tous ses prestiges.

Plein de confiance aux jours de la jeunesse, j'étais emporté dans la carrière de l'existence par ma bouillante audace. La douleur me trouvait oublieux d'elle, et je m'endormais dans des rêves de félicité; mon vol hardi aspirait jusqu'aux astres perdus dans les champs reculés de l'éther. Rien n'était si élevé, rien n'était si immense où m'entraînât mon essor.

J'aimais à m'élancer dans les champs de l'i-

déal; il me semblait que le sentiment du bonheur ne pouvait connaître d'obstacles. Quelles ravissantes images se balançaient devant le char de la vie! c'étaient l'amour avec sa douce récompense, la fortune avec ses guirlandes d'or, la gloire avec ses couronnes étincelantes, la vérité dans tout l'éclat du soleil!

Mais hélas! à peine au milieu de la route, ce riant cortége m'a délaissé; détournant ses pas infidèles, il a furtivement disparu dans l'ombre; la fortune a fui d'un pied léger; la science, toujours insatiable, est demeurée seule, et les sombres tempêtes du doute se déchaînent autour de l'image radieuse de la vérité.

J'ai vu les couronnes de la gloire prostituées sur le front du vulgaire; j'ai vu le temps heureux d'amour s'enfuir après un court printemps; un silence éternel lui succède, et dans les sentiers sauvages où je suis délaissé, l'espérance verse à peine au sein des ténèbres une clarté douteuse.

Mais, lorsque tout m'abandonne, quelle est cette compagne fidèle qu'un tendre intérêt retient encore auprès de moi, qui me console et me suit dans ma demeure désenchantée? C'est toi, tendre amitié; toi, dont la main légère et compatissante guérit toutes les blessures du cœur, et partage en souriant le fardeau de l'existence; toi, que j'ai cherchée et que j'ai rencontrée au matin de la vie.

Tu me restes aussi, muse chérie, qui contractas avec moi une libre alliance; seule tu conjures avec l'amitié les orages de l'âme; ton activité ne connaît point le repos, le temps préside à tes créations éternelles, et la main, qui élève avec lenteur l'édifice de l'immortalité, efface de la grande dette des âges, les heures, les jours et les années.

SCHILLER.

L'HIRONDELLE

I

Hirondelle
Douce et frêle,
Que j'attends
Au printemps;
Qui, timide,
Vas sans guide,
Effleurant
Le torrent,
Sous l'ombrage
Du rivage;

II

Je te vois
Cette fois;
Sois moins vive,
Moins craintive;

Te voici !
Reste ici,
Hirondelle
Douce et frêle,
Que j'attends
Au printemps !

III

Loin des villes
Tu t'exiles
Et t'enfuis,
Quand la nuit,
Vent d'automne
Tourbillonne
Que les toits
Sont trop froids:
Oh ! viens vite,
Ma petite.

IV

Les enfants
Sont aux champs :
Tiens, regarde ;
Je te garde
Au midi
Un abri,
Hirondelle
Douce et frêle,
Que j'attends
Au printemps !

V

Fille aimante
Et charmante,
Aux grands yeux
Pleins de feux,
Va connaître
Ta fenêtre
Et te voir
Chaque soir;
C'est ma belle,
Viens près d'elle.

VI

Et demain
Par sa main,
De fougère
Bien légère
Tout ton nid
Est garni,
Hirondelle
Douce et frêle,
Que j'attends
Au printemps!

UN GUEUX DE MER

Pendant la longue lutte du protestantisme contre le principe monarchique et catholique, lutte qui couvrait l'Europe de ruines et de cadavres, qui dépeupla des villes et éteignit des populations entières, aucun peuple ne montra une plus froide intrépidité, un courage plus tenace que le peuple hollandais. Ayant à combattre les vieilles bandes espagnoles de Mondragon, de don Emmanuel Verdugo, du prince de Parme, d'Alvare de Tolède, surnommé le duc d'Albe; ce peuple, jusqu'alors si calme et si longanime, déploya un héroïsme qu'on chercherait en vain dans les années de l'ancien monde, et dont la sublime résistance des Grecs n'offre qu'un pâle et terne reflet.

Tout ce que le fanatisme et la sombre haine de Philippe II pouvaient inventer d'atrocités et de supplices, était encore dépassé chaque jour par ses lieutenants. Le sol marécageux, conquis sur la mer à force d'industrie et de patience, semblait dévorer les armées espagnoles, qui aspiraient à la fin de cette guerre de cannibales, où le mot de merci était inconnu, où l'on *mangeait les prisonniers* plutôt que de se rendre. Aussi, effrayé de cette indomptable énergie, Philippe venait d'envoyer dans les Provinces-Unies un homme digne de lui, et dont la mission d'extermination avait pour appui un cœur de bronze et le bras d'un bourreau.

Le fait que nous allons raconter, date de cette époque.

Le 12 novembre 1572, un navire aborda la côte de Zélande avec une hardiesse qui semblait révéler de grandes connaissances locales de la part de ceux qui le montaient. La nuit était proche, une légère bande dorée et vaporeuse indiquait que le soleil était déjà descendu sous l'horizon Les contours de la côte et tout le paysage étaient noyés dans une lourde brume grise, qui rendait les objets vagues et flottants comme un rêve. La grève sablonneuse, où la mer venait mourir en silence, était nue et désolée; mais, au moment où le navire lançait ses chaloupes vers la terre, un homme sembla surgir des sables; une mèche d'arquebuse brilla dans sa main,

et l'on entendit une voix mâle s'écrier: Qui vive!

« Les gueux de M. d'Hermann Arckel, » répondit une voix de la chaloupe qui, en ce moment, prenait terre.

Et une trentaine d'hommes armés de larges poignards et de haches, s'élancèrent des chaloupes en assurant leurs pas avec ce vif sentiment de bien-être du marin, qui sent la terre-ferme sous ses pieds.

— Quelles nouvelles, seigneur Hermann? demanda la sentinelle; que signifie cette vive canonnade que j'ai entendue ce soir?

— Cela signifie, mon brave Pierre, que nous avons coulé une barque espagnole aujourd'hui. De soixante hommes d'équipage, voilà ce qui reste, ajouta-t-il, en montrant du doigt une seconde chaloupe montée par dix prisonniers et quelques matelots, et qui s'avançait à force de rames.

— Et pourquoi ne les avoir pas envoyés au fond de l'Escaut avec les autres?

— Parce que ces gentilshommes ont paru avoir une telle aversion pour l'eau froide et un tel amour de la corde, que je n'ai pu leur refuser cette légère préférence.

— Vous êtes bien bons pour ces chiens de *senors*, dit la sentinelle; et elle reprit son poste d'observation sur les flots.

Quelques voiles, tendues sur des piquets, ve-

naient d'être converties en tentes par l'équipage d'Hermann. Dans l'une d'elles brillait un feu vif, autour duquel les prisonniers espagnols s'assemblèrent avec une muette satisfaction, qui faisait briller leurs grands yeux noirs d'une joie enfantine. A voir ces hommes insoucieux et tout absorbés par le sentiment de ce bien-être momentané, qui leur rappelait l'ardent soleil de leur belle Espagne, nul ne se fût douté qu'ils attendaient la mort, une mort lente et cruelle sous les sarcasmes de leurs ennemis.

Enveloppé dans un sombre caban de pêcheur, Hermann se promenait devant la tente, plongé dans ses réflexions. Sur son front, on pouvait lire un indomptable courage que les guerres civiles avaient changé en férocité. Cependant ses regards perdaient de leur dureté, alors qu'ils s'arrêtaient sur le groupe d'Espagnols, dont la bizarre silhouette se dessinait sur la rouge lumière projetée par la flamme.

— Mort et enfer! pourquoi les avoir sauvés! tuer après le combat est l'office du bourreau, et non le mien. Il faut pourtant prendre un parti, murmura-t-il en marchant brusquement vers la tente.

— Ceux d'entre vous qui voudront servir les Provinces-Unis sont libres; les autres seront jetés à la mer; je vous donne cinq minutes pour réfléchir.

Les prisonniers se regardèrent terrifiés, et Her-

mann reprit sa promenade solennelle et calme, comme si chacun de ses pas ne hâtait pas d'une seconde l'instant qui allait décider de la vie de dix hommes! Tout était silence et lumière; la lune étendait une nappe d'argent sur la vague molle, qui venait mourir en frémissant sur la côte: l'équipage hollandais attendait avec une muette anxiété la fin de ce silence, qui semblait peser comme un suaire sur tous les cœurs.

Les Espagnols s'étaient rapprochés et avaient échangé quelques regards; tout à coup l'un d'eux se lève:

— Seigneur, nous sommes prêts, dit-il.

— A servir la république? dit Hermann.

— Non, à mourir! dit l'Espagnol, et il jeta un regard calme sur quelques gueux de mer qui venaient de saisir leurs haches de combat.

Tout à coup la voix aiguë de la sentinelle signala une barque qui s'avançait vers la côte. Un homme sauta à terre, tenant un paquet à la main, et demanda le capitaine Hermann.

— Le voici, dit Arckel; mais d'où viens-tu à cette heure?

— De Bréda. Les Espagnols ont surpris hier la ville, et fait un carnage affreux. Quelques femmes seules ont été sauvées, mais après un traitement plus honteux que la mort!

— Et qui t'a remis cette lettre?

— Votre sœur, capitaine, qui m'a dit qu'elle n'espérait qu'en vous pour la venger d'Emmanuel Verdugo.

Pendant cette conversation, les Espagnols agenouillés se préparaient à la mort par une courte et mentale prière.

— Verdugo! un général, s'associer aux erreurs d'une immonde soldatesque! mais il ne sait pas sans doute qu'Eléonore a un frère qui paiera chacune de ses larmes par des flots de sang castilllan! Puis, se tournant brusquement vers les prisonniers :

« Vous voulez mourir, messeigneurs, et le service de la république vous répugne? Songez-y, la mer est là, muette et glacée; c'est une tombe sans prière et sans prêtre, et trop profonde pour que l'appel du jugement dernier y pénètre jamais!

Les Espagnols frissonnèrent et semblèrent hésiter : l'image du néant les laissait sans force et sans appui. Cependant une brutale et terrible opération venait de commencer; les gueux, saisissant les prisonniers un à un, leur lièrent les pieds et les mains, et les transportèrent à la cime d'un rocher, au pied duquel la mer s'engouffrait avec furie.

— Puisque ces cavaliers sont de trop haute lignée pour servir la république, dit Hermann avec un froid sourire, à la mer! et que Satan leur grave leur épitaphe. »

Et dix fois l'abîme ouvrit ses vagues écumeuses avec un grand bruit; puis tout redevint silence, et les rayons de la lune se jouèrent encore une fois, calmes et doux, sur leur surface argentée.

La lettre apportée au chef des gueux de mer n'était que trop vraie : les Espagnols venaient de s'emparer de Bréda par surprise, et y avaient renouvelé les horreurs du sac de Rome sous le connétable de Bourbon. L'incendie et le massacre avaient puni les habitants de leur courageuse défense, et la lettre remise par le messager d'Eléonore Arckel à son frère, demandait une vengeance éclatante.

Lorsque Hermann Arckel arriva à Bréda, le capitaine Verdugo venait de partir pour Anvers, où se trouvait le quartier général espagnol. Deux motifs l'y appelaient : son devoir, et le désir de revoir une femme adorée dont il était séparé depuis deux ans.

Hermann, déguisé en pêcheur, prit aussitôt la route d'Anvers, où il comptait retrouver son ennemi. Pendant ce court voyage, il put se convaincre par lui-même que les récits populaires de la cruauté des Espagnols étaient loin d'être exagérés. Le démon de la guerre semblait avoir répandu toutes ses horreurs sur ce triste pays; les quelques chaumières qui s'élevaient dans cette morne et vaste bruyère étaient noircies par le feu;

des femmes et des enfants jonchaient de leurs cadavres charbonnés les ruines de leurs habitations dévastées.

Tout entier à son amour, que l'absence avait ravivé de toutes ses séductions et de tous ses prestiges, Emmanuel Verdugo ne sortait que rarement du sombre et triste hôtel qu'il habitait près de la cathédrale. Il oubliait, auprès de sa femme, cette sanglante existence de combats et d'incendies qui, depuis deux ans, était la sienne. L'amour délirant de cette brune fille des Espagnes avait éteint dans son cœur toute autre pensée, tout autre sentiment.

Mais au dehors veillait une pensée de vengeance. Hermann Arckel, oubliant la terrible loi qui mettait sa tête à prix, attendait la réalisation d'une vengeance qui n'eût reculé devant aucun obstacle, et le feu sombre qui rayonnait sous son chapeau brun, alors qu'il guettait son ennemi, eût éteint tout sentiment de pitié dans le cœur de celui qu'il eût tenu sous son poignard.

Enfin, un jour, le ciel sembla prendre en justice ses dévorantes angoisses : il venait de voir sortir de l'hôtel des Indes son ennemi, Emmanuel Verdugo. Son cœur bondit d'une joie étouffante, alors surtout qu'il vit l'Espagnol se retourner pour répondre à une jeune femme qui lui souriait du haut du balcon, avec un regard encore humide d'amour.

— Béni soit Dieu qui me livre cet homme! s'écria Hermann; un jour de plus, je devenais fou!

Don Emmanuel Verdugo, brave capitaine, beau cavalier et redoutable catholique, était un de ces hommes de fer à qui l'Espagne doit son beau et glorieux seizième siècle.

Après avoir jeté un coup d'œil sur le ciel sombre et orageux, l'Espagnol resserra plus étroitement les plis de son manteau autour de lui, et se dirigea vers l'Escaut, qu'une haute marée agitait avec violence. La grève était déserte; l'orage qui se préparait, avait fait fuir les pêcheurs et les marins, dont les embarcations, enchaînées à des pieux, étaient ballottées au gré de la vague, qui venait mourir en écumant sur la côte; à droite et à gauche du fleuve, une brume épaisse voilait tous les objets, et le clocher de l'église de la rive gauche se dessinait vague et frêle comme le mât d'une tartane. La grande voix du fleuve dominait tous les bruits, et emportait dans son cours les rumeurs de la cité. Arrivé au bord de l'Escaut, Verdugo jeta un coup d'œil mécontent autour de lui, puis il regarda le ciel, dont les nuages noirs fuyaient comme de sombres bannières sous le souffle d'un violent vent d'ouest.

— Dieu damne les mécréants qui ont peur d'une marée haute! s'écria-t-il en jetant un coup

d'œil sur les chaloupes vides et amarrées à la grève.

— Si votre excellence désire aller à la Tête-de-Flandres, je me charge de l'y conduire en moins d'une demi-heure, malgré vent et marée.

A cette proposition, qui répondait si bien à ses désirs, don Verdugo se retourna vivement, et vit derrière lui un homme revêtu du costume de marin zélandais. Un feutre gris était profondément enfoncé sur ses yeux; sa voix semblait altérée et tremblante; un long couteau et une hache étaient passés dans sa ceinture rouge; du reste, un extérieur mâle, qui décelait l'homme de guerre, le distinguait des marins au service de la côte.

— Par saint Jacques! camarade, si tu tiens ta promesse, tu peux compter sur deux bons florins d'or. Où est ta chaloupe?

— La voici, dit l'homme en coupant le câble d'une embarcation, et en aidant l'Espagnol à s'y placer. C'est une vraie mouette que ma barque : elle a affronté de plus mauvais temps que celui-ci.

— Y a-t-il donc quelque danger? demanda Verdugo.

— Peut-être, dit le batelier avec un sourire.

Déjà la chaloupe était loin de la côte, et volait comme un alcyon sur le fleuve. Verdugo, assis à la poupe, regardait décroître, dans les mystérieux mirages de la brume, l'élégante flèche de la cathé-

drale d'Anvers, qui s'élançait du sein d'une masse confuse de lignes brisées et heurtées de la manière la plus bizarre.

— Vos fleuves du nord sont bien monotones, dit Verdugo; ils n'ont pas le soleil du midi, qui les dore, ni la brise qui les charge de parfums d'oranger, ni les gondoliers qui les animent par leurs chansons.

— C'est vrai, reprit le pêcheur, mais en revanche, ils savent des histoires auprès desquelles vos chansons méridionales paraîtraient bien pâles!

— Et comment me prouveras-tu cela? dit Verdugo en souriant.

— En vous en racontant une que vous n'écouterez pas jusqu'au bout sans pâlir, dit le pêcheur en rejetant son feutre, et en dardant sur l'Espagnol un regard inexprimable.

— J'écoute, dit Verdugo avec insouciance, et en jouant avec la poignée d'une riche dague catalane.

La barque était parvenue en ce moment au milieu du fleuve; les deux rives apparaissaient à peine à travers le voile de brume qui les couvrait. Le bruit des flots qui déferlaient avec violence en roulant les galets de la plage, absorbait les légers murmures qui s'élevaient de la ville. Les deux hommes s'observaient: l'Espagnol calme et grave, le Flamand ironique et menaçant.

— Il arriva donc, dit le pêcheur, que peu de temps après l'arrivée en Hollande du corps espagnol commandé par don Felipe Mondragon, officier de sa majesté catholique, un officier espagnol d'une haute naissance s'éprit d'une jeune et belle femme qui repoussa avec horreur les hommages d'un ennemi de sa foi et de son pays. Toutes les séductions employées par l'amour pour vaincre l'insurmontable aversion qu'il inspirait à la jeune femme, furent vaines, et ne servirent qu'à accroître sa brutale passion. La guerre avait beau rugir autour de lui, la mort promener sa faux au milieu des siens, sa pensée revenait sans cesse à cet amour qui le poursuivait dans ses rêves, dans ses veilles, dans ses insomnies des camps. Enfin, un jour il apprend que la jeune fille est renfermée dans une ville qu'un corps d'armée espagnol assiége, et qui n'a plus que quelques jours à tenir : alors le gentilhomme, le brigand, allais-je dire, quitte son poste, vole vers la cité qui venait d'être surprise, et là, dans toutes les horreurs d'une ville emportée d'assaut, il enlève une faible femme qui l'implorait, au nom de sa mère, avec des larmes dans les yeux et des sanglots dans la voix !

— Mais ce n'est là qu'une histoire fort ordinaire dans la vie d'un soldat, dit Verdugo, et moi-même à Naples....

— Ecoutez-moi jusqu'au bout, seigneur, dit le

pêcheur : la jeune fille avait un frère, la terreur de l'Espagne, dont il avait maintes fois humilié le pavillon, un frère dont la vie entière n'avait été qu'une mission d'extermination et de haine contre les bourreaux de Philippe II. Vous dire ce que la nouvelle de cette insulte ajouta à l'âpre soif de vengeance qui le dévorait, est inutile : la vengeance n'a pas besoin du soleil des Castilles. Sous le pâle ciel du nord, elle sait aussi broyer dans ses étreintes un ennemi, et lui sourire jusqu'au moment propice.

Verdugo se leva à demi, la main sur sa dague : le pêcheur venait de laisser tomber ses rames dans le fleuve, et, les bras croisés sur la poitrine, fascinait l'Espagnol d'un regard de feu. Tout autour d'eux était silence, le fleuve avait épaissi son voile de brouillard, comme pour intercepter à la terre l'horrible drame qui allait se passer dans cette frêle chaloupe.

— Je vous disais donc que la jeune fille avait un frère, un rude et hardi marin, dont la hache s'était rougie plus d'une fois de sang espagnol. A la nouvelle du déshonneur de sa sœur, le gueux de mer, Hermann Arckel, oublia l'arrêt de proscription qui mettait sa tête à prix, car il faut des assassins et non des soldats à Philippe II ; il vint à Anvers, et là, déguisé en pêcheur, il offrit ses services à l'infâme ; puis, l'ayant attiré par une soirée brumeuse au milieu de l'Escaut....

Don Verdugo, pâle et tremblant, se dressa dans la chaloupe, la dague au poing.

— N'est-ce pas que nos histoires valent bien les chansons de vos pêcheurs catalans ? De par Luther, vous pâlissez !

— Tu en as menti par l'enfer ! dit l'Espagnol en se jetant le poignard à la main sur Hermann, qui reçut le coup dans son caban. Vingt forbans comme toi ne me feraient pas pâlir.

Mais le bras d'Hermann avait été rapide aussi, et le mouvement violent imprimé par l'Espagnol à la chaloupe l'ayant fait chanceler, Hermann l'abattit à ses pieds d'un formidable coup de sa hache, qui faillit faire chavirer l'esquif. Pendant quelque temps ce fut une lutte affreuse, inhumaine, sans merci; mais l'Espagnol perdait des flots de sang; bientôt ses genoux faiblirent et son poignard s'échappa de sa main défaillante.

— Grâce ! s'écria-t-il d'une voix éteinte.

— Ta grâce rappellerait ma mère de la tombe que je te la refuserais, dit le gueux de mer, et deux fois son couteau se plongea dans la gorge râlante de l'Espagnol.

Alors tirant de sa poche la lettre de sa sœur, il la mit dans la bouche convulsionnée du cadavre, dont il coupa la tête, qu'il enveloppa soigneusement dans un morceau de voile; puis, ayant jeté le

tronc sanglant dans l'Escaut, il rama vigoureusement vers la ville.

Une heure après, un homme vêtu en marin se présenta à l'hôtel des Deux-Indes, en demandant dona Inès Verdugo, femme d'Emmanuel Verdugo.

— Voici un paquet précieux qu'on m'a chargé de remettre à la signora, dit l'homme; hâtez-vous, c'est pressé.

Quelques instants après, on entendit un effroyable cri dans l'appartement d'Inès; les valets s'y précipitèrent en foule, et reculèrent d'horreur à la vue d'une tête fraîchement coupée.

Dona Inès était folle; Dieu l'avait prise en pitié.

Le lendemain, un homme couvert de poussière descendait de cheval à Bréda, et tenait dans ses bras une jeune fille qui sanglotait sur sa poitrine.

— Ne pleure plus, Eléonore, lui dit-il, le sang a lavé la honte: le Castillan dort au fond de l'Escaut avec la mémoire de ton outrage!

V. Joly.

Le premier Mai

I

Lorsqu'en un culte impur, les citoyens de Rome
Repoussaient le vrai Dieu, pour adorer un homme :
Quand César s'enivrait de l'encens des gentils,
Les fidèles fuyaient ces fêtes idolâtres,
Et le peuple, hurlant dans les amphithéâtres,
Criait : « Les chrétiens, où sont-ils ? »

Les chrétiens, descendus aux froides catacombes,
De leurs frères martyrs ils visitaient les tombes ;
Ils priaient pour ce peuple altéré de leur sang,
Ici des chants d'amour ; là des transports de rage ;
La prière montait et détournait l'orage
Qui grondait sombre et menaçant.

Le canon a tonné saluant une fête,
Et l'airain que les tours balancent à leur faîte,

Remplit l'air ébranlé de ses bruyantes voix :
Des guirlandes de feux illuminent la ville ;
Et les cris et les mains de la foule servile
Applaudissent comme autrefois.

Loin des profanes jeux que la cité contemple,
Chrétiens, rassemblez-vous ! l'Eglise ouvre son temple :
Les pompes valent bien le faste officiel.
O vous tous, qu'en ce jour un vain spectacle entraîne !
Accourez : nous aussi nous fêtons une reine,
Reine de la terre et du ciel !

Dieu lui-même forgea sa brillante couronne.
Vainement, pour saper la base de son trône,
Les enfers uniraient leurs efforts superflus.
Elle tient dans sa droite un sceptre séculaire :
Comme ces rois jetés par le flot populaire,
Elle ne craint point le reflux.

Elle règne immortelle, et debout sur le monde.
Son pied brise la tête à ce reptile immonde
Dont le poison fatal infecta les humains.
Des tribus et des rois sa volonté dispose ;
A son nom tout s'incline, et l'Eternel dépose
La toute-puissance en ses mains.

Les chagrins dévorants, cortége des monarques,
Sur son front virginal n'ont pas tracé leurs marques,
Elle laisse l'intrigue et l'astuce à nos cours.
La justice et la paix habitent auprès d'elle.
Elle n'invoque point, contre un peuple infidèle,
De sa milice le secours.

Chantons : l'humanité se lève triomphante !
Le Verbe s'est fait chair : une vierge l'enfante.
Terre indigne de nous, l'homme t'a dit adieu ;
Il s'assied au-dessus des mondes et des anges.
De la nature humaine entonnez les louanges :
Une femme est mère d'un Dieu !

Suspendez à l'autel des guirlandes fleuries ;
En couronnes tressez le luxe des prairies ;
Autour de la madone allumez cent flambeaux
Pour bénir avec nous cette reine adorée,
Les anges descendront de la voûte azurée,
Les morts sortiront des tombeaux !

II

Prions : des justes seuls viendra la délivrance ;
La prière des saints est l'effroi des enfers.
Prions pour notre église et surtout pour la France :
Par Marie à son fils nos vœux seront offerts

Prions : voulant frapper une leçon austère,
Dieu punit vainement un siècle perverti.
Par les malheurs passés, que le peuple averti,
Conjure les fléaux suspendus sur la terre.

III

Salut, étoile du matin,
Vase choisi, rose mystique,
Colombe des bords du Jourdain,
Chaste épouse du saint cantique ;

Arche nouvelle, maison d'or,
Tour où s'abritent les phalanges,
De justice immense trésor,
Porte du ciel, reine des anges!

Alma d'où naît Emmanuel [1] :
Beau lis qui dans l'ombre se cache :
Sanctuaire de l'Eternel,
Espoir du monde, Eve sans tache ;
Tendre Rachel, noble Judith,
Puissance et gloire de Solyme,
Rameau de Jessé tant prédit,
De l'homme-Dieu mère sublime !

Loin de ces lieux l'hiver a fui ;
La tristesse s'est envolée.
Au ciel un jour plus pur a lui,
L'oiseau chante dans la vallée ;
Les arbres aux vents parfumés,
Abandonnent les fleurs écloses :
Les champs étalent, ranimés,
Les bouquets de lis et de roses.

Quand aux portes de l'Orient
La nuit a replié son voile,
L'homme salue, en souriant,
De ton nom la plus belle étoile.

Alma est un mot hébreu qui signifie vierge. C'est sous ce nom qu'Isaïe désigne la mere du Rédempteur : « Voilà qu'Alma concevra, et elle enfantera un fils, et il sera appelé Emmanuel, c'est-à-dire Dieu avec nous. »

Quand le printemps, hors du tombeau,
Jette son écharpe fleurie,
O Vierge ! le mois le plus beau
Reçoit le doux nom de Marie !

Ton astre monte dans les cieux,
Les eaux reflètent son image,
Et l'Océan silencieux
T'envoie un magnifique hommage.
Lorsque, troublant le gouffre amer,
La tempête s'élance et gronde,
Marie, étoile de la mer,
Ton nom sacré vole sur l'onde.

Là, debout, elle entend nos vœux et nos louanges ;
A son cœur maternel arrivent nos soupirs ;
L'air change ses parfums agités par les anges
En odorants zéphirs.

Un pavillon royal s'arrondit autour d'elle,
Resplendissant de feux, d'or, de pourpre et d'azur.
Les chérubins groupés, la couvrant de leurs ailes,
Ombragent son front pur.

Elle tient dans ses bras et doucement balance
Ce fils que sa tendresse offre à ce peuple ami ;
Et la Vierge sourit, contemplant en silence
Son enfant endormi.

Elle incline sur lui sa tête rose et blanche ;
Sur lui son long regard s'attache languissant :

Tel le calice plein d'un jeune lis se penche
Sur un bouton naissant.

Venez, chrétiens, venez auprès de votre mère,
Prier, chanter, bénir et pleurer tour à tour;
Là, vous direz au monde, inutile chimère,
Un adieu sans retour!

Là, vos cœurs enivrés d'une ineffable joie,
Goûteront des plaisirs sans tristesse et sans fiel;
Là, vos pas trouveront la lumière et la voie
Qui conduit l'homme au ciel.

Firmin Jaffus.

LÉONARD

Il y avait à Paris, vers l'an 1760, un jeune homme nommé Léonard Deltienne, que la nature s'était plu à douer d'une merveilleuse organisation musicale. Ce favori d'Apollon, style du temps, chantait à miracle, et composait en perfection des ariettes et des rondeaux qui faisaient les délices du beau monde; tous les instruments lui étaient familiers, mais il excellait surtout à jouer du violon, et c'était principalement dans cette spécialité de l'art qu'il avait acquis une brillante réputation.

De plus, ce qui ne gâte jamais rien, Léonard Deltienne était un fort beau garçon de vingt-cinq

ans, d'une figure régulière, expressive, spirituelle. et d'une tournure charmante. Ces avantages, joints à son talent, lui avaient valu de nombreuses bonnes fortunes, non-seulement à l'Opéra, mais encore dans le plus grand monde. Léonard avait puisé dans ses galants succès une certaine fatuité qui le servit en maintes circonstances, mais qui ne pouvait manquer de lui attirer à la fin quelque mortification.

Un soir, étant chez la princesse de Guémenée, où il faisait sa partie dans un concert, Léonard remarqua, au milieu de l'assemblée qui l'écoutait, une jeune femme blonde d'une beauté accomplie. Il demanda qui elle était: on lui répondit qu'elle se nommait la comtesse de Vulzbourg, qu'elle appartenait à la cour de Berlin, et que son mari l'avait laissée veuve à vingt ans avec une fortune considérable. Léonard sentit naître en lui un penchant décidé pour la belle Prussienne, et, habitué qu'il était à ne pas considérer la distance, il se mit en devoir d'ajouter un nouveau nom à la liste de ses conquêtes. La comtesse reçut froidement ses attaques: cependant Léonard ne se découragea pas; il se montra fort assidu à suivre madame de Vulzbourg et à lui adresser à la dérobée des regards significatifs, et des paroles qui visaient droit au cœur. On fit semblant de ne pas le comprendre, ou plutôt on ne le comprit pas; car l'orgueil de la comtesse ne pou-

vait aisément s'accommoder à cette idée qu'un simple artiste, un homme sans nom, osât l'aimer et lui avouer sa passion.

Après plusieurs jours de démarches vaines et de soins infructueux, Léonard, irrité d'un accueil inaccoutumé, résolut de brusquer l'aventure; il écrivit une déclaration très-nette et très-cavalière, qu'il glissa dans le manchon de la comtesse à la sortie de la Comédie italienne. Le lendemain, il y avait représentation extraordinaire à l'Opéra: Léonard se plaça en face de madame de Vulzbourg, dans l'attitude d'un homme qui attend une réponse favorable. Pendant un entr'acte, comme il se promenait au foyer avec quelques-uns de ses amis, un grand laquais l'aborde le chapeau sur la tête, et lui dit à haute et intelligible voix:

— Monsieur Léonard, madame la comtesse de Vulzbourg m'a chargé de vous dire que vous êtes un insolent.

Puis le laquais se retira majestueusement, laissant Léonard atterré par cette terrible apostrophe.

Il n'y avait plus d'espoir possible après une pareille injure. En prenant un valet pour interprète de son orgueil offensé, la comtesse donnait la mesure d'une colère implacable et du mépris le plus profond. Courbé sous le poids de cette insulte dont il ne pouvait tirer vengeance, en butte aux sarcasmes de ses amis qui avaient été témoins de son

amour-propre blessé, et peut-être aussi pour arrêter dans ses progrès une passion naissante, qui, loin d'être abattue, semblait au contraire vouloir se fortifier à l'épreuve des obstacles et des outrages.

Par un hasard heureux ou fatal, mais dont il fut secrètement charmé, Léonard, qui avait pris le chemin de l'Italie, rencontra madame de Vulzbourg à Venise. Elle lui apparut un soir au bal, chez le prince Vanini, et soit pour le fuir, soit pour tout autre motif, elle quitta Venise le lendemain. Léonard était d'un caractère gai, léger, et ouvert à toutes les impressions, les sentiments les plus vifs s'effaçaient en peu de temps, et laissaient peu de traces dans son âme : aucune femme, avant la comtesse, ne lui avait inspiré un attachement durable. Cette fois pourtant il ne pouvait se dissimuler que l'atteinte était plus sérieuse qu'à l'ordinaire ; cette fois aussi il n'y avait rien à espérer, mais telles étaient l'imprudente mobilité et l'inconséquence de son esprit, qu'après avoir fui le péril, il le chercha. Dès qu'il se fut assuré du départ de la comtesse, il fit ses adieux à Venise, et il se rendit à Berlin. Le grand Frédéric était passionné pour la musique. Léonard fut splendidement reçu à la cour de Berlin, où sa célébrité l'avait devancé. Il joua devant le roi, qui l'applaudit de ses mains victorieuses, et lui donna les petites entrées au palais de Sans-Souci. L'artiste français fit l'ornement et le charme des

soirées royales; la plus haute noblesse le rechercha; il n'y eut pas de fête sans lui. Son talent enleva tous les suffrages; sa figure, son esprit, sa grâce et sa galanterie produisirent quelque sensation parmi le beau sexe prussien.

Toutes les grandes dames de Berlin n'étaient pas aussi cruellement fières que madame de Vulzbourg. Léonard aurait retrouvé sur la terre étrangère quelques souvenirs de ses anciens succès, s'il n'avait été préoccupé par son amour pour la comtesse. Il la rencontrait dans tous les cercles, il la voyait presque tous les soirs; devant elle, il s'efforçait de conserver une réserve pleine de dignité; mais l'émotion de son regard et de sa voix trahissait quelquefois le secret de son cœur. Quant à la comtesse, rien n'indiquait qu'elle eût changé de sentiment à l'égard du jeune et beau musicien.

Cependant, au bout de deux mois, las de lutter avec une passion sans issue, et apprenant que le roi pressait la comtesse d'épouser un de ses officiers, Léonard prit le sage parti de retourner à Paris. D'ailleurs ses amis ne cessaient de lui écrire pour le presser de revenir, et il avait en perspective la place de premier violon à l'Opéra, qui allait être vacante par la retraite du titulaire. Léonard demanda donc au roi une audience de congé.

— Vous voulez partir, lui dit Frédéric; pourquoi cela? N'êtes-vous pas bien ici?

— Je ne perdrai jamais le souvenir des bontés de votre majesté, répondit Léonard; mais mon pays, ma famille et mes amis me réclament. Mieux que personne, sire, vous le savez, pour un artiste comme pour un héros, rien ne peut remplacer la patrie.

— Si je vous priais de rester?

— J'aurais le regret de résister à des instances bien glorieuses pour moi.

— Et si je vous retenais de force.

— Votre majesté est trop juste pour en venir à cette extrémité.

— Ne vous y fiez pas: je parle sérieusement.

— Impossible, sire; je n'ai pas l'honneur d'être votre sujet, et, s'il y a des juges à Berlin, pour les meuniers prussiens, il y a aussi un ambassadeur de France pour les artistes français.

— Vous le prenez bien haut, monsieur!

— J'ai peut-être abusé, sire, de l'avantage que me donnait une menace échappée à votre bienveillance. Je demande pardon à votre majesté de ce que j'ai dit, et je la prie d'agréer mes humbles excuses et mes respectueux adieux.

— Ainsi, rien ne peut changer votre détermination?

— Pas même l'admiration que je professe pour le plus grand prince de notre temps.

— Eh bien! nous verrons!

Léonard se retira sans trop s'inquiéter de ces derniers mots que le roi avait prononcés avec le ton de la colère. Pourtant, afin d'éviter tout embarras, il résolut de hâter son départ, qu'il fixa au lendemain. Mais, avant de partir, il avait d'autres adieux à faire, et, au moment de se séparer de la comtesse qu'il ne devait plus revoir, il se sentit le courage de lui écrire une longue lettre, dans laquelle il versa tout ce que son cœur renfermait de passion vraie, profonde et désespérée.

Il venait d'envoyer cette lettre à l'hôtel de Vulzbourg, lorsque plusieurs artistes allemands, qui avaient été ses compagnons pendant son séjour à Berlin, entrèrent chez lui, et l'invitèrent à un souper préparé en son honneur. Léonard, qui avait plus que jamais besoin de se distraire et de dissiper l'amertume qui remplissait son âme, accepta cette invitation. On se mit joyeusement à table, et, dès les premiers toasts qui furent portés aux arts, à l'amitié, au dieu de la musique, à la France et à la Prusse, Léonard sentit sa tête s'appesantir et sa raison s'égarer ; bientôt son ivresse devint complète, et le lendemain, quand il s'éveilla, il se trouva face à face avec un caporal prussien qui lui présentait un uniforme.

Une main traîtresse avait préparé le vin versé dans son verre; puis, abusant de l'état où l'avait plongé cette boisson perfide, on lui avait fait si-

gner un engagement dans les troupes de Frédéric II.

— Maintenant, lui dit le caporal, vous appartenez au roi de Prusse en qualité de fifre attaché à la musique du troisième régiment d'infanterie.

Léonard comprit qu'il n'y avait pas de temps à perdre avec un prince qui employait de tels procédés; abandonnant son bagage et ses violons, il partait sans délai et à franc-étrier. On l'arrêta à deux lieues de Berlin, et on le conduisit devant le roi qui passait ses soldats en revue.

— Ah! c'est vous, l'ami! s'écria Frédéric en le voyant; j'en suis fâché, mais le code militaire ne plaisante pas : vous avez déserté, vous serez fusillé.

— Fusillé! déserteur! moi, artiste français!

— Vous, fifre prussien. La loi est formelle; votre engagement volontaire équivaut à nos lettres de naturalisation. On va vous faire votre procès dans toutes les règles; allez, et souvenez-vous que j'ai pour principe invariable de ne jamais accorder de grâce à un déserteur.

Rentré au palais de Sans-Souci, le roi, accessible à tous ses sujets, reçut la visite de la comtesse de Vulzbourg, qui venait le solliciter au sujet de son mariage.

— Sire, dit la comtesse, vous avez daigné vous intéresser à moi, et, en me demandant de mettre

un terme à mon veuvage, votre majesté m'a conseillé de choisir le major Arnold de Tilberg....

— Eh bien! Tilberg est un brave officier, il n'a que trente ans, et il peut devenir général. Qu'avez-vous à objecter contre lui?

— Votre majesté doit aisément comprendre qu'il m'en coûte d'abdiquer mon titre de comtesse.

— Qu'à cela ne tienne, reprit le roi; aussi bien, je ne veux pas que le nom de Vulzbourg que vous portez seule aujourd'hui, soit éteint par votre mort ou par votre second mariage.

Frédéric s'approcha de son bureau, prit une plume, écrivit quelques lignes, et, remettant un papier à la comtesse, il ajouta:

— Par ce décret, j'entends et j'ordonne que votre futur époux prenne le nom et le titre de comte de Vulzbourg. Ceci lui servira d'investiture et de lettres patentes que mon chancelier enregistrera immédiatement après la noce.

— Voilà précisément, sire, ce que je voulais vous demander.

— Je suis ravi d'avoir deviné vos intentions, et j'espère que vous voudrez bien souscrire aux miennes. Du reste, je ne suis pas un tyran, et je ne prétends pas vous imposer Tilberg, quoique ce mariage soit vivement désiré par le major et par son oncle le baron de Prénitz, mon premier chambellan.

En sortant du cabinet du roi, la comtesse se rendit chez le baron de Prénitz.

— Monsieur, dit-elle au baron, je viens vous prier d'obtenir une grâce du roi. Il s'agit d'un déserteur, nommé Léonard ; des personnes qui s'intéressent à lui me l'ont vivement recommandé.

— Vous savez, madame, que sa majesté est inexorable sur le chapitre de la désertion, et malgré tout mon désir de vous être agréable...

— Je ne demande pas que l'on révoque sa condamnation, mais seulement qu'on lui accorde un sursis et la permission de se marier avant de subir son arrêt. Ce jeune homme aimait une femme que je connais, et il voudrait, avant de mourir, sanctifier par le mariage une liaison criminelle. C'est là un vœu louable auquel on ne peut se refuser.

— Je partage votre sentiment, madame, repondit le baron, et m'associe à votre bonne action. Soyez sûre d'avance que le roi donnera son assentiment à la requête que je vais lui présenter sur-le-champ.

Le baron revient un instant après avec un ordre du roi, qui autorisait le mariage du déserteur. La comtesse courut à la prison, et Léonard la vit entrer dans son cachot, accompagnée d'un chapelain et de deux témoins.

— Vous ici! madame, s'écria-t-il. Vous!...

— Ecoutez-moi, lui dit-elle à voix basse : je viens

vous sauver : j'ai lu votre lettre d'hier, je vous demande pardon de vous avoir offensé autrefois, et je vous offre ma main. Voulez-vous m'épouser?

— Moi! votre époux! Est-ce un rêve, ou bien venez-vous encore vous venger par une cruelle raillerie?

— Puisque je vous dis que je vous aime!... Taisez-vous; le temps presse; laissez-vous faire. Ne voyez-vous pas le prêtre qui nous attend? Prenez ma main, et venez à la chapelle. Ce soir, vous serez libre, et nous nous expliquerons chez vous à l'hôtel de Vulzbourg.

Au moment où le roi allait signer l'arrêt de mort du déserteur Léonard, la comtesse parut devant lui, et lui dit:

— Sire, déchirez cette condamnation; il n'y a plus de Léonard!

— Quoi! serait-il échappé, ou bien mort! — Non, sire; mais il est marié avec votre permission. — Qu'importe! l'arrêt ne doit pas moins être exécuté.

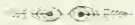
— L'arrêt condamne Léonard, et celui qui était, il y a une heure, le déserteur Léonard, est devenu maintenant le comte de Vulzbourg, car c'est moi qu'il a épousée. Vous ne voudrez pas, sire, me rendre veuve une seconde fois, et faire payer au comte de Vulzbourg la faute du fifre Léonard.

— Non, certes, dit gaîment le roi! d'ailleurs le

voilà mon sujet, et, malgré son nouveau titre, il ne refusera pas sans doute de jouer du violon devant moi, quand je le lui demanderai. C'est tout ce que je voulais.

Eugène Guinot.

Les Enfants



Tout ce qui vient de Dieu porte un cachet sublime :
Les rayons du soleil, la montagne et l'abîme,
L'abeille murmurante et les oiseaux chantants,
Les trésors de la terre et ceux des mers fécondes,
La brise des forêts et l'haleine des mondes,
Les fleurs et les enfants.

Les enfants ! qu'ils sont beaux, apportant à la vie,
Des cieux qu'ils ont quittés, un parfum de patrie !
Dans ces cœurs frais et purs, pleins de songes riants,
Dieu semble avoir laissé quelque sainte promesse,
Tant on lit de bonheur, d'espoir et d'allégresse
Sur leurs fronts confiants !

Qu'ils sont beaux les enfants ! l'un, douce et blonde tête,
Cygne aux chants à venir, ne veut pour sa conquête

Qu'un baiser de sa mère et des hymnes d'amour :
L'autre, déjà plus fort, plein de sa jeune audace,
Appelle les périls, et la lutte et l'espace :
Il doit être aigle un jour !

Et Dieu les fit ainsi, semant parmi les âmes,
Comme dans la nature et parfums et dictames,
Depuis l'humble fleurette émaillant le sentier,
Jusqu'au cèdre géant dont plus rare est le nombre,
Et chacun a sa tâche au grand jour ou dans l'ombre,
Brin d'herbe ou chêne altier.

Mais pour la bien remplir, Dieu marque à tout sa place
Au cèdre la montagne, où le vent du ciel passe;
Au brin d'herbe la plaine, où le sol est plus doux.
Suivons la loi divine, et, penchés vers l'enfance,
Cherchons bien quel trésor d'art et d'intelligence
Chacun apporte à tous.

De chaque âme cherchons quelle est la destinée,
Et disons au Seigneur : — Toi qui nous l'as donnée,
Quelle est sa mission et son but ici-bas?
Que doit-elle répandre? harmonie ou lumière? —
Et du doigt le Seigneur montrera la carrière
Pour y guider ses pas.

Louise Crombach.

NINETTA

Toujours admirer, toujours s'extasier, toujours louer, devient si monotone, que je serais tenté de rappeler le mot d'Addison, et de dire comme lui : « *Tous les éloges sont confits dans du jus de pavots.* »

Je ne vous dirai donc pas un mot des beautés d'Italie, beauté du ciel, beauté du sol, beauté des femmes, rien; je ne vous parlerai ni de musique, ni de beaux-arts; je vous épargnerai même les descriptions. Je me bornerai à vous rapporter presque mot à mot, et très-succinctement, ce que m'a raconté d'une jeune fille, M. Moretti, mon bon aubergiste de Desenzano. — Et n'allez pas croire qu'il s'agisse ici d'un de ces amours niais, plus fort

que vous, plus fort que tout, qui vous prend dans le calme de la solitude, et vous suit dans le tumulte du monde; fi! — Il s'agit seulement de vous raconter la pauvre petite histoire d'une pauvre petite fleur qui, comme tant d'autres, a été se flétrir et mourir dans le vaste gouffre où tant de fleurs vont se flétrir!...

Si vous voulez savoir pourquoi j'étais à Desenzano, le voici. — Je venais de quitter Milan et ses fêtes, mon hôtel d'il Marino et le comte et la comtesse Marazzani V... T... qui en étaient le meilleur ornement. — J'avais quitté chez son oncle l'habile auteur de *Fierra Moscha*, le spirituel, loyal et bon marquis E. d'A. — J'avais mis en voiture la belle et studieuse comtesse M., qui allait entendre Puggi à Cryame, et habiter le palais de la belle et indépendante comtesse Sm. — J'avais laissé casa Andreoli, giù dal ponte delle Piapette, la gracieuse comtesse Gio; — et al' corso della porta orientale la marquise d'Ang.., cette mélancolique sœur du duc V. .. Quant à lord Alvanl...., je ne l'avais laissé nulle part, car c'était à peine si je l'avais saisi dans sa loge du théâtre d'*il Fiando*, écoutant, comprenant avec tact et esprit toutes ces piquantes bouffonneries de *Girolamo*, pleines souvent de tant de moralité.

En quittant Milan, et ces liens de voyages, plus ou moins rapprochés, je n'avais pas tout perdu;

j'avais conservé le marquis et le comte de S..., aimables et affectueux Français, si pleins d'obligeantes attentions pour moi.

Ce que j'avais réellement perdu depuis Desenzano, c'était cette pauvre petite histoire de jeune fille que je veux vous raconter; je l'avais perdue en suivant les fêtes jusqu'à Venise, puis je l'avais retrouvée à Chambéry en cherchant ma très-spirituelle cousine la comtesse de C. de V., et enfin je l'ai remise au net tant bien que mal ici, aujourd'hui, entre les débris d'une émeute et ceux de l'Exposition.

C'était donc à Desenzano, joli bourg qui vient servir de borne aux dernières ondulations d'une des ramifications des *Alpes trentines*, que, demandant la meilleure auberge, je me trouvai assez comfortablement installé à l'*albergo della Vittoria*, que je vous recommande à tous si jamais vous allez en Italie. — J'ai pour habitude de me lever matin; c'est une manie ou plutôt un calcul, car j'ai toujours pensé que c'était acquérir un sens de plus, vivre mieux et plus longtemps, que de savourer la balsamique fraîcheur des heures matinales, à l'inverse du commun des mortels qui arrivent fiévreux ou exténués, à ce moment solennel qu'Horace a qualifié d'*aurora musis amica*.

Or, mon hôte qui, d'après mes ordres de la veille, avait fait préparer mes cigares et mon thé

devant le balcon qui donne sur le lac[1], crut devoir assister à mon *far niente* du matin, et me servir de cicerone sédentaire pendant que mes yeux parcouraient cette conque à bords diamantés qui se présentait luxurieusement devant moi, après m'avoir décrit toutes les rives du lac, et m'avoir nommé tous les villages qui lui servent de ceinture. Mon aubergiste me fit remarquer une petite montagne qui sortait des eaux, verdoyante et pittoresque.

— Quelle est cette île? lui demandai-je.

— « È l'isola di Sermione, me dit-il, ove si va » visitare le rovine della bella casa di campagna » di Catullo, casa habitata già un tempo da impe- » ratori e da consoli. »

Je lui demandai pourquoi les livres, les itinéraires et les touristes, étaient généralement si sobres de renseignements sur cette île; c'est, me dit-il, parce qu'elle est détournée du chemin, et que les voyageurs n'ont égard qu'à ce qu'ils trouvent sans fatigue. Mais lorsque la reine Hortense venait visiter cette route semée des victoires de Napoléon, elle passait toujours quelques semaines chez moi, et tous les jours une barque venait la prendre aux pieds de ce balcon, et la conduisait à

[1] Le lac de Garde est le plus grand lac de l'italie subalpine. Il a quarante-quatre milles de longueur de *Peschière* à la rive Trentine, et seize milles de longueur de *Desenzano* à *Garda*.

Sermione, où elle aimait à voir lever le soleil du haut de la terrasse du palais des empereurs....

— Hélas! ajouta mon hôte en soupirant, c'est par une de ces matinées que la pauvre *Ninetta* partit pour Sermione pour ne plus revenir!...

Voyant les larmes venir aux yeux de ce bon M. Moretti, je lui demandai si cette Ninetta était sa fille, et quels étaient les motifs de ses regrets.

— Oh! monsieur, c'est une bien triste histoire à raconter, mais c'est assez court pour que je ne craigne pas de vous ennuyer; d'ailleurs, j'ai toujours besoin de parler de cette chère enfant.

Il y a dix-sept ans qu'un mylord anglais, comme vous, arriva ici avec une mylady; il était minuit. La berline entre, mon *cammeriere* descend avec deux flambeaux; mes gens et moi nous recevons de notre mieux ces voyageurs; le mylord paie le postillon, qui retourne à Ponte-San-Marco, d'où il venait, et on monte dans les appartements. — La nuit, le grand chapeau, les pelisses qui couvraient la dame, m'avaient empêché de distinguer ses traits; elle m'avait paru seulement pourvue d'un excessif embonpoint. Mais à peine fut-elle assise sur ce canapé où vous êtes, que je reconnus que la nature de cette pauvre jeune femme était d'ailleurs toute frêle; elle commença à l'instant même à se plaindre d'un malaise horrible.... Le monsieur me voyant entrer seul pour prendre ses

ordres, me dit : M. l'aubergiste, vous me paraissez un homme discret; il n'y a pas un instant à perdre, il faut de suite à madame une femme sûre. J'ai laissé mes gens à Milan, ayant des motifs pour qu'on ignore ma présence ici: n'en exigez pas davantage, et allez me chercher promptement ce que je vous demande.

J'étais à peine dans l'escalier, que j'entendais les accents de souffrance de la dame; je compris, et courus réveiller une voisine expérimentée, et avec l'aide de Dieu tout se passa au mieux. — Le jour était à peine venu, que le mari, je veux dire le mylord, me dit : Madame doit être de retour ce soir à Milan; faites préparer une voiture pour la conduire à Brescia au pas. Vous recommanderez qu'on descende, sans trop de bruit ni d'éclat, Contrada San Bartholomeo, n° 16 ou 18; qu'on ne se trompe pas, voici un signe certain : les deux battants de la grande porte d'entrée n'ont plus qu'un seul marteau dormant, l'autre a été enlevé par moi, pour qu'on ne puisse frapper pendant l'absence de madame; elle trouvera là sa voiture, et partira de suite pour Milan.

Tout se passa comme l'avait dit ce voyageur; mais je me rappelle que lorsque je mis en voiture la pauvre petite femme, elle me serra la main et me dit à voix basse : Ayez soin de ma fille, et prenez-en pitié si vous ne me revoyez plus!... Les

larmes me vinrent aux yeux en voyant la douleur et le courage de cette toute jeune femme.

Le mylord paya tout généreusement et froidement, comme s'il se fût agi d'un compte de dîner. — Il me dit : Madame reviendra plus tard voir sa fille ; voilà cent louis en attendant.

Je fis baptiser l'enfant, je lui donnai une nourrice, je l'élevai au milieu des miens, et personne jamais ne vint en demander des nouvelles.

L'enfant grandit avec des idées si tristes, que je m'attendais à chaque instant qu'elle allait me demander de la faire religieuse. Mais le diable en avait décidé autrement : un jeune homme se disant Milanais était venu s'établir ici, pour essayer, disait-il, quelques spéculations sur les grains, dont nous faisons un grand commerce avec le pays de *Trente*. Il logea chez moi, paya régulièrement sa dépense, et nous rendit même divers services. Ce Lorenzo avait ensorcelé toute la maison ; ses soins scrupuleux et honnêtes pour Ninetta me firent présager pour elle un établissement avantageux. Je m'en occupai. — Pendant que les mois s'écoulaient pour obtenir les renseignements que je sollicitais en vain à Milan sur le jeune homme, il arriva un fait surnaturel qui nous a laissé de tristes souvenirs, et la presque certitude d'avoir reçu ici.... Moretti s'arrêta, et me dit avec embarras : Vous êtes sans doute aussi un esprit, vous, monsieur?

Je me mis à sourire et lui dis : Continuez, M. Moretti, et ne vous occupez pas de moi.

— Enfin, monsieur, un jour que de riches Anglais étaient allés en grand nombre passer la journée dans l'île de Sermione, et qu'ils s'étaient fait apporter de chez moi un somptueux repas pour célébrer je ne sais plus quel anniversaire, j'envoyai Ninetta me représenter auprès d'eux, veiller à tout, et recommander aux gens des soins pour l'argenterie, le linge, etc. J'avais un de mes enfants malade, ce qui me retenait ici; mais ce maudit Lorenzo, avec son obligeance habituelle, fit si bien, qu'il persuada à Ninetta de me demander qu'il lui servît de chaperon pendant cette journée. J'eus la faiblesse d'y consentir, et c'est un reproche que je me ferai toute la vie. — La petite fête se passa dit-on fort gaîment; ces dames visitèrent les bains sulfureux de Catulle et des empereurs; on visita aussi les souterrains, mais une dame y perdit un bracelet. Lorenzo, qui ne doutait jamais de rien, la rassura, et lui dit que devant rester avec Ninetta pour faire rassembler l'argenterie par les gens, ainsi que ce qui avait servi au repas, il se chargeait de lui rapporter son bracelet, et qu'à cet effet il allait les accompagner au village de Sermione, lieu d'embarquement; qu'il reviendrait avec une lanterne, et retrouverait indubitablement ce bijou. Tout le monde fut persuadé, et partit. —

Après avoir suivi cette joyeuse compagnie jusqu'au port, distant d'un petit quart d'heure des portiques romains, ce Lorenzo revint avec la lanterne dont il avait parlé. Tout était remis dans les corbeilles, et déjà Ninetta revenait avec mes gens; ce maudit Lorenzo les encouragea à presser le pas, car la nuit approchait; puis, prenant le bras de Ninetta : quant à vous, lui dit-il, retournez avec moi pour m'aider à trouver le bracelet; nous les aurons bientôt rejoints, car ils sont chargés, et nous ne portons rien. — Cela dit, il se mit à courir avec Ninetta, qui l'accompagna sans défiance.

Une des jeunes filles qui portait les objets les plus pesants s'arrêta plusieurs fois; elle s'aperçut que la vitesse du démon qui enlevait ma pauvre orpheline, augmentait d'une manière effrayante; il lui sembla même, un moment, qu'il fendait les airs, entraînant violemment Ninetta. Enfin, ils s'arrêtèrent à l'entrée des souterrains, au moment où finissait toute clarté dans l'air.... une épaisse fumée parut sortir de ces voûtes quelques instants après ..

— Hé bien? dis-je à mon hôte, qui restait court.

— Hé bien ! monsieur, depuis ce moment, on n'a plus trouvé trace de Ninetta!....

— Et l'homme? dis-je à Moretti.

— Ah! oui, l'*homme*; voilà comme vous êtes, vous autres Anglais!

Lord WIGMORE.

NAPOLÉON

Si, dans ses tristes jours d'amertume et de haine,
Où le peuple a brisé, sous sa main souveraine,
L'autel avec le trône et ne croit plus à rien,
Il est resté debout une majesté fière,
Il est un nom sacré qu'on aime et qu'on révère,
Soldat-roi, c'est le tien.

Dès que ton pied géant eut posé sur le monde,
Et que le sang courut dans ta veine féconde,
Connaissant tes destins, mais bravant les revers,
Tu suivis au galop le char de la victoire ;
Ton front césarien, couronné par la gloire,
Défia l'univers.

La guerre eut pour ton cœur une douce harmonie
Tu te plus aux combats, et ta face jaunie

Brilla comme un soleil aux éclairs des canons :
Général de vingt ans, tu rêvas des couronnes,
Et pour les essayer tu bondis vers les trônes
Au bruit de tes clairons.

A peine eus-tu détruit quelques pans de murailles,
Tu calculas bientôt le nombre de batailles
Dont tu voulais payer le sceptre souverain,
Et puis, ayant fixé le prix du diadème,
Tu pris ton vol superbe, et vers le rang suprême
Tu t'élanças soudain.

Quand la France domptée à tes lois est soumise,
Tu replaces la croix au dôme de l'église,
Comme un signe d'amour à la foi des mortels,
Et le prêtre, à genoux sur la dalle bénie,
Invoque le Seigneur pour le pieux génie
Qui dote les autels.

Mais non, plein de vertige, aveuglé sur toi-même,
Tu ne crois pas, ingrat, à la faveur suprême,
Et tu ne sais bénir que le glaive sanglant !
Entre tes vétérans tu partages les terres,
Et les peuples par toi sont livrés à tes frères,
Comme un troupeau bêlant.

Et lorsque dans Paris tes soldats i nombrables
Entassent les drapeaux, dépouilles mémorables
D'Aboukir, de Wagram, d'Arcole et d'Austerlitz ;
Lorsque l'airain tonnant fait tressaillir la France,
Plaçant dans un berceau ta plus douce espérance,
Tu souris à ton fils.

Ton fils! c'est ton orgueil, c'est plus que ta couronne :
A quoi te servirait l'éclat qui t'environne,
Si dans la tombe un jour ton nom devait finir?
Parvenu dans les camps, roi d'une république,
Tu veux, nouveau César, à ta race corsique
Enchaîner l'avenir!

L'avenir! l'avenir! c'est un profond mystère,
Où viennent se briser les grandeurs de la terre,
Qui pensent follement le prendre pour appui :
L'avenir, pour nous tous, se déroule en silence,
Minute par minute, et notre orgueil immense
S'abîme devant lui.

Il voulait pour son fils élargir son empire,
Promettant un royaume à son premier sourire,
Comme un autre promet un frivole ornement;
Car il rêvait déjà qu'il serait un grand homme,
Et sa main lui jetait la couronne de Rome
Comme un amusement!

Le peuple de ses cris saluait son aurore;
Notre-Dame appelait de son beffroi sonore
La prière, les vœux autour du nouveau-né;
Les canons effrayaient l'écho des Tuileries,
Et le Louvre orgueilleux du feu des batteries,
Grandissait étonné!

Mais le ciel était las du bruit de nos conquêtes;
Car la vapeur du sang s'élevait dans nos fêtes.

Comme un brouillard épais planant sur les tombeaux,
Le grand homme interdit devint timide et faible,
Alors que du Kremlin il aperçut son aigle
Désertant nos drapeaux.

Calme dans le malheur, sa prunelle enflammée
Voyait avec effroi son invincible armée
Résister expirante à la Bérésina;
Sa voix, dans tous les rangs, comme un éclat d'orage,
Retentissait au cœur et donnait du courage
Aux vainqueurs d'Iéna.

O revers inouis! ô fortune incroyable!
Le géant détrôné, fuyant comme un coupable,
Sur la terre d'exil n'est pas même escorté!
Et son fils, qui dormait dans sa royale couche,
En pleurant s'éveilla chez l'étranger farouche
Qui l'avait emporté.

Tous deux sont morts, Seigneur! Sur un rocher sauvage,
Le plus vieux a laissé pour unique héritage
La trace de ses pas sur le sable africain;
L'autre, timide enfant glacé dans l'ossuaire,
Loin du berceau royal a filé son suaire
Comme un pauvre orphelin.

Par une obscure nuit, sur les vagues rapides,
L'Angleterre enlevait l'homme des Pyramides,
Celui qui fit trembler l'Europe de son nom;
La mer enorgueillie argentait sa surface,
Et le flot caressant aux autres criait: « Place
Au grand Napoléon. »

Et l'empereur, debout sur la planche marine,
Tenait les bras croisés sur sa large poitrine,
Comme pour étouffer son aigle audacieux ;
Pensif, il déplorait les échecs de ses armes,
Et vaincu, témoignait, malgré lui par des larmes,
Son deuil silencieux !. .

Eût-il le vain éclat d'une longue origine,
Un trône est un palmier que le vent déracine,
Comme le vieil Assur dont parle Ezéchiel :
Le Dieu fort ne craint point les palais et les dômes.
Et les rois les plus grands sont de légers atomes
Que disperse le ciel !

Louise Touchard.

LE ROI DU FEU

BALLADE.

> Il porte avec lui les bénédictions des mauvais génies, qui sont des malédictions véritables.
>
> CONTE ORIENTAL.

Vaillants chevaliers et nobles dames, prêtez l'oreille aux accords de ma harpe; je vais vous parler d'amour, de guerre, de prodiges; et peut-être, au milieu de votre bonheur, donnerez-vous un soupir à l'histoire du comte Albert et de la tendre Clotilde.

Voyez-vous ce château sur le roc escarpé? voyez-vous cette jeune beauté dont les yeux sont remplis de larmes? voyez-vous ce pèlerin qui revient de

Palestine? des coquilles ornent son chapeau; il tient un bourdon à la main.

Bon pèlerin, dis-moi, je t'en supplie, dis-moi quelles nouvelles tu apportes de la Terre Sainte? nos armes triomphent-elles sous les remparts de Solime? que font nos guerriers, la fleur de la noblesse?

La victoire nous sourit sur les bords du Jourdain; nous avons conquis Gilead, Rablous et Ramah; le ciel daigne récompenser la foi de nos guerriers au pied du mont Liban; les païens fuient; les chrétiens sont vainqueurs.

Une chaîne d'or était entrelacée dans ses cheveux; Clotilde la pose sur la tête blanche du vieux pèlerin: — Bon pèlerin, dit-elle, reçois cette chaîne pour prix des nouvelles que tu apportes de la Terre-Sainte.

Mais dis-moi, bon pèlerin, as-tu vu dans la Palestine le vaillant comte Albert? Lorsque le croissant a pâli devant la croix victorieuse, le comte Albert n'était-il pas le premier des chrétiens au pied du mont Liban?

Belle dame, l'arbre se pare de verdure, le ruis-

seau promène ses eaux argentées dans le vallon, ce château brave les assaillants, et l'espérance nous flatte et nous séduit: mais, hélas! belle comtesse, tout ici-bas ne fleurit que pour mourir.

Le feuillage de l'arbre se flétrit, la foudre souvent éclate, et consume les murs des châteaux; le cristal des fontaines limpides se trouble, et l'espérance s'envole.... Le comte Albert est prisonnier sur le mont Liban...

Clotilde s'élance sur un cheval rapide comme l'éclair; elle s'arme d'une épée; elle s'embarque pour la Palestine, résolue d'arracher Albert à l'esclavage du Soudan.

Hélas! le comte Albert avait oublié Clotilde, le comte Albert avait trahi sa foi et son serment; une belle païenne avait conquis son cœur volage: c'était la fille du soudan qui régnait sur le mont Liban.

— Brave chrétien, lui a-t-elle dit, veux-tu obtenir mon amour? tu dois faire tout ce que j'exigerai de toi: adopte nos lois et notre culte: tel est le premier gage de tendresse que te demande Zuléma.

Descends ensuite dans la caverne où brûle éter-

nellement la flamme mystérieuse qu'adorent les Curdes; tu y veilleras pendant trois nuits en gardant le silence: tel sera le second gage d'amour que recevra de toi Zuléma.

Enfin, tu consacreras tes conseils et ta vaillance à chasser de la Palestine les profanes chrétiens; j'accepterai alors le titre de ton épouse, car le comte Albert aura prouvé qu'il aime Zuléma.

Albert a jeté son casque et son épée, dont la garde figurait une croix; il a renoncé au titre de chevalier, et a renié son Dieu.... séduit par la fille du mont Liban, il a pris le cafetan vert, et s'est paré le front du turban.

Dès que la nuit arrive, il descend dans le caveau souterrain, dont cinquante grilles et cinquante portes de fer défendent l'accès. Il veille jusqu'au retour de l'aurore, mais il ne voit rien, si ce n'est la lueur de la flamme qui brûle sur l'autel.

La princesse s'étonne, le soudan partage sa surprise, les prêtres murmurent en regardant Albert; ils cherchent dans ses vêtements et y trouvent un rosaire, qu'ils lui arrachent et jettent aussitôt.

Il redescend dans la caverne et y veille toute la

nuit, en écoutant les vents qui mugissent au loin : mais rien d'extraordinaire ne frappe son oreille ou sa vue ; la flamme continue à brûler sur l'autel solitaire.

Les prêtres murmurent, leur étonnement est à son comble, ils prononcent des paroles magiques ; on cherche encore sous les vêtements d'Albert, et l'on trouve sur son sein le signe de la croix, qu'y avait imprimé son père.

Les prêtres s'efforcent de l'effacer : ils y parviennent, mais avec peine; l'apostat retourne dans l'antre mystérieux ; en y descendant, il croit entendre quelqu'un qui lui parle à l'oreille : c'était son bon ange qui lui disait : Adieu.

Ses cheveux se dressent sur sa tête, son cœur s'agite avec violence; il recule cinq pas, hésitant à poursuivre sa route ; mais son cœur était endurci : et bientôt le souvenir de Zuléma étouffe ses remords.

A peine a-t-il passé le premier caveau de cette voûte souterraine, que les vents soufflent des quatre points du ciel, les portes de fer s'ébranlent et gémissent sur leurs gonds, le redoutable Roi du feu arrive sur l'aile de l'ouragan.

La caverne tremble à son approche, la flamme s'élève avec éclat; les explosions volcaniques des montagnes proclament la présence du Roi du feu.

L'œil ne peut mesurer sa taille ni distinguer sa forme; l'orage est son souffle, le tonnerre est sa voix: ah! sans doute, le cœur vaillant du comte Albert s'émut en voyant le Roi des flammes dans toutes ses terreurs.

Sa main tient une large épée qui brille d'une lueur bleuâtre, à travers la fumée; le mont Liban tressaillit en entendant parler le monarque : Avec cette épée, dit-il au comte, tu vaincras jusqu'au jour où tu invoqueras la vierge et la croix.

Une main à demi voilée par un nuage, lui remet le fer enchanté, que l'infidèle reçoit en fléchissant les genoux. La foudre gronde dans le lointain, la flamme pâlit au moment où le fantôme est emporté par l'ouragan.

Le comte Albert se réunit aux guerriers païens: son cœur est perfide; mais son bras est tout-puissant La croix cède et le croissant triomphe, depuis le jour où le comte a embrassé la cause des ennemis du Christ.

Depuis les cèdres du Liban jusqu'aux rives du Jourdain, les sables de Samaar furent inondés du sang des braves ; enfin, les chevaliers du Temple et de Saint-Jean vinrent avec le roi de Salem, secourir les soldats de la croix.

Les cymbales résonnent, les clairons leur répondent, les lances sont en arrêt.... Les deux armées en viennent aux mains : le comte Albert renverse chevaux et cavaliers, et perce les rangs des chrétiens pour rencontrer le roi Baudoin.

Le bouclier orné d'une croix rouge eût été vaine défense pour le roi chrétien, contre l'épée magique du comte Albert ; mais un page se précipite entre les deux adversaires. et fend le turban du fier renégat.

Le comte fléchit la tête jusque sur le pommeau de sa selle, comme s'il eût rendu hommage au bouclier du croisé, et il laissa involontairement échapper ces mots : *Bonne grâce Notre-Dame.*

L'épée enchantée a perdu toute sa vertu : elle abandonne la main du comte et disparaît ; mais il en est qui prétendent qu'un éclair la reporta au redoutable monarque du feu.

Le comte frémit; il étend sa main armée du gantelet, et d'un revers il jette le jeune téméraire sur le sable. Le casque brisé du page laisse voir ses yeux bleus et les boucles d'or de sa longue chevelure.

Le comte Albert reconnaît avec horreur ces yeux éteints et ces cheveux souillés de sang. Mais déjà les Templiers accourent semblables au torrent de Cédron, et ils rougissent le fer de leur lance dans le sang des musulmans.

Les Sarrasins, les Curdes et les Ismaëlites, reculent devant ces religieux guerriers. Les vautours se rassasièrent des cadavres de ces infidèles, depuis les sources de Bethsaïda jusqu'aux collines de Nephtali.

La bataille est terminée sur la plaine de Bethsaïda. Quel est ce païen étendu parmi les morts? quel est ce page étendu à ses pieds? C'est le comte Albert et la belle Clotilde.

La jeune chrétienne fut ensevelie dans l'enceinte sacrée de Salem. Le comte fut abandonné aux vautours et aux chacals. Notre-Dame prit en merci l'âme de Clotilde! celle d'Albert fut portée par l'ouragan au Roi des flammes.

Le ménestrel ainsi chantait sur sa harpe, le triomphe de la croix et la défaite du croissant. Les seigneurs et les dames soupirèrent au milieu de leur gaîté, en entendant l'histoire du comte Albert et de la tendre Clotilde.

Comte Charles DE VALORI.

ANGE AU CIEL

« Venez auprès de moi... venez, je vous en prie
Ma mère... sur le front de votre enfant chérie,
Posez votre front pur et doux...
Mon Dieu, faut-il mourir ! .. et qui prendra soin d'elle,
Ma pauvre fille à moi, dans son berceau si frêle...
O ma mère... si ce n'est vous?...

» Naguère, entre mes bras quand s'éteignit son père,
Me croyant seule sur la terre,
Je voulais mourir à mon tour;
Mais je n'avais point vu dans la même journée,
Comme un double bouton d'une tige fanée,
Naître ma fille et mon amour ..

» Pas à pas... maintenant mon âme se retire,
Quand je voudrais vivre pour toi.

Herbert pinxt.

Ma fille, et ton premier sourire,
A tes premiers réveils, ne sera point pour moi !...

» Et je ne verrai pas ton œil bleu, dans l'aurore
S'ouvrir aux rayons du bonheur ;
Je ne sentirai point, te pressant sur mon cœur,
Sous mes baisers ton cœur éclore...

» Le sein qui te porta, par la mort consumé,
N'a plus qu'une liqueur amère ;
Tu puiseras la vie au sein d'une étrangère,
Et nommeras du nom que j'aurais tant aimé,
Tout le monde... excepté ta mère...

» Je ne puis te bercer ; je ne puis te nourrir ;
Pourquoi donc ai-je pu te jeter faible et nue
Sur cette terre où pour souffrir
Un jour aussi je suis venue ?

» Loin de ces maux cruels, ignore-les toujours,
Ange du ciel qui viens au monde...
Puisses-tu voir couler comme l'onde après l'onde
Tes beaux jours après tes beaux jours ! ..

» C'est à vous que je la confie.
Votre fille se meurt... votre fille à la vie
Renaît, ma mère, en ce berceau.
Comme sur moi veillez sur elle,
Quand, répondant enfin à la voix qui m'appelle,
Pour lit j'aurai pris le tombeau...

» Et vous, ami de ceux qui pleurent sur la terre,
Protégez l'enfant solitaire.
Mon Dieu, quand je ne serai plus ;
Et fidèle à votre parole,
Seigneur, donnez-moi l'auréole
Qui luit au front de vos élus !... »

Ainsi disait la mère... et sa voix cadencée
Murmurait vaguement sa rêveuse pensée ;
Le trépas roidissait ses membres engourdis ;
En ses sinistres mains il étreignait la femme ;
Mais l'ange, à son chevet recueillant sa jeune âme,
L'ouvrait aux chants du paradis ..

Sur les traits languissants de la beauté ternie,
Bientôt la lugubre agonie
Fit perler ses froides sueurs
Pour la dernière fois, de la couche approchée,
Sa fille, à ses lèvres penchée,
Dans son baiser mourant versa ses premiers pleurs.

Le linceul éternel l'entoura de son voile ;
Mais un divin rayon ceignit ce front pieux ;
Du firmament désert, quand tombait son étoile,
Deux brûlants séraphins l'emportaient dans les cieux !...

G. Symphor Vaudoré.

LA VIOLE D'AMOUR

Vers la fin du dix-septième siècle, sous je ne sais plus quel grand duc, vivait à Florence, dans la rue Sainte-Marie de Novella, un artiste habile, exerçant depuis son jeune âge la profession de luthier; mais, par-dessus le marché, étant un peu poëte, un peu musicien, un peu peintre, comme c'était de mode parmi les intelligences d'élite de ce temps-là. Ce digne émule des Guarnarius et des Amati, s'appelait tout simplement Piétro Crémolini, nom du père auquel il venait de succéder. Piétro n'avait pas plus de vingt-quatre ans : c'était une belle nature de jeune homme, forte, décente, et ayant de la passion pour toute une composition

dramatique. Malgré le haut talent dont il donnait chaque jour des preuves dans la facture des instruments, il était toujours demeuré pauvre. On expliquait cela par deux raisons : d'abord parce qu'en fait d'héritage, son père ne lui avait guère laissé que les outils de son métier; ensuite, parce qu'il était amoureux.

Tout vis-à-vis l'atelier de Piétro, habitait aussi, dans une chaste cellule, une jolie petite fille brune, du nom de Métella. En Italie, toutes les jolies filles s'appellent Métella, à moins cependant qu'elles ne se nomment Gioja, Giulia ou Ninetta. Celle-ci avait de trop jolis yeux noirs pour qu'on s'avisât jamais de la trouver mal nommée. Au reste, c'était une ragazza comme il en est encore quelques-unes aujourd'hui, vive, sémillante, accorte, et qui gagnait assez gaîment sa vie au jour le jour, à faire des fleurs pour mêler à la chevelure des grandes dames et au chapeau des bourgeoises. Au temps où commence ce récit, il n'était personne à Florence qui ne connût quelque peu Métella, la fleuriste. Métella était pour ainsi dire passée en proverbe, elle, sa gracieuse figure et ses bouquets artificiels. Je crois même qu'il y avait une chanson, ou, mieux que cela, un sonnet où il était dit que, tout en parant la tête des femmes, le joli lutin faisait tourner celle des maris. On se permet tant de choses dans un sonnet.

Ainsi, de notoriété publique, Métella régnait par le droit de la beauté. Métella était aimée de tous les hommes, c'est l'usage, mais elle n'en aimait encore qu'un seul, c'est un peu moins l'usage. Elle aimait précisément Piétro Crémolini, l'artiste d'en face. Ce n'était pas que l'artiste fût plus beau garçon qu'un autre; peut-être même était-il plus laid. Métella aimait son voisin comme bien des jeunes filles aiment leur premier amant, sans savoir pourquoi, parce que les choses s'étaient trouvées ainsi, et qu'enfin elle le regardait souvent d'un air pensif, chaque fois qu'elle mettait le nez à la fenêtre, et que lui la regardait plus souvent encore.

En tout cas, ils étaient bien l'un et l'autre les deux amoureux les plus discrets qu'il fût possible d'imaginer par toute la Toscane. Ils ne savaient bien faire qu'une chose : se sourire. Ce doux nonchaloir était toute leur vie, et pour chacun, le reste du temps, les heures auxquelles ils ne se voyaient pas, s'écoulaient en insoucieuse paresse ou en vagues rêveries. Cela n'enrichit pas, comme on sait, et ils n'en avaient point encore fini avec cette hôtesse impitoyable qu'on appelle la pauvreté.

Piétro Crémolini cependant n'était pas un paresseux. En d'autres temps, il eût regardé comme une ignominie de vivre de la sorte au sein d'une fainéantise absolue. Mais il était artiste, il aimait;

il avait cet âge où l'amour et la poésie, ces deux grandes sources de l'inspiration, sont en même temps deux découragements. En un mot, il y avait en ce moment trop de bruit, trop de distractions dans sa tête, pour que le travail dominât sa pensée. Dans les courts instants qu'il consacrait à son art, il n'était qu'un travail auquel il prît quelque goût: c'était d'accorder lui-même, grâce à son talent de virtuose, les instruments de sa fabrique; ou encore, lorsqu'il arrivait qu'il s'attachât sérieusement à un travail, tous ses soins se concentraient de préférence sur la nombreuse et intéressante famille des violes. Aussitôt qu'il se sentait assez de force pour rompre le charme de ses rêves, quand son esprit n'était plus à la poursuite de cette charmante figure d'enfant qui s'appelait Métella, l'artiste se courbait avec amour sur son établi; il se remettait alors à ses violes avec une ardeur inexprimable; il trouvait toujours quelque chose de nouveau à y faire. Pas de jour qu'il n'imaginât quelque changement, pas d'heure qu'il n'entrevît quelque addition propre à améliorer, dans ses instruments chéris, la rondeur et la pureté du son.

Il en était à peu près de même pour Métella. Elle travaillait tout juste autant qu'il fallait pour n'en point perdre l'habitude. Des roses, des tulipes, et quelques autres fleurs privilégiées : voilà tout ce qu'elle aimait à faire. Elle faisait peu. Mé-

tella; mais tout ce qui sortait de ses petites mains blanches était d'un goût exquis; on voyait tout de suite que l'ouvrière aimait ses œuvres pour elle-même, et peut-être un peu pour faire honneur au luthier.

Pour elle il y avait grand plaisir à être flattée par Piétro, tou hant ces fleurs qui parsemaient son atelier. Une fois, par exemple, que l'artiste était entré à l'improviste dans la mystérieuse retraite, il vit une rose négligemment couchée parmi les outils qui avaient servi à la créer. Il poussa un grand cri, et Métella épouvantée était tout à coup sortie du petit coin où elle travaillait, blottie là comme l'oiseau en son nid. Elle avait vu aussi derrière elle Piétro Crémolini, qui tenait la précieuse rose entre les deux doigts, et la contemplait avec une sorte d'extase.

— Métella! Métella! s'écriait en même temps le luthier, tout en couvrant de baisers le cou de la jeune fille, voici un chef-d'œuvre. A quelle heure, et sous l'influence de quelle pensée avez-vous fait cette rose? Quel sylphe du ciel a chanté pendant que vous y travailliez? Quel rayon de soleil en a coloré les feuilles?

A ces mots, Métella s'était penchée avec un gracieux mouvement de chatte qui fait patte de velours.

— Je ne sais pas ce que c'est qu'un sylphe,

avait-elle répondu, mais il y avait dans ma chambre un rayon de soleil qui tremblait comme une auréole d'or, et j'entendais d'ici la chanson d'un facteur de violes, qui a nom Piétro Crémolini. Quant à cette rose, elle est peu de chose en elle-même : j'en ai fait plus de mille aussi belles.

— Métella, avait repris le luthier, c'est une chose aussi belle en son genre, que l'œuvre d'un grand maître : il y a tout un poëme là-dedans; c'est la nature rendue dans toute sa vérité. Quelle grâce dans ces pétales mous et pâles ! quelle finesse dans l'intérieur de ce calice ! quelle souplesse dans tout ce travail ! Quelles étoffes merveilleuses employez-vous donc pour cela, Métella ? Certainement les fées s'en mêlent un peu ?

Puis il était retourné à ses violes.

C'étaient ses roses à lui, toute une riche mine de diamants où abondaient les pierres précieuses : pourtant Piétro était mélancolique et sombre devant tant de chefs-d'œuvre inachevés, dont il était plus le gardien que le maître.

Par une inexplicable bizarrerie de caractère, l'artiste tenait à ses violes comme Cardillac à ses joyaux. Lorsqu'il avait enfanté un instrument nouveau, véritable bijou musical, il se complaisait à l'admirer comme un avare, sans vouloir s'en dessaisir, à quelque prix que ce fût Ils sont là, disait-il, tous nés de moi ; je chante avec eux, je les

écoute, ils sont l'autre moitié de ma vie : faut-il les vendre ? A quoi bon, puisqu'il faudrait toujours en faire de nouveaux? Non, je les garde comme un trésor qui n'existerait plus du jour où il serait profané. Eux et l'amour de ma douce Métella, c'est assez de bonheur. Aimons!

Piétro Crémolini aimait; quant à vivre, suivant l'acception ordinaire, il n'y tenait pas autrement; d'ailleurs, il était bien éloigné de se croire pauvre.

Cependant, vers la même époque, un événement de quelque importance mit tout Florence en émoi. La grande duchesse venait d'accoucher d'une fille à laquelle on avait choisi pour patronne sainte Cécile, la divine harpiste des anges. Pour que ce jour acquît désormais une date solennelle, la princesse, qui elle-même cultivait les arts, avait ouvert un concours, où poëtes, peintres, sculpteurs et musiciens seraient admis à produire une ode, un tableau, une statue, un hymne ou quelque instrument inconnu. Les récompenses seraient, pour ceux qui remporteraient les prix, une grosse somme d'argent, d'abord; puis, telle faveur qu'on demanderait à la munificence de la grande duchesse.

A cette nouvelle, l'artiste éprouva une cruelle hésitation. S'il se décidait à prendre part à la lutte, il lui fallait renoncer aux habitudes de calme et de bonheur qu'il s'était faites; d'un autre côté, avec un peu de noble audace, il courait la chance de se

gagner, pour sa jolie fiancée et pour lui, la même douce existence avec des garanties d'avenir meilleur.

— Concours donc, lui disait Métella en lui faisant un collier de ses deux bras; concours, mon Piétro! Quelques nuits passées à travailler, qu'est-ce que cela pour toi? Je ne te quitterai pas d'un moment. Dès que le labeur te deviendra pénible, je chanterai, pour dérider ton front, une chanson de Pétrarque; si le sommeil vient presser ta paupière, je te prendrai par la main, et nous danserons jusqu'à ce qu'il soit envolé. Et vois, Piétro, si tu es vainqueur, si tu remportes le prix, tu auras un manteau aux larges plis, et moi, de folles dentelles, des rubans verts et roses à n'en savoir que faire: j'aurai des souliers de Ferrare, petits et souples: j'aurai un joli chapeau de paille jaune doré, que je surmonterai de roses que tu aimes tant: je serai plus belle que la nièce d'un cardinal. Concours, mon ami; et puis une dot, vois donc si c'est beau une dot! Piétro, ne veux-tu donc pas que je sois un jour ta femme? Fais une viole divine! Concours!

— Eh bien, Métella, je concourrai; mais si j'échoue pourtant! On n'a pas toujours du génie au bout des doigts. Si mes cordes jouaient faux ou n'étaient pas comprises! Oh! alors, malheur sur mon œuvre et sur moi!

De ce jour, il fit toutes ses dispositions, la fièvre

le prit, la fièvre de l'inspiration, s'entend, espèce d'incendie qui se porte au cerveau. Il alluma sa lampe des veillées, il travailla sans relâche et avec amour. Pour Métella, toujours assise près de son fiancé, elle chantait pendant ce temps-là des vers de Pétrarque, ainsi qu'elle l'avait promis.

Couvert de sueur, la poitrine haletante, déjà il avait nettement arrêté ses plans. La matière était là, mais rien que la matière, un bois inerte et mort. C'était le moment de rester ouvrier ou de devenir artiste. Il se courbe, coupe, taille, dissèque; il se démène, l'œil troublé, la figure pâle, tenant son œuvre ébauchée entre les deux mains. Il pleure, il s'irrite, il crie, et Métella suspend tout à coup sa chanson.

— Tiens, lui dit-il en même temps avec enthousiasme, voilà une viole qui régnera en souveraine dans toute l'Italie : ce sera l'interprète des enfants qui s'aiment Au clairon, la guerre et ses belles horreurs! au violoncelle, les soupirs religieux! au cor, les accents mélancoliques! à elle l'amour, Métella avec ses joies, ses craintes, ses transports, ses tristesses! Depuis les secrètes inspirations de la Vierge qui languit dans la solitude d'un cloître, jusqu'aux fougueuses caresses de la courtisane, elle saura tout rendre, tout dire, tout exprimer.

Métella regarde l'instrument; ce n'était pourtant qu'une viole comme elle en avait beaucoup vu, et

de forme vulgaire. Elle était un peu plus grande que l'alto ordinaire : elle s'évidait légèrement à la partie supérieure, et rejetait son col en arrière, avec grâce et coquetterie. La jeune fille compta jusqu'à sept cordes principales, et un pareil nombre de cordes métalliques qui traversaient le chevalet.

Voilà ce qui était arrivé : Piétro Crémolini avait imaginé de juxtaposer des cordes en boyau à des cordes métalliques, dont la vibration devait donner aux premières plus de mordant et de pénétrabilité.

Il en fit l'épreuve sur-le-champ; l'essai réussit au delà de ses espérances : sa viole d'amour était trouvée.

Mais en même temps il retomba dans ses extravagantes prédilections pour son instrument. Chaque jour, comme le Crespel d'Hoffmann, enfermé dans sa chambre, il passait des heures entières à savourer les admirables intonations de sa viole. Vint le jour du concours.

— N'oublie pas, lui dit Métella en lui sautant au cou, que c'est aujourd'hui que tu dois nous gagner une dot et du bonheur pour toujours.

Mais, loin de répondre à ses caresses, Piétro lui manifesta l'intention de ne pas se présenter au concours. Vivre pauvre lui coûtait peu ; il ne pouvait, disait-il, consentir à se séparer jamais de son

trésor. Qu'on juge de la douleur de Métella! La nouveauté d'une telle bizarrerie fit tant de bruit par la ville, qu'avant l'ouverture du concours, le duc de Florence lui-même offrit à l'artiste des sommes considérables pour le déterminer à lui céder son instrument; mais ce fut en vain, Piétro persista dans son entêtement, il résista à toutes ses offres, il fut sourd à toutes ses prières.

Cependant, ce qu'elle n'avait pu obtenir par aucun moyen licite, Métella résolut de le procurer par la ruse. Au moment où Piétro était sorti, elle donna accès près du chef-d'œuvre de son amant, à un valet du grand duc qui emporta la viole au palais.

Le soir, quand Piétro rentra, son pâle visage était plus sombre que d'ordinaire. Il vit venir à lui Métella. La gracieuse enfant était toute parée, couverte de fleurs et de rubans, et lui montrait pantelante de joie, une petite bourse pleine d'or. A cet aspect, un sourire amer glissa sur les lèvres du luthier, un secret venait de se révéler à ses yeux : tout aussitôt il bondit sur elle comme un lion furieux, et l'étrangle de ses deux mains. Le pauvre artiste était devenu fou!... Mais, à deux mois de là, l'Italie entière était inondée de violes d'amour.

Philibert AUDEBRAND.

Le Chèvrefeuille

Oui, l'églantine est charmante
Sur la lisière des bois ;
Le lierre, comme une amante,
Enveloppe nos vieux toits.

Le nénuphar se balance
Roi des paisibles étangs ;
Le coquelicot s'élance
Au milieu des blés flottants

La mauve, touchante image
D'un fidèle souvenir,
Sur les tombes du village,
Solitaire, aime à fleurir.

Le tendre azur des pervenches
Se dèrobe aux feux du jour,
Et les marguerites blanches
Ont des oracles d'amour

Mais parmi les fleurs sans nombre
Qui tapissent les ravins,
Qui bordent la forêt sombre
Ou parfument les chemins,

Quel amant de la nature
N'a pas admiré souvent
L'odorante chevelure
Du chèvrefeuille mouvant?

A le contempler j'oublie
Les heures dans le vallon,
Ce faible arbuste qui plie
Sous le poids d'un papillon.

Car nul avec plus de grâce
Ne se penche au bord des eaux;
Car nul avec plus d'audace
Ne jette au loin ses rameaux.

Tantôt dans les précipices
Attirant l'œil enchanté,
Il promène les caprices
De sa sauvage beauté.

Et tantôt sur la colline
Aux mains échappant encor,

Il confie à l'aubépine
Ses bouquets de rose et d'or.

Parfois de ses bras il presse
Le tronc d'un chêne mourant,
Comme un enfant qui caresse
Le front d'un vieillard souffrant.

Ou bien son léger feuillage
En s'abaissant vers le sol,
Couvre d'un riant ombrage
Les petits du rossignol...

Oh! quand mon humble vallée
Après le jour qui s'enfuit,
S'endort, heureuse et voilée,
Sous les ailes de la nuit;

Quand la terre se recueille,
Lasse de bruits importuns,
Moi je vais du chèvrefeuille
Respirer les doux parfums.

C'est l'heure où l'aquilon n'ose
Courber le haut peuplier,
Où la colombe repose
A côté de son ramier;

L'heure où la lune argentine
Se lève, et du haut des cieux
Verse au beau lis qui s'incline
Ses rayons mystérieux.

Toutes les fleurs du rivage,
A cet amoureux instant,
Parlent un tendre langage
Que seul le poëte entend.

Leurs voluptueux calices
S'ouvrent au zéphir du soir,
Qui les berce avec délices
Comme on berce un encensoir.

L'air embaumé m'environne
De mille émanations,
Et mon cœur, qui s'abandonne
Aux douces illusions,

Croit, dans chaque brise errante
Sur les buissons d'alentour,
Sentir l'haleine enivrante
Qu'exhale un baiser d'amour.

Raymond du Doré.

LE COFFRET D'ÉCAILLE

J'achetai, il y a quelques années, chez un marchand de curiosités dont je ne me rappelle ni le nom ni l'adresse, un petit coffre en écaille incrusté de cuivre, d'une forme assez élégante, que le brocanteur me vendit effrontément comme ayant appartenu à mademoiselle de La Vallière.

Le marchand de bric-à-brac est certainement une des figures les plus originales de notre époque, et je m'étonne qu'on n'ait pas encore fait son portrait. — Être à part, vivant, au milieu des débris des siècles passés, comme le hibou dans sa masure, il a juste assez d'instruction pour savoir ce que peut rapporter un mensonge adroit et, il faut lui

rendre cette justice, qu'il ment en général avec assez d'esprit. S'il a par hasard quelque vieux reliquaire, il ne le donnera, soyez-en sûr, ni à l'abbesse du Paraclet, ni au cardinal de Richelieu. Il sait bien que l'une abandonna Dieu pour suivre son amant et que l'autre oublia le royaume du ciel et celui de la terre : mais, en revanche, il vous montrera trois ou quatre lits de madame de Pompadour. — Celui-ci, monsieur, était à Luciennes; celui-là était à Marly ; cet autre, à Trianon. — Quant aux lits de Henri IV, ajoute-t-il avec un sourire fin, ils sont si nombreux, que ce n'est plus un objet de curiosité. — Le brocanteur sait l'histoire profane et sacrée. Celui auquel j'achetai mon coffret, me fit les plus amusants mensonges sur son origine. Je dois donc dire que ce qui me décida fut moins l'insistance du marchand et le souvenir de mademoiselle de La Vallière, que la forme du coffre qui devait parfaitement remplir, dans mon cabinet, une place vide, entre un groupe de Sèvres en pâte tendre et une statuette de Diane de Poitiers, chef-d'œuvre de Jean Goujon.

En rentrant chez moi, je montrai mon acquisition à mon frère. Nous l'examinâmes ensemble dans tous ses détails. Je ne sais comment il se fit qu'en la retournant entre nos quatre mains, un double fond s'en détacha et tomba à nos pieds. Il contenait un manuscrit plié avec une faveur rose,

que je ramassai avec une émotion dont mon cœur attendri chercha vainement à se défendre; car, je l'avoue, le souvenir de la tendre La Vallière me revint à l'esprit. Je m'imaginai qu'à tout prendre, ce coffret pouvait aussi bien lui avoir appartenu qu'à tout autre. Il n'y avait pas jusqu'à cette faveur rose qui ne remplît merveilleusement son office. Ces papiers pouvaient être alors les lettres d'amour du surintendant Fouquet, dérobées dans ce secret à la jalousie de Louis XIV; ou peut-être les billets doux de Louis XIV, dérobés à la jalousie de Fouquet.

Quoi qu'il en fût, je n'osai briser cette faveur que d'une main tremblante; et je fus cruellement désabusé lorsque je lus, sur la première page du manuscrit, cette date récente : 1825; et plus bas ces trois mots : *Mémoires d'un Inconnu.* — J'en feuilletais quelques pages avec humeur, lorsque j'arrivai au récit d'une aventure à laquelle je m'intéressai dès la première ligne, parce que, par un hasard assez singulier, j'avais habité quelques années auparavant, la scène où ce drame se dénoua. Il m'eût été dès lors possible de mettre un nom connu aux trois figures qui animent ce tableau, mais j'ai préféré les laisser dans l'ombre où le peintre les avait placées.

Voici cette histoire, que je copie avec toutes ses interruptions et sans y changer un seul mot.

. . . . . .

« Lorsque nous fûmes arrivés sur les hauteurs des rocs granitiques qui couvrent cette partie du Dauphiné, mon ami m'arrêta par le bras :

— Regardez ce paysage, me dit-il d'un son de voix que je n'avais jamais entendu.

— Mais, lui répondis-je, je le trouve fort laid, et je suis mort de fatigue. De grâce arrivons à cette auberge qui, je vous le jure, me paraîtra plus belle que le palais d'Armide, pour peu que vous y teniez.

— Pas encore, reprit mon ami, avec sa voix singulière. Prenons ce sentier et vous serez tout à l'heure payé de vos peines.

Il m'entraîna, et lorsque nous fûmes sur le plateau, je tombai plutôt que je ne m'assis à terre. — Je regardai alors mon ami de l'air le plus sérieux que je pus prendre. — Le paysage était encore plus laid, s'il est possible. — Des landes crayeuses, coupées çà et là de flaques d'eau verdâtre, des champs de houblon d'une pauvreté désolante, des bouquets de bois rabougris, des rocs taillés à vive arête, aux pieds desquels croît une herbe courte et rare, et quelques mûriers que la main de l'homme effeuille sans pitié : voilà quelle était la parure de cette triste nature.

Mon ami s'aperçut enfin de mon impatience.

— Levez-vous maintenant, me dit-il de l'air le plus naturel, et comme si c'eût été la chose du monde la plus simple.

— Vous avez donc juré de me tuer tout à fait ? lui répondis-je en essayant de me soulever, mais sans succès. Il m'emporta alors à quelques pas de là, sur un lit de mousse, à l'ombre d'un rocher de granit, et me montra du doigt le plus ravissant paysage que j'aie vu de ma vie. Je compris enfin qu'il y avait là quelque chose d'extraordinaire, et que mon ami avait tenu à me montrer, comme un peintre, son paysage dans tout son jour. — A nos pieds s'étendait, dans une vallée solitaire, un de ces beaux châteaux qu'à sa construction imposante on reconnaissait pour un monument du seizième siècle. Entouré de tout côté d'un bois de haute futaie qui lui a valu dans le pays le nom de Forêt de Comblérieux, ce château n'était qu'un accessoire de ce charmant paysage. Des prairies d'un vert tendre, de gras pâturages, un parc plein d'ombre et de lumière, une vigne dans une gorge chaude grimpant aux flancs d'une colline boisée, une ferme riche et animée, adossée à la colline, un petit village à mi-côte dominé par le clocher de son église, et le Rhône enfin, dont les eaux baignent et fertilisent cette vallée bienheureuse : voilà le tableau dont les suaves harmonies me firent oublier toutes les fatigues de la route.

Mon ami, qui avait toujours l'air que vous savez, me dit alors tristement :

— C'est là un admirable paysage, n'est-ce pas ?

Eh bien! éclairez-le maintenant d'un rayon de soleil couchant, jetez-y les teintes chaudes qui le baignaient lorsque je le vis pour la première fois, après trois heures de marche dans un pays désolé, et vous comprendrez peut-être l'espèce de fascination dont je fus saisi à l'approche de cette terre bénie!

— Quoi, vous connaissez ce paysage! lui dis-je en l'interrompant.

— Il s'est passé dans ces montagnes, me répondit-il, un événement tragique qui n'a point eu d'écho, et dont il me fut donné, par une circonstance imprévue, d'être le témoin.

— Je devine de qui vous voulez parler, lui dis-je en l'interrompant encore pour cacher ma curiosité.

— Vous ne devinez rien, me répondit-il nettement. Mais si vous m'assurez de votre discrétion, je vous raconterai toutes les scènes de ce drame, dont le théâtre est à nos pieds.

Je promis d'être discret, et mon ami se décida.

A l'époque où commence cette histoire, me dit-il, ce château, et il me le montra du doigt, n'était habité que par une famille, composée de deux membres seulement. — Un mari et une femme, sans enfants. Le mari était un homme d'une soixantaine d'années, grand et voûté. Retiré du service depuis 1815, avec le grade de maréchal de camp et un

rhumatisme aigu, il avait conservé dans leur rudesse première, ses vieilles habitudes militaires, et comme tous ces vieillards souffrants, il était d'une humeur morose et chagrine. Quand il éprouvait une contrariété violente, son œil, ordinairement froid et dur, s'allumait par degrés et pouvait arriver jusqu'à la cruauté. Le blanc de l'œil prenait alors le ton mat du vieil ivoire, et se veinait de réseaux de sang. — Si, comme quelques physiologistes le prétendent, l'œil est le miroir de l'âme, il était facile de prévoir que l'être qui soulèverait chez cet homme impérieux les tempêtes des passions mauvaises, ne devait pas compter sur sa clémence.

Je ne sais si je trouverai sur ma palette des tons assez fins et un pinceau assez délicat pour esquisser le portrait de l'ange des douleurs qui partagea sa vie. La comtesse était à cette époque une femme de vingt-cinq ans, et elle était mariée depuis trois. Elle avait conservé, malgré l'amertume de ses premiers jours, ce signe de jeunesse qui passe si vite chez la femme: la pureté de l'ovale du visage. Ses yeux, d'une limpidité éclatante, étaient entourés d'un cercle bleuâtre et nacré, qui accusait bien des insomnies passées dans les larmes. Elle avait ces cheveux blonds des Anglaises, qui dans un certain jour ressemblent à des fils d'or. Son cou, un peu long, comme celui de toutes les femmes destinées aux luttes de la pensée, prêtait à

sa tête cet air de noblesse tant recherché par les peintres italiens au seizième siècle, et que Léonard de Vinci seul a su donner à quelques-unes de ses vierges. Elle était belle enfin de cette beauté intérieure qui vient de l'âme, que l'âme seule peut comprendre, et qui reste un secret pour les esprits vulgaires, que la destinée n'a pas marqués du sceau qu'elle imprime à ses élus.

Au rez-de-chaussée du château se trouvait un ancien oratoire au vitrage gothique et plombé, encore orné des écussons des premiers possesseurs de la terre. La comtesse avait fait décorer cet oratoire de ces meubles sculptés qui firent fureur, il y a quelques années. C'est dans cette retraite oubliée qu'elle passait ses jours à lire, ou à peindre à l'aiguille sur un métier en tapisserie. Le général venait rarement troubler ce qu'il appelait les méditations poétiques de sa femme; et ses railleries s'émoussaient devant l'impassibilité de la comtesse, qui ne changea rien à la manière de vivre qu'elle avait adoptée.

Cette tranquillité, acquise par tant de peines, durait depuis une année environ, sans autre trouble que celui qu'y jetaient de temps en temps les éclats de colère du général, lorsqu'un événement fort simple vint en déranger le cours.

Le général avait pour parent éloigné, un jeune officier dont le régiment vint à cette époque en

garnison à Lyon. Cet officier, que nous appellerons, si vous voulez, Henri de Verdun, écrivit au général son arrivée, et fut le voir à Comblérieux. M. de Verdun fut accueilli à merveille par le général, qui fut, après tout, enchanté qu'on vînt le tirer de sa solitude, et que ce fût un parent à lui, auquel il pourrait se plaindre de sa femme. Après quelques visites, M. de Verdun était déjà devenu le plastron sur lequel le général essayait les traits qu'il voulait décocher à la comtesse. Le pauvre officier fut souvent mis dans la position la plus difficile, pour un homme qui voulait (pardonnez-moi cette vulgarité) ménager la chèvre et le chou; car le général accusait sa femme devant lui, et l'établissait juge de ses plaintes. La comtesse se retirait ordinairement dès que son mari la mettait ainsi sur la sellette; mais cette retraite, au lieu de le calmer, l'exaspérait de plus en plus. Il se levait alors, et prenant le bras de l'officier, il lui disait avec un soupir :

— Ne vous mariez jamais, Henri. Il n'y a qu'un pape et un moine qui aient dit la vérité sur le mariage. Ces deux grands hommes sont Luther et Sixte-Quint. Luther l'a appelé l'acte le plus fou de la comédie humaine, et Sixte-Quint a dit qu'il canoniserait la femme qui aurait été louée par son mari.

— En sorte, reprenait M. de Verdun en riant, que voilà la raison pour laquelle presque toutes les saintes sont mortes filles.

M. de Verdun fut donc initié à tous les secrets de ce ménage. Il résolut d'étudier alors le caractère de la comtesse, dont la résignation lui paraissait un prodige. Cette étude l'intéressa plus qu'il ne s'y était attendu, plus qu'il ne voulut peut-être. Il trouva en elle la femme la plus distinguée, l'intelligence la plus élevée, la sensibilité la plus exquise. Cette découverte qu'il cacha soigneusement au général, ne se fit pas sans le secours de quelques confidences, plutôt confiées que surprises, et elle amena une intimité dont la jalousie du châtelain oublia de s'ombrager. Il dit seulement une fois à M. de Verdun, en le rencontrant dans une allée du parc :

— N'écoutez-pas ma femme, elle vous fera des contes; la plus vraie trompe toujours.

— Mais, mon cher général, on ne trompe que ceux qui croient.

— Ne vous y fiez pas, mon ami. Il n'y a pas de charlatan qui ne trouve à débiter sa drogue : il n'y a pas de femme qui ne sache faire sa dupe : la plus sotte ne manque guère de cet esprit-là.

— En fait de dupe, répondit l'officier qui vit venir à lui la comtesse, je ne crois pas ma cousine plus capable de l'être que d'en faire.

Cette boutade, dont le général ne saisit pas le sens, lui prouva que sa femme n'avait pas gagné un pouce de terrain dans l'esprit de M. de Verdun, et il recommença plus obstinément la petite guerre

d'escarmouche qu'il livrait sans succès depuis trois années.

M. de Verdun était trop jeune pour se livrer sans danger au périlleux attrait qui saisit toujours les cœurs honnêtes à la vue d'un malheur à consoler. Trois mois après sa première visite à Comblérieux, il ne reconnut pas sans effroi qu'il était devenu éperdument amoureux de la comtesse, et que cette passion pouvait le mener à se jeter dans le Rhône, si on n'acceptait pas les premières floraisons de son cœur. — Mais cet amour fut accepté et partagé. Il dura six mois sans orages : le moment approchait où il devait finir par une catastrophe.

Un jour, le général en allant voir faucher ses foins sur les terres de la ferme que vous voyez là-bas, entendit, derrière la haie d'un sentier qu'il suivait, une conversation de paysans à laquelle il comprit peu de choses, si ce n'est pourtant qu'un homme avait été vu au point du jour escaladant les murs du château, et qu'il avait disparu au galop du cheval qui l'emportait.

Le général traversa la haie en proie à mille sentiments confus, entra dans le champ, et reconnut son fermier.

— Eh bien! Gros-Claude, lui dit-il en cherchant une banalité, la récolte sera-t-elle bonne?

— Nous l'espérons, général, répondit le fermier en quittant à la fois sa fourche et son bonnet.

— Tant mieux, mon ami, dit le comte avec un demi-sourire, car on m'a volé la nuit dernière l'argent de ton bail.

— Ah! c'est donc l'histoire que contait tout à l'heure le faucheur, dit le fermier en se retournant vers un des hommes occupés à la fenaison.

— Appelle-le, dit le général.

Le faucheur arriva : mais lorsque le comte voulut l'interroger, le paysan fit la bête, ne voulut rien dire et ne dit rien. Le général sut seulement que le curé de Comblérieux, qui revenait d'administrer un malade aux Sablons, devait aussi avoir vu l'homme aux escalades.

Quand le général rentra au château, en sortant du presbytère, il se dirigea vers l'aile droite, où se trouvaient les fenêtres de la chambre de sa femme, et vit le chaperon du mur d'enceinte écorné en plusieurs endroits. Il découvrit ensuite dans toute la longueur du mur jusqu'à terre, quelques rayures étoilées, qui avaient gardé le ton bleuâtre que l'acier laisse sur la pierre. Il en devina la cause. Ces rayures avaient été produites par les molettes de deux éperons.

Le général entra chez sa femme.

La comtesse vit les ravages dont le visage de son mari portait les traces, et sentit qu'elle était infailliblement perdue.

— J'ai été volé la nuit dernière, lui dit-il brusquement.

La comtesse dressa l'oreille et attendit; mais le général se tut.

— Et que vous a-t-on volé? demanda-t-elle alors, sans lever les yeux de sa tapisserie.

— Oh! peu de chose, reprit-il; moins que la vertu d'une femme.

La comtesse pâlit, ses tempes battirent, elle fut prête à perdre connaissance. Quand le général la vit ainsi accablée, il se retira; puis il monta chez lui, et écrivit une lettre explicite au capitaine de gendarmerie des Sablons.

Cette scène épouvantable, dans laquelle le général fit entendre si clairement à sa femme qu'il savait tout, jeta cette pauvre créature dans une prostration complète. Elle comprit cependant qu'il ne lui restait que vingt-quatre heures pour essayer de détourner le coup qui la menaçait. Par un bonheur dont elle remercia le ciel à genoux, M. de Verdun ne devait venir que dans la soirée du lendemain. La comtesse prit une résolution désespérée, elle voulut aller elle-même à Lyon, sans que le général s'en doutât. Elle se leva et sonna.

— Je monterai à cheval demain matin, dit-elle au valet de chambre qui ouvrit la porte ; vous préviendrez Bénédic qu'il suivra.

Le soir, quand son service appela le valet de

chambre chez le général, celui-ci demanda quels ordres la comtesse avait donnés. Lorsqu'il les connut, il fit appeler Bénédic :

— Tu mèneras demain matin les chevaux à la forge des Sablons, et tu remettras cette lettre au capitaine de gendarmerie, lui dit-il.

— Quels chevaux, monsieur le comte? demanda le cocher.

— Les deux chevaux de harnais et Pénélope; tu laisseras le poney.

Les gens se retirèrent, et le général se coucha. La comtesse écrivit ce billet à M. de Verdun.

« Tout est perdu, mon ami. Ne venez pas de-
» main, je vous en conjure. Je ne puis vous expli-
» quer ce que je ne puis comprendre. Si cet état
» d'incertitude et d'angoisse durait un jour encore,
» il me semble que je deviendrais folle. Je n'ai ni
» le temps ni la force de vous en dire davantage.
» — Vous le voyez, ma main tremble comme mon
» cœur. Adieu, mon Henri. Oui, c'est à Dieu qu'il
» faut que je vous recommande maintenant.

Jeudi minuit.

» HÉLÈNE. »

Quand la comtesse eut écrit cette lettre, qui trahissait toutes les émotions de son âme, elle en griffonna deux autres insignifiantes; puis, se sentant brisée, elle se jeta sur son lit, où le sommeil en-

dormit enfin ses souffrances, et la berça traîtreusement du plus doux de ses rêves.

Le lendemain, elle fut réveillée en sursaut par la voix de son mari qu'elle entendit sur la terrasse. Cette voix la rendit à elle-même et à toutes les agitations du réveil. Elle jeta les yeux autour d'elle, vit ses trois lettres, se leva vivement, et sonna pour demander son habit de cheval. Quand sa femme de chambre lui annonça que le général avait envoyé les chevaux aux Sablons, elle eut un moment de stupeur hébété : puis elle comprit enfin que la partie serait perdue, si elle n'avait pas le courage de la jouer bravement jusqu'au bout. Elle dit alors résolument à sa femme de chambre :

— Priez le général de venir ici, je l'attends.

Deux minutes après, le général entra.

— Monsieur, lui dit-elle, j'avais l'intention de monter à cheval ce matin, et j'apprends que vous avez disposé des chevaux s'en m'en prévenir. Voici deux lettres importantes, oubliées hier, et que Bénédic aurait mis à la poste dans ma promenade. Puisque vous m'avez ôté ce moyen, m'en trouverez-vous un autre pour les faire porter ce matin ?

Le général fut pétrifié de tant d'audace. Il ne fut pas dupe des deux lettres dont il lut les adresses, mais il eut l'air de se laisser prendre au piége

— Rien n'est plus facile, répondit-il. J'ai préci-

sément un mot à dire à mon notaire. Tom prendra le poney, et portera ma lettre avec les vôtres.

Quand le groom fut à cheval, la comtesse glissa sa troisième lettre entre les deux autres, et les lui remit avec les recommandations les plus pressantes. — Le général qui épiait cette scène à travers les lames des persiennes de sa chambre, laissa errer sur ses lèvres un sourire infernal.

Le groom portait une lettre qui devait le retenir trois heures chez le notaire. C'était plus qu'il fallait pour que l'heure de la poste fût passée.

La comtesse passa le reste de cette journée dans une agitation fiévreuse qui ne lui permit pas de rester debout. Elle se coucha au moment où le brigadier de gendarmerie et un de ses hommes entraient dans la cour, et elle ne vit ni n'entendit leur arrivée. La fatigue lui donna un sommeil lourd comme celui de l'opium, et le lendemain, lorsqu'elle s'éveilla, elle ne savait rien des événements qui s'étaient passés dans cette nuit ténébreuse.

Vers dix heures du matin, le général entra chez elle et étudia curieusement tous les traits de son visage, que le calme de la nuit avait raffraîchi. Il vit qu'elle ignorait tout encore, et l'engagea à se lever pour voir quelques nouveaux dalhias qui avaient fleuri pendant la nuit. La comtesse obéit machinalement à cette invitation; elle crut un moment à l'oubli de son mari et le suivit sans crainte. Lors-

qu'ils descendirent le perron, le général arrêta sa femme par le bras, et lui montrant du doigt le mur qui se trouvait devant eux :

— Vous ne voyez donc rien? lui dit-il de sa voix la plus pénétrante.

La comtesse, effrayée, leva les yeux, et vit distinctement la trace d'une main sanglante. Le malheureux l'avait sans doute portée à sa blessure en se sentant atteint.

— Rentrons, dit la comtesse à son mari; je me sens mal.

Le général eut la barbarie d'ajouter :

— Il doit être mort à présent, car le brigadier a suivi la trace du sang jusqu'au Rhône. — La comtesse s'évanouit.

Quand elle revint à elle, elle était couchée dans son lit et sa femme de chambre lui faisait respirer des sels. Le général envoya chercher le médecin des Sablons, et lorsqu'il fut arrivé, entra avec lui chez sa femme en témoignant la plus vive sollicitude : mais le docteur le rassura. La fièvre devait céder au repos. Le médecin se retira en annonçant qu'il reviendrait le soir. — Quand il fut parti, le général s'approcha de sa victime. La fièvre avait coloré ses joues pâles et rougi ses lèvres, le général la trouva belle et le lui dit. Le dégoût qui s'empara de cette malheureuse créature ne peut se comparer qu'à la stupeur

qu'elle éprouva lorsque son mari lui dit avec bonhomie.

— Vous devriez écrire à Henri votre indisposition et le prier de venir, cela vous distrairait.

La comtesse se souleva et regarda courageusement son mari :

— Mettrez-vous vos gantelets de fer, comme le duc de Guise, si je vous refuse ? lui demanda-t-elle.

Le général, chez qui la cruauté était innée et non copiée, ne saisit pas l'observation de sa femme et crut qu'elle avait le délire.

— Je vais lui écrire, moi, dit-il alors en se levant.

— Non, reprit la comtesse, vous avez raison, c'est moi qui écrirai.

Cette lettre, écrite d'une main défaillante sous les yeux du général, priait M. de Verdun de venir à Comblérieux dans la journée du lendemain.

Le docteur revint le soir ; il trouva la comtesse en proie à une fièvre violente : il recommanda le repos le plus complet, et ne se retira que lorsqu'il crut la malade assoupie. . . . . .

— Ici mon ami fit une pause et passa la main sur son front soucieux :

— Voici, reprit-il, la fin de cette mélancolique histoire. Le soleil qui se leva sur cette triste journée, éclaira la dernière scène de ce drame lugubre. La nature s'était parée de ses plus doux enchante-

ments, comme si elle eût dû mourir aussi après les adieux. L'air était embaumé de la senteur des foins coupés que les faneurs dressaient en meules dans cette prairie. Tout se taisait dans les champs, la clématite jetait les parfums de ses fleurs étoilées et le Rhône avait adouci la voix de ses ondes pour murmurer son hymne de regrets à celle qui allait quitter ses rives. La comtesse se mourait sans que personne, pas même son mari, s'en doutât. Elle voulut donc revoir une dernière fois les splendeurs de ce coin de terre, et fit rouler son lit vers la fenêtre entr'ouverte. Le soleil se couchait derrière les dunes des Sablons, et dorait d'un dernier rayon la petite croix de fer du clocher de ce village. Cet effet de lumière si simple était si sublime. Cette croix resplendissante, quand le reste de la terre se couvrait d'ombre, amena la paix de la pénitente, qui s'offrit en holocauste à Dieu.

Tout à coup elle se leva de son chevet, il lui sembla avoir entendu le pas d'un cheval dans la cour et le grincement des grilles qui s'ouvrirent. Elle ne s'était pas trompée.

— Voici M. de Verdun, dit-elle à son mari, qui crut qu'elle délirait. Empêchez-le d'entrer ici, ajouta-t-elle. Le général n'avait pas entendu la fin de sa phrase, il venait de voir, en effet, Henri de Verdun descendre de cheval.

Ce qui se passa en ce moment dans l'âme de cet

homme de bronze est plus facile à imaginer qu'à dépeindre : la stupéfaction, le dépit, la confusion, lui donnèrent une sorte de vertige, et il ne put aller au-devant de M. de Verdun, qu'un valet de pied annonçait en ce moment chez la comtesse.

— Entrez, Henri, dit enfin le général en se retirant, pour ne pas laisser lire sur son visage les sentiments qui l'agitaient ; entrez, mon ami, votre cousine est souffrante, tenez-lui compagnie pendant que je vais donner quelques ordres.

M. de Verdun entra et s'assit près du chevet de la malade, qui lui tendit une main tiède et fébrile, et lui dit avec un accent de bonheur impossible à rendre :

— Oh ! mon ami, je mourrai heureuse, puisque vous êtes sauvé. Le ciel m'a pardonné, car je meurs.

— J'espérais être seul victime, répondit M. de Verdun faiblement : Hélène, vous ne mourrez pas seule.

La comtesse se redressa vivement, regarda l'officier dont elle remarqua seulement alors la pâleur, et ce coup d'œil eut la puissance d'une dernière volonté. M. de Verdun lui obéit : il entr'ouvrit la redingote d'uniforme croisée sur sa poitrine, et montra à la comtesse une plaie bandée et ensanglantée.

— Et vous êtes venu ! lui dit-elle avec une exaltation qui tenait du délire.

— Si je n'étais pas venu, votre réputation était perdue, répondit M. de Verdun simplement. Deux hommes m'ont porté depuis Lyon sur une civière, je ne suis monté à cheval qu'à votre porte. Je m'en irai de même si Dieu m'en donne la force.

En ce moment on entendit le pas du général dans l'oratoire qui précédait la chambre à coucher d'Hélène.

— Partez, je vous en conjure, dit la comtesse à Henri qui se leva. Le général entrait.

— Vous partez déjà, dit-il, quand il vit l'officier debout et prenant congé de sa femme.

— Oui, dit la comtesse, je lui ai donné une commission très-pressée. — Adieu, mon ami, ajouta-t-elle en lui tendant la main.

Henri de Verdun baisa cette main moite et tremblante et s'arracha violemment à cette scène pénible dont le général fut le spectateur inintelligent. Henri eut la force de remonter à cheval et de faire en partant un adieu de la main au comte, à qui la goutte ne permettait plus qu'une marche embarrassée. . . . . .

— Je m'y perds, dit le général en remontant le perron.

La comtesse ne put résister à toutes les émotions de cette journée. Si M. de Verdun eût été sauvé, elle eût pu revenir à la vie, mais sa blessure la frappa au cœur, et les deux médecins qui vin-

rent de Lyon, dans la soirée, ne comprirent ni la gravité, ni le caractère d'une maladie qui n'avait lésé aucun organe.

Vers dix heures, la comtesse fit demander le curé de Comblérieux, la cause innocente de ses premiers malheurs. Ce qui se passa entre eux est un secret connu de Dieu seul. Quand le prêtre sortit du château pour regagner son presbytère, il avait les yeux pleins de larmes. — La comtesse expira vers deux heures du matin.

En ce moment, je regardai fixement mon ami; il était pâle et comme anéanti sous le poids des souvenirs qu'il avait évoqués.

— Et le jeune officier mourut sans doute de sa blessure, lui demandai-je avec intérêt?

— Non, me répondit-il tristement, car c'est moi!

Nous nous levâmes pleins d'une émotion qui nous rendit silencieux pendant le reste de la route. J'arrivai enfin à mon auberge tant désirée, et la fatigue ne m'empêcha pas de commettre l'indiscrétion d'écrire sur-le-champ ce qu'on venait de me raconter. . . . . .

Ici s'arrêtait cette histoire.

Le reste du manuscrit, d'une date plus récente, ne contenait que le récit de l'aventure bien connue qui termina la vie de M. de Verdun.

Le comte de Boisse.

L'AMOUR

CANTIQUE.

I

L'amour n'est pas cet enfant rose,
Ce charmant et cruel démon
Qui, gorgé de nectar, repose
Sur les genoux d'Anacréon;
Ce n'est pas ce malin pygmée
Qui, d'une flèche envenimée,
Perce les hommes et les dieux,
Qui n'a pour lois que ses caprices,
Et vers d'horribles précipices
Nous guide, un bandeau sur les yeux.

C'est l'esprit que le temps adore,
Et qui plane dans l'infini,
Eblouissant comme l'aurore,
Mystérieux comme la nuit !
C'est la source vaste et profonde
Qui s'épanche, à travers le monde,
Du plus haut des cieux entr'ouverts ;
C'est le bras du Seigneur qui donne,
Toutes les fois que l'heure sonne,
Un tour de roue à l'univers.

C'est la cause, c'est le prodige,
C'est la fleur qui se change en miel,
C'est la graine qui devient tige,
C'est la tige qui monte au ciel !
L'amour, c'est le niveau des êtres :
Il abaisse le cou des maitres,
Il donne l'essor aux petits ;
Du haut de l'astre qui gravite,
Il descend dans l'ombre, et visite
Les catacombes des fourmis.

Ces mouvements, dans la nature,
Du monde qui gronde et qui bout,
Ces cris, ces plaintes, ce murmure,
C'est l'amour toujours et partout :
Grâce à lui, les vents sont des lyres,
Les atomes sont des empires
Où règne un peuple fraternel,
Et l'insecte qui vit une heure
Jette sa note, avant qu'il meure,
Dans le concert universel.

Tout se mêle, tout se sépare,
La feuille roule en soupirant,
L'abeille entonne sa fanfare,
La goutte d'eau devient torrent ;
Sur la mer, aux collines bleues,
Les hirondelles font cent lieues
Plus vite que de grands vaisseaux ;
Sur le fort le faible se rue,
Et l'aile pousse à la tortue,
Et la griffe aux petits oiseaux.

Quand cette voix, brillante haleine,
Eveilla la tendre Psyché,
Une rose entr'ouverte à peine,
Naquit sur son sein ébauché ;
Le soleil qui passait sur elle
La dévora de sa prunelle,
Et saluant le nouveau jour,
Ce qui brillait dans les nuages,
Ce qui tremblait dans les feuillages
C'était les ailes de l'amour !

Psyché, lui disait une lyre
Dont son âme faisait l'écho :
Ta gorge qui souffle et soupire,
Tes cheveux, ondoyant manteau,
Ton front que la pudeur embrase,
Ta bouche béante d'extase,
Tes pleurs de désir et d'effroi,
Tous ces trésors d'or et d'albâtre,
Et ce cœur qui commence à battre,
Non, tout cela n'est pas à toi.

Il faut donner, il faut répandre
Ce que ton sein ne peut garder;
Donne ton feu jusqu'à la cendre,
Et tes soupirs jusqu'au dernier;
Le vent qui t'effleure de l'aile,
Psyché, c'est l'amour qui t'appelle;
Et ce poids qui veut te briser,
C'est la nature suspendue
A tes lèvres, tout éperdue,
Qui pleure et demande un baiser.

O voluptés, chastes étreintes!
O douceurs du premier hymen!
Age d'or des familles saintes,
Lune de miel du genre humain!
La noce fut un sacrifice,
Entre la joie et la justice,
Entre la coupe et le flambeau,
Où le front ceint de fleurs nouvelles,
La vierge offrit ses deux mamelles,
Comme deux nids sur un rameau!

Partout chantaient des voix sublimes,
Le luth vibrait dans les vallons,
Et la harpe au fond des abîmes
Et la lyre au sommet des monts;
Et partout, des grottes profondes,
Du sein des bois, du bord des ondes,
Comme l'aigle vole au ciel bleu,
Comme la colombe aux fontaines,
Comme l'abeille aux grappes pleines,
L'esprit de l'homme allait à Dieu!

Quand, sur le seuil d'un temple agreste,
A la porte des rois pasteurs,
L'homme chantait l'hymne céleste,
Les animaux faisaient les chœurs :
Les serpents, aux livides crêtes,
Se dressaient devant les poëtes,
Muets d'attente et de plaisir,
Et l'on voyait leurs anneaux sombres,
Marquant la mesure et les nombres,
Onduler à terre et frémir.

II

Alors, le bien-aimé des muses,
Bacchus, dieu jeune et rubicond,
Parut au son des cornemuses;
Les pampres couronnaient son front;
Un chœur immense, un peuple étrange
Suivait le roi de la vendange,
Tandis que d'un pas triomphant,
Venus de la plus haute Asie,
Les léopards, tachés de lie,
Traînaient son pavois chancelant.

Et les gigantesques Satyres,
Et les Faunes au pied palmé,
Avec des cris, avec des rires,
Secouaient le thyrse embaumé;
Les uns chargeaient sur leurs épaules
Les Ménades ivres et folles;
D'autres tombaient en pamoison,
D'autres s'écrasaient au visage.

Avec un hurlement sauvage,
La grappe au céleste poison.

Leurs voix montaient jusqu'aux nuées,
Et troublaient les champs d'alentour,
Quand, salué par les huées,
Silène buvait à son tour;
Et l'ivrogne léchant ses lèvres,
Parmi ces bêlements de chèvres,
Ces grelots et ces tambourins,
De loin accompagnait la danse,
En frappant son âne en cadence,
D'un long cep chargé de raisins.

Evohé! délire du monde!
La terre même en son essor,
La terre passait à la ronde
Comme un vase plein jusqu'au bord;
Et pour boire ce qui ruisselle,
Ce qui s'épanche derrière elle,
Avec un long bourdonnement,
Les étoiles des nuits vermeilles
Accouraient comme des abeilles
De tous les points du firmament.

LE

CHATEAU ENCHANTÉ

. . . . . .

— Mais il me semble, me dit la comtesse, qu'il était bien plus simple de quitter Madrid, et de laisser là votre marquise.

— D'abord, lui répondis-je, vous saurez qu'il était plus facile, en ce temps-là, de prendre une marquise espagnole que de la laisser; et quant à quitter Madrid, je voulais auparavant en finir avec cet interminable procès. D'ailleurs, ajoutai-je en continuant mon récit, ma petite brouille avec la marquise ne devait être que le prélude d'une rupture éclatante, que ses obsessions continuelles

avaient rendue inévitable. Elle avait cet admirable instinct des femmes jalouses, qui leur fait deviner et pardonner un caprice; aussi se sentait-elle d'autant plus vaincue, qu'elle n'avait pas à combattre; d'autant plus délaissée, qu'elle n'avait pas de rivale. Ce fut alors qu'elle tenta un dernier effort, pour me rattacher à elle par les liens puissants de la complicité. Dans un moment d'abandon et de confiance sublime, dont je ne fus pas la dupe, elle en vint à me révéler l'existence d'une conspiration dont elle était l'âme, et dont elle me proposa d'être le chef. Il s'agissait de renverser Joseph Bonaparte, et de replacer Charles IV sur le trône. Ce moyen choisi par elle pour éloigner une catastrophe qu'elle prévoyait, fut précisément ce qui l'amena.

Dès ce moment, nous cessâmes de nous voir. Mais aussi, à dater de ce jour, commença pour moi une ère de tribulations, qui me fit presque regretter les bonnes grâces de la marquise. C'était chaque jour un nouveau billet, une nouvelle menace. Je trouvais sous ma serviette et sur mon oreiller, des allégories à faire dresser les cheveux sur la tête. Plus tard, je m'aperçus que j'étais suivi le soir, en rentrant chez moi. Enfin, cela devint si fort, que j'ai honte à le dire, mais je pris le parti de faire une déclaration écrite de tous ces faits. Je la cachetai, et la déposai chez le notaire, dans la maison duquel je logeais, le priant de me conserver ce dé-

pôt jusqu'à mon départ, et d'en prendre connaissance dans le cas où je passerais la nuit dehors sans l'en avoir prévenu.

Rassuré par ces révélations testamentaires, qui me mettaient à l'abri d'une vengeance ignorée, je me livrai plus tranquillement à mes dis'ractions habituelles.

Un soir que je rentrais à Madrid par un chemin tortueux, dont la pente rapide m'avait attiré, je m'arrêtai tout à coup, frappé par une harmonie mystérieuse qui semblait venir du ciel. La route était profondément encaissée dans une chaîne de rochers arides, dont les flancs crevassés avaient donné quelques fleurs sauvages, seul ornement d'une terre stérile avant que cette suave harmonie vînt la couvrir de ses rayonnements. Je le dis sans métaphore, la disposition géographique du terrain faisait que ce chant si pur ne pouvait venir que du ciel. Les roches étaient si hautes, et le couchant les baignait d'une vapeur si lumineuse, que le ciel semblait une gaze d'or jetée sur la pointe des rochers.

Poussé par une invincible curiosité, je fis un long détour, et lorsque j'arrivai sur le sommet de ces escarpements, le soleil jetait un dernier rayon sur un spectacle qui me parut étrange. Qu'on se figure au-dessus du chemin que je venais de quitter, une habitation fantastique, comme tout le

monde en décrit, et comme personne n'en a jamais vu ; un château gothique du genre troubadour, avec des fenêtres sans croisées, et des ogives sans portes ; un de ces châteaux probablement enchantés, et très-assurément inhabitables. Sur le devant, une terrasse Louis XV avec vases et balustres; sur la terrasse enfin, deux charmantes créatures d'une époque encore plus rapprochée. Ce qui me confondait surtout, c'était la réunion de tant de charmantes choses, dans un lieu si secrètement caché à tous les regards. J'étais placé derrière les balustres de la terrasse, et je jouissais ainsi de l'heureux privilége de voir sans être vu. Les deux fées ne chantaient plus : celle qui m'avait paru la plus belle et la plus noble, s'était levée tristement, tandis que l'autre semblait vouloir la retenir encore par les accords enivrants de la mandoline des montagnes. Le soleil baissait de plus en plus; ce refrain qui m'arrivait brisé par la distance, ces vibrations si puissantes en plein air, et, par-dessus tout, la vue de cette jeune femme si belle et si triste, tout cela m'émut profondément. Je ne sais pourquoi, je soupçonnai quelque horrible mystère mêlé à cette existence que je poétisai dans mon cœur. Il me sembla que j'allais assister à l'une de ces terribles scènes des vieux romans espagnols, où le fils du roi épouse la fille du bourreau dans un cimetière.

J'eus alors un violent désir de pénétrer dans

cette habitation. Mais je me disais avec désespoir, que sans doute, pour être complet, ce château devait ne pas avoir d'entrée, lorsque je vis à quelques pas de moi plusieurs individus qui me parurent faire un singulier manége.

L'un d'eux, enveloppé dans un vaste manteau, se tenait auprès d'une petite grille qui devait servir d'entrée souterraine au château. Chacun à tour de rôle s'approchait de ce personnage, lui parlait à l'oreille, et en recevait une espèce de contre-marque à l'aide de laquelle il franchissait la petite grille, sans que les deux femmes qui prenaient l'air sur la terrasse parussent s'en occuper le moins du monde. Tout ceci, je le répète, avait un air de mystère qui m'intriguait vivement. La nuit était tout à fait venue; ma belle inconnue et sa compagne quittèrent la terrasse.

— Au fait, me dis-je, ce pourrait bien être, après tout, quelque princesse exilée qui reçoit ses amis au nom de la divine inquisition.....

Soit préoccupation, soit un désir secret d'attirer l'attention du donneur de contremarques, je me levai, en prononçant ces derniers mots à haute voix.

L'homme au manteau se retourna subitement, et mettant un doigt sur sa bouche d'un air effrayé :

— Parlez plus bas, me dit-il; en même temps il me tendit une petite carte couverte de signes ca-

balistiques, et me poussa dans la route souterraine où tous ces personnages venaient de s'engager. Je compris que, par un hasard inespéré, j'avais prononcé le mot d'ordre de la belle inconnue, et je suivis résolument mes confrères en inquisition.

Après des détours inextricables, nous arrivâmes dans une vaste pièce splendidement éclairée, au milieu de laquelle se trouvait une estrade recouverte d'un tapis vert. Ma princesse exilée se réduisit alors dans ma pensée aux proportions plus abordables de la veuve d'un général faisant les honneurs d'un tripot clandestin. Cependant cette estrade me paraissait singulièrement incommode pour mêler les cartes. J'allais en faire l'observation à l'un de mes voisins, lorsque je vis entrer ma blanche apparition, vêtue de noir de la tête aux pieds. Elle était encore suivie de cette duègne dont la destinée était sans doute de l'accompagner partout — sous la terre comme sur la guitare. Elles se placèrent vis-à-vis de moi, sur deux sièges plus élevés que les autres, et attendirent comme nous en silence.

La salle se remplissait peu à peu.

Lorsque toutes les places furent occupées, le rideau qui tendait le fond de la pièce s'ouvrit subitement, et je vis un cadavre que des porteurs vêtus de robes noires vinrent déposer sur le tapis vert de l'estrade. Ce cadavre, qui me parut être

celui d'une femme, était enveloppé d'une espèce de linceul, qui ne laissait passer que la tête et le bout des pieds.

— Mon Dieu, dis-je à mon voisin de gauche, est-ce que nous allons voir disséquer?

Il me regarda d'un air de stupéfaction, et au lieu de me répondre, se retourna vers son voisin en lui disant quelques mots à voix basse.

Je commençais à être moins sûr de mon fait; tout cela me semblait extrêmement louche, la nuit d'ailleurs s'avançait, et je craignais que la curiosité de mon notaire lui fît rompre trop tôt mon cachet. J'allais enfin me décider à sortir, lorsque je vis le cadavre s'animer et se colorer peu à peu, se dresser sur son séant, et la lueur des bougies venant frapper en plein le visage de la morte, je reconnus la marquise.

En un moment, tout se dévoila à mes yeux : quoique je ne fusse pas initié à ces stupides jongleries, je devinai que la marquise représentait en ce moment l'Espagne morte et ressuscitée; j'avais donné en plein dans la conspiration. Il ne me restait plus qu'à m'éloigner au plus vite; déjà tous les regards étaient fixés sur moi, et le mot d'espion circulait dans la foule. Je me levai vivement, mais il était trop tard. Il y eut un tumulte effroyable; je fus aussitôt cerné par la foule, et vingt poignards brillèrent au-dessus de ma tête.

La marquise s'élança de l'estrade : elle m'avait reconnu.

— Cette vengeance m'appartient, dit-elle en écartant les poignards et en m'entraînant au milieu de la salle. J'étais perdu, je n'avais plus qu'une ressource ; je demandai à faire secrètement à la marquise d'importantes révélations.

Pendant cette lutte si terriblement bouffonne, où l'Espagne en chemise et les cheveux épars me tirait par la cravate, j'avais totalement oublié mon apparition de la terrasse. Lorsque je passai devant elle, dans ce piteux état, elle me jeta un long regard qui semblait dire : — Je vous sauverai !

Je suivis néanmoins la marquise dans une pièce voisine, et je commençai mes révélations.

. . . . . .

Une demi-heure après, la conspiratrice épouvantée de la clarté de mes raisonnements sur les suites probables de sa triste vengeance, la conspiratrice éplorée prenait mon bras et m'ouvrait une des portes secrètes de cette effroyable habitation.

N'osant reparaître sans sa victime devant les conjurés, la marquise voulut s'enfuir avec moi. Alors, comme aux jours de nos belles promenades rêveuses, elle voulut encore que ce fût mon bras qui s'appuyât sur le sien. — Elle me tenait étroitement serré, conduisant chacun de mes pas, et me faisant éviter ces terribles *oubliettes* dont on

n'a jamais pu sonder la profondeur. Il fallait voir comme le cœur lui battait à cette pauvre morte; la haine avait été vaincue par la peur.

Vous le dirai-je? Il me vint en ce moment la pensée la plus extravagante qui ait jamais traversé mon cerveau. Je m'imaginai que cette fuite n'était qu'une comédie de l'invention de la marquise pour me rattacher à elle. Je me dis qu'il était par trop niais de croire qu'une femme qui m'avait offert d'être le chef d'une conspiration en fût réduite à se sauver avec moi, parce qu'il avait plu à l'un des conspirateurs de me traiter d'espion. Peu à peu, cette idée prit tellement racine dans mon esprit qu'elle m'inspira un véritable effroi. La vue de la marquise, remplissant en public ce rôle de Bohême, m'avait paru si repoussante, que le dégoût l'emporta sur le danger que je courais, et je résolus de me séparer à tout prix de ma libératrice.

— Mais, madame, lui dis-je, vous ne pouvez rentrer à Madrid dans un pareil état: on vous arrêtera aux portes de la ville.

— Je suis folle, dit-elle, attendez-moi un moment.

J'étais tellement ravi du résultat de mon stratagème, que je me gardai bien de l'attendre. Je pris au contraire une autre galerie afin de l'éviter, et je fis si bien, qu'après une promenade d'une petite heure, je me trouvai précisément dans la salle au tapis vert.

Il était dit que je ne sortirais pas de ce labyrinthe.

Je vous laisse à penser l'accueil qui me fut fait: tout le monde parlait à la fois; on me demandait compte de ma présence, de mon absence, de mes révélations, de la disparition de la marquise. C'était à en devenir fou.

J'élevai des regards suppliants vers la belle à la voix d'or; elle se leva en étendant la main.

Il se fit alors un profond silence :

— Messeigneurs, dit-elle, et sa parole était douce et triste comme son chant, je connais ce gentilhomme ; il ne doit pas périr sous vos poignards.....

Je respirai, mais, en même temps, l'avouerai-je? je ne fus pas le maître d'un sentiment d'effroyable fatuité, en songeant que dans une seule nuit, l'amour de deux femmes m'aurait sauvé deux fois la vie.

La voix d'or continua :

— Ce gentilhomme, messeigneurs, s'est introduit chez vous par surprise, et de plus il vient de commettre un horrible assassinat sur notre malheureuse amie; je demande donc, ajouta-t-elle, et sa voix était encore plus douce et plus suave, je demande qu'il soit jeté tout vivant dans les *oubliettes*, où sans doute il vient de faire disparaître celle dont nous devons venger la mort.

Il y eut des applaudissements frénétiques. On me donna un confesseur armé jusqu'aux dents, et je passai pour la dernière fois dans cette maudite pièce d'où je n'avais pas su m'échapper. Je maudissais les marquises, les procès, les yeux noirs, les guitares, et, par-dessus tout, mon insupportable curiosité. Je ne sais cependant quel instinct me faisait prolonger volontairement cette situation horrible, mais jamais je ne fis de si longue confession. Lorsque j'en vins à m'accuser de cet amour et de cette curiosité coupables qui allaient causer ma mort.

— Vous en repentez-vous sincèrement? me demanda mon confesseur, d'un air où il y avait peut-être autant de malice que de naïveté.

— Ah! mon père, de toute mon âme, lui répondis-je.

— Eh bien! mon fils, il faut vous préparer à la mort!

Je frissonnai.

En ce moment nous entendîmes dans la pièce voisine une violente détonation, et au même instant, nous aperçûmes à la lueur des torches, les uniformes de la troupe, et les conspirateurs s'enfuyant dans toutes les directions. Un alcade et mon brave notaire marchaient en tête du détachement. A cette vue, mon confesseur ne fit qu'un bond et disparut.

J'étais sauvé !

Après la première effusion de la reconnaissance, je demandai au notaire l'explication de son intelligent secours.

— Dès que j'eus brisé votre cachet, me dit-il, je me rendis avec M. l'alcade chez Mme la marquise. Le jour commençait à poindre. Nous trouvâmes la marquise dans une grande agitation et faisant ses préparatifs de départ. Lorsqu'elle se vit arrêtée au nom du roi, elle acheva de perdre contenance, et finit par tout avouer. C'est à elle que vous devez la vie ajouta-t-il en souriant.

Je remerciai de nouveau mes vrais libérateurs, et nous sortîmes de cet antre, au soleil levant. Deux jours après, je quittai l'Espagne, et repassai la frontière de France, m'estimant fort heureux qu'il y eût encore des Pyrénées.

— Et que devint cette charmante créature qui chantait si bien et qui parlait si mal? me demanda la comtesse quand j'eus fini mon histoire.

— Voici ce que je lus dans un journal, quelques temps après, lui répondis-je.

« Une conspiration vient d'être découverte dans
» un château aux environs de Madrid; parmi les
» personnes arrêtées se trouvent deux jeunes fem-
» mes. L'une d'elles, remarquable par sa beauté,
» a été trouvée ce matin pendue dans sa prison.
» On ignore son nom véritable, mais on a su par

» sa compagne qu'elle se faisait traiter d'Altesse,
» et se disait fille naturelle du roi Charles IV. »

Le journal ajoutait plus bas que la marquise de ***, compromise dans le complot, venait de se réfugier au Brésil.

— Grâce à Dieu, dit la comtesse, me voilà tranquille: vos succès me faisaient trembler. J'espère bien, ajouta-t-elle en riant, que vous fîtes au moins le serment de ne plus aimer que par-devant notaire.

—Je fis mieux, lui dis-je de même; je fis comme la romance : je jurai de ne plus aimer....

On verra par la suite comment je tins ce serment.

Le comte de Marle.

*Extrait des Mémoires inédits du vicomte de B****

Pub^d by A. Ackermann

Victoria R.

VICTORIA

I

Le soir, quand l'Opéra livre sa grande arène
A Rubini, Grisi, cette belle Syrène
Qui jette sur les flots d'un monde curieux
Les trésors de sa voix et de son âme aimante;
Le soir, lorsque la foule heureuse et haletante
Recueille avec ardeur les larmes d'une amante
Et les transports jaloux d'un époux furieux;
Quand *Anna Bolena* se présente éperdue,
Par son peuple outragée et par son roi perdue,
Une loge s'entr'ouvre, une femme apparaît,
Et la foule bruyante en la voyant se tait.

Elle est jeune, elle est belle, et sur son doux visage
On ne voit poindre encor que les grâces de l'âge;
Nul souci n'a terni l'azur de ses grands yeux,
Et nul pleur égaré dans ses longs cils soyeux

N'a répandu son fiel sur sa joue enfantine ;
Jamais sa main n'a dû rencontrer une épine
Dans le sentier royal que lui désigna Dieu :
Pour elle tout est fleurs, harmonie et ciel bleu.

Contraste singulier, bizarrerie humaine !
Elle vient assister l'âme heureuse et sereine
Aux douleurs, au procès, à la mort d'une reine ;
Et pourtant la victime avait aussi sa cour !
Elle était belle aussi de splendeur et d'amour.
Reine, de son pays on la nommait l'idole,
Tous les jours elle avait ses sujets à ses pieds ;
Pythonisse royale, ils aimaient sa parole,
Croyaient voir à son front une sainte auréole,
Et leurs bras empressés lui servaient de trépieds.
Enfin, insoucieuse et d'une ivresse folle,
Ignorante du monde, ignorante du sort,
Elle ignorait son crime en recevant la mort !...

Dans les champs de la vie, innocente glaneuse,
La jeunesse s'avance et ne voit pas le temps ;
Elle suit en riant la route aventureuse,
Egrappe les épis de ses jours de printemps,
Mais le temps la devance et sa faux moissonneuse
Effeuille sans pitié les rêves de quinze ans.

II

Anglais, vous l'avez vue au milieu de l'enceinte
Du noble Westminster, s'agenouiller sans crainte,
Recevoir de vos mains le sceptre de vos rois,
Et jurer devant tous de protéger vos lois.

Cette enfant de vingt ans, elle hérita d'un trône.
Elle eut des diamants pour fleurs de sa couronne,
Quand on commence à vivre, elle vint gouverner.
Hier, cachée encor sous l'aile de sa mère,
Aujourd'hui, d'un regard elle peut fasciner,
Commander aux seigneurs, désireux de lui plaire,
Voir tomber à ses pieds l'orgueilleuse Angleterre,
Elever des palais, détruire des cités,
Aux peuples ennemis ravir des libertés !
Elle a posé sa main sur la boule du monde,
Du vaisseau de l'état son sceptre est le timon,
Et si dans les combats le destin la seconde,
Sur les champs de bataille elle écrira son nom.

Mais déjà l'Amérique a relevé la tête;
L'Irlandais, du martyre un jour peut triompher ;
Une victoire arrive après une défaite,
Et souvent la clameur est venue étouffer
Les chants qu'on préparait pour le jour d'une fête.
L'Anglais, de l'ignorance arrachant le bandeau,
Se rappelle le temps où la guerre civile
Le vit régner en maître au milieu de son île,
Où le sceptre tombé du haut de l'échafaud
Fut ramassé sanglant par la main du bourreau.
Pour lui la monarchie a gardé son prestige,
C'est encore un beau lis, mais penché sur sa tige.
Seulement il est las de son adversité,
Il revendique un droit si longtemps contesté,
Et lui, *le peuple libre,* il veut la liberté !

Ah ! sachez-le, madame, épuisé de misère,
Le peuple vous implore au nom de l'Angleterre.

Il s'écrie à vos pieds : « N'êtes-vous pas ma mère ! »
Reine, écoutez enfin sa gémissante voix ;
Car éclatant soudain aux jours de sa colère,
Cette île est un volcan qui dévore ses rois !

Emilie Doussin-Dubreuil.

LA MAL'ARIA [1]

I

Le divertissement du *fresque* à Venise, qui commence d'ordinaire à la seconde fête de Pâques et se continue jusqu'au jour de saint Jérôme, c'est-à-dire jusqu'à la fin du mois de décembre, avait rassemblé, en 1776, une fort belle compagnie à l'extrémité du grand canal.

Cette année, le fresque avait double raison d'être fort couru : premièrement, l'ambassadeur de Perse

[1] Tout le monde sait que l'air des Marais-Pontins est imprégné de miasmes pestilentiels qui font vieillir avant l'âge et souvent donnent la mort ; c'est cet air que l'on nomme *aria cattiva* ou *mal' aria*.

y était venu en cérémonie et avec toute sa maison; secondement, le graveur Alexandre Longhi avait dessiné tous les costumes d'une pompe menée par le comte Marco Savelli jusqu'au palais de sa future épouse Cornélia, fille du comte Pamphili.

L'ambassadeur de Perse, qui tenait le milieu du canal, le céda par une sorte d'admiration courtoise aux sept gondoles du comte Marco Savelli dès qu'elles s'y montrèrent... Tous les gondoliers portaient la livrée du comte, l'un des nobles les plus opulents de terre ferme, et qui ne laissait sa ville de Padoue derrière lui que parce que la famille Pamphili l'attendait pour son mariage à Venise.

Le nom de Marco Savelli, sans être un nom vénitien, avait pourtant déjà retenti, et beaucoup de femmes se disputaient l'honneur de se faire remarquer par le Padouan. Sa haute réputation de richesse l'avait mis vite en bonne odeur dans une autre classe, les courtisanes, à deux voyages différents dans cette ville; au carnaval, il y avait fait fine chère et grosse dépense. Le buste à demi sorti hors de la gondole, beaucoup de ces filles contemplaient avidement le comte Savelli, trop occupé des soins de sa pompe conjugale pour leur prêter attention. La figure du comte vous eût frappé dès l'abord par je ne sais quel air de passion hautaine et sinistre, vous eussiez cru voir de ces portraits du sévère Philippe II qui semblent vous terrifier du

fond de leur cadre. Des sourcils fortement arqués, un regard pénétrant et froid, un visage pâle et une stature de géant, composaient les agréments physiques du noble comte Savelli ; mais il possédait en revanche de quoi soutenir pendant huit ans à lui seul la banque del Giro, et le trésor de Venise se fût enrichi des bagues qu'il y eût jetées.

Orné d'une foule de rubans qui flottaient en grandes touffes sur son épaule gauche, sa poignée d'épée et ses jarretières, le comte Savelli, qui raffolait avant tout des modes françaises, portait, comme tout honnête praticien abusé par son tailleur, un superbe habit à la Louis XIV, modifié en quelques détails pour lui donner un air plus conforme à la mode actuelle de France, une badine à glands de corail et des diamants de la plus belle eau à son doigt. La petitesse des canaux par lesquels il avait passé, et la multitude de gondoles au milieu desquelles il s'était vu obligé de se faire jour, n'avaient rien gâté de l'équipement et de la bonne mine de sa troupe, quand il déboucha vis-à-vis l'église de Saint-Jérémie, devant le palais de Cornélia.

Au nombre des spectateurs qui affluaient sur le quai pour jouir de la vue de cette pompe, la figure du jeune peintre Gonzaga se fit jour bientôt à travers mille autres. Gonzaga arrivait de Murano où l'avaient appelé quelques commandes. Il parut stupéfait de ce qu'il vit et plus encore de ce qu'on

lui raconta. S'esquivant tout d'un coup de cette foule avec un grand cri, il s'élança du quai de Rialte à travers la ville.

Une aussi brusque disparition, et dans un moment aussi solennel, ne fut soumise heureusement à aucune analyse de moraliste, sans quoi Gonzaga eût été jugé, sur ce seul chef d'accusation, le plus fou ou le plus amoureux des mortels. Ses manchettes contournées et mordues en mille endroits auraient pu faire croire qu'il venait d'avoir bataille avec quelque molosse enragé, et cependant le triste Gonzaga n'avait livré bataille qu'à lui-même. Un chagrin cruel, un désespoir violent, l'agitaient sans doute, car il entra dans une ruelle obscure de la place Saint-Barthélemy, où se trouvait la boutique d'un pharmacien, et lui demanda quelques gouttes de la fiole d'eau roussâtre qu'il composait. Le pharmacien, vieillard assez timide de son naturel, ne manqua pas de se rejeter sur les ordonnances de police, desquelles il appuya son refus; dernièrement encore, il avait vendu un flacon *d'aqua tofana* à un Padouan, un étranger, le comte Marco Savelli, alchimiste fort distingué, puisqu'il l'avait payé au poids de l'or. Le lendemain, on ne sait trop comment, la courtisane Bagata, sortant du Cours, était tombée morte en montant dans la gondole du comte Savelli. La police vénitienne avait fait une descente chez le pharmacien. Le ciel voulut par bonheur

qu'il eût un cousin à la Quarantie criminelle : ce qui lui procura l'absolution. Mais depuis ce temps, il ne tenait plus en boutique que des drogues innocentes, et se souciait peu d'avoir affaire à la justice.

— Le comte Marco Savelli lui-même se servirait, monsieur, d'un peu de safran du Pérou pour me graisser la patte en cas de pareille demande, que j'aimerais mieux tourner comme un écureuil pour le reste de mes jours dans la cage de la Chebba... On ne délivre du poison qu'au médecin, c'est la règle.

— Et c'est la règle aussi que toute âme noble doit mourir ! murmura douloureusement Gonzaga.

Au grand étonnement du pharmacien, Gonzaga saisit alors un couteau qui traînait sur cette table... Il allait s'en frapper, quand le maître de l'office l'arrêta.

— Que faites-vous là, par saint Théodore, malheureux jeune homme ! Est-ce une raison parce que je ne vends plus de poison, grâce à l'inquisition et aux dénonces secrètes, pour que vous attentiez à vos jours par le fer? Je gage que, cette nuit, vous aurez joué au Ridotto.

— Je ne joue jamais, reprit l'Espagnol avec un dédain amer. Je suis venu chez vous pour étudier la peinture ; la simplicité de mon costume vous dit assez que je ne suis point un seigneur.

— C'est vrai, vous ne portez pas la poudre comme le comte de Savelli, qui me donna six ducats, et vous n'avez pas d'épée.

— J'ai mieux que cela, j'ai le sang de mes maîtres dans mes veines... Vélasquez ne souffrait pas un affront; cet indigne comte...

— Pourquoi indigne, jeune homme? Il épouse, vient-on me dire, il n'y a qu'une heure, la jeune et unique fille du vieux comte Pamphili, la belle Cornélia, qui sera ce soir comtesse de Savelli et aura des palais où elle voudra... La Bagata, que le comte affectionna tout un carnaval, en avait un superbe proche du Rialte...

— Assez, assez! interrompit Gonzaga, dont l'indignation se traduisait par la couleur empourprée de ses joues; assez! garde-toi, maudit, d'accoupler jamais un nom de courtisane à ce nom de Cornélia! Cornélia devenir l'épouse de Savelli, jamais!

— C'est cela, vous aimez, je le vois, la belle Cornélia! Vous n'êtes pas le seul, monsieur le peintre. Quand elle passe en gondole, ce ne sont que bouquets noués de fils d'argent. musiques et sonnets qui pleuvent sur elle!.. Le vieux Pamphili, son aïeul, en est bien fier!.. Tenez: nous causons tous deux en bons amis... eh bien! je sais à n'en pas douter, par son médecin, que le digne vieillard a d'abord hésité pour conclure cet hymen; hier encore il était résolu à ne pas agréer la demande

du comte Savelli, mais le sénat lui a forcé la main, et la signora Cornélia...

— L'épouse aujourd'hui, n'est-ce pas? reprit le peintre en grinçant des dents. Honte et fureur! Comment la sauver?.. Ah! une plume!

— En voici une.. Ceci est moins meurtrier... à la bonne heure.

— Prenez cet anneau, c'est tout ce que je possède en ce moment sur moi, gardez-le pour prix du service que vous m'allez rendre. Vous me prêterez pour cette nuit votre boutique; Cornélia, amenée par moi, y trouvera asile jusqu'aux premiers rayons du soleil; une barque nous conduira ensuite tous deux à Fusine. Je lui fais part de mon projet dans cette lettre que j'écris: faites-la porter par votre garçon jusqu'au palais.

J'attendrai la réponse ici.

— Que faites-vous, jeune homme? vous nous compromettez, et je ne souffrirai pas...

— Silence, vieillard, cria l'Espagnol en le menaçant du couteau qu'il saisit sur le comptoir. Tu as raison, je suis trop débile pour me battre avec le comte, trop noble pour l'empoisonner, comme il a sans doute empoisonné la Bagata, trop Espagnol pour souffrir lâchement un lâche. Donc, porte cette lettre, ou fais-la porter; viens en aide à Cornélia, et non à moi... Ce que tu vas faire te sera compté là-haut; mais si tu résistes, malheur à toi!

Le vieillard eut peur, il sonna une petite cloche d'argent, son aide de pharmacie parut.

— Porte cette lettre au palais Pamphili, et reçois en échange ce bouton de perle.

Gonzala le détacha, d'une main tremblante, de son poignet de chemise.

Le messager partit; une demi-heure après la camérière de Cornélia remettait secrètement la lettre à sa maîtresse, qui venait de sortir pâle et tremblante de la chapelle du palais.

La jeune fille lut ces mots, qui terminaient la lettre du peintre :

« Hier vous receviez mes serments d'amour, Cornélia, aujourd'hui vous avez pour mari un empoisonneur et un tyran... Jugez-vous, avant que Dieu vous juge ! »

Le *fresque* allait finir en ce moment, et la gondole du comte s'amarrant sous le noble palais Pamphili, s'apprêtait à recevoir Cornélia pour la conduire à la demeure du comte. L'aïeul de la jeune fille s'en fut la chercher à sa chambre, où il la trouva serrant dans son sein la lettre de Gonzaga. La symphonie commençait à la porte d'eau; Cornélia, vêtue d'une robe de brocard d'argent et conduite par la main du maître ordinaire de ces cérémonies, qui était aussi le maître à danser, apparaissait déjà comme une blanche fée aux regards du comte Marco Savelli, quand tout d'un coup elle jeta son

bouquet de fils d'or et de points de Venise sur le parquet de la chambre, fit le signe de la croix, et, s'approchant de la balustrade, s'élança dans le canal..

Un cri horrible retentit... Le flanc de la jeune fille avait porte sur l'angle de la gondole de Savelli; le sang inondait les guirlandes de roses blanches. On la releva, et on la porta dans sa chambre; le bas de sa robe, mouillée, décrivait sur ses beaux pieds les plis d'une statue grecque. La vie semblait d'abord l'avoir quittée; cependant le médecin du palais assura qu'elle échapperait à la mort.

II

De retour chez lui, le comte, après avoir congédié ses musiciens, se promena seul à grands pas dans ses appartements. Il ne pouvait s'expliquer cet acte inouï, imprévu; il résolut de mander le médecin de Cornélia.

Interrogé par le comte sur la santé de la jeune fille, le médecin du palais Pamphili, assura que, dès son enfance, elle avait toujours paru fort impressionnable et délicate, que la moindre contrariété devenait pour elle une injure, et qu'il suffisait de quelques fleurs renfermées le soir dans sa chambre pour lui porter sur les nerfs si cruellement, qu'il ne répondait pas des extrémités auxquelles

on pourrait la voir se livrer ensuite. Le vieux Pamphili, continua-t-il, pourra certifier à son excellence que sa première femme, Léonora Pamphili, mourut folle. Or, il est facile, en observant Cornélia, de trouver dans son regard cette incertitude et ce vague qui font craindre un dérangement futur d'idées. La chute violente que la jeune fille vient de faire, ne peut que confirmer malheureusement ces symptômes; il est indispensable qu'elle ne reçoive personne, pas même son mari.

Pour que le médecin parlât de la sorte au comte de Savelli, avec une dignité égyptienne, et en aspirant plusieurs pincées scientifiques de tabac, il fallait qu'il sût d'abord que Savelli, le Padouan, n'avait guère fait qu'entrevoir sa belle fiancée à deux reprises différentes. D'ailleurs le médecin ne faisait qu'un demi-mensonge; la folie présumable de Cornélia était un conte : mais le ménagement dont il fallait entourer la jeune femme était une vérité.

La beauté de Cornélia, qui avait fait bruit dans Venise, tenait plutôt, en effet, à un singulier état de langueur habituelle, à l'éclat d'une peau matte et blanche comme la cire, qu'à l'animation brillante du teint et de la santé. Cornélia, dans sa plus tendre enfance, était si débile, qu'il fallait la porter en chaise à travers les appartements et les galeries du palais. Plus tard, comme toutes les *gentildonne*, elle

ne vit le jour et le public qu'à travers le grand voile blanc de gaze fine et lustrée qui lui descendait par derrière jusqu'au bas de sa jupe, dont les deux coins ornés de rubans étaient soutenus à fleur de terre par des cordons attachés à la ceinture. Jamais le soleil ne fana ce teint admirable, soit que le négrillon étendît sur sa tête le parasol, soit que ce beau voile majestueux des filles de Venise l'enfermât dans ses plis, comme une madone. Ses cheveux, d'un blond vénitien, tombaient le matin sous le peigne en ondoyant jusqu'à terre; mais c'était tout ce qu'elle pouvait faire que de se tenir debout à la fenêtre, le corps à demi penché sur le canal, où elle se mirait pendant cette première toilette. Sa camérière la couchait bien vite à la suite de cet exercice fatigant, ayant soin de renouveler d'heure en heure à ses cheveux les grappes légères de fleurs qui les parfumaient.

Une de ces fleurs, que les cheveux de Cornélia avaient touchée, devint, le jour de l'Ascension, la cause de tous ses malheurs.

Étendu mollement dans une gondole, dont il avait fait enlever la caponière pour respirer la fraîcheur du soir, un jeune homme passait; la fleur que jetait la camérière tomba sur son front. Il ne pouvait ignorer qu'il était alors devant le palais Pamphili: le marbre de ses balcons jaspés de grandes veines rayonnait à la lune délicieusement. Le jeune

homme serra la fleur dans sa poitrine; le lendemain soir, il revint sous la fenêtre; mais ce n'était plus la camérière de Cornélia qui jetait l'œillet desséché, c'était la jeune fille elle-même! Cornélia, une apparition de vierge! Vous savez aussi bien que moi tous les manéges d'amour à Venise. Gonzaga, simple peintre, et Cornélia, fille d'un provéditeur, s'aimèrent.

Le marquis Pamphili, qui raffolait des peintres et des tableaux, comme tous nos marquis italiens, reçut le jeune homme. Il le consultait sur ses moindres acquisitions, se réjouissait de le voir simple et rangé; lui-même le prenait souvent à la promenade pour l'amener à sa chère Cornélia; le vieillard, sans défiance, voyait entre la jeune fille et le peintre une distance insurmontable.

Les deux enfants (ce mot leur convient), car Gonzaga n'avait que vingt ans et Cornélia dix-huit, vécurent heureux dans toute l'ignorance primitive de cet amour. Gonzaga n'avait pas d'autres joies que celles de Cornélia; il ne courait ni les cafés ni les masques; il était, le pauvre jeune peintre! en adoration naïve et sainte devant cette perle de Venise, enchâssée si délicatement; il ne l'approchait qu'avec amour et respect.

Le vieux marquis Pamphili, ancien conseiller du doge, se voyait, souvent à regret, obligé de la quitter pour quelque séance importante du Plein-Con-

seil; le bonhomme n'ayant, après la seigneurie, d'autre travail et d'autre occupation sérieuse que sa petite-fille. Parée comme une châsse, Cornélia ne sortait guère du palais. Gonzaga sut mettre à profit les absences de Pamphili, pour l'y entretenir plus secrètement.

L'organisation de Gonzaga, sa nature fébrile, chétive, offraient trop de parité avec celle de la jeune fille, pour qu'il ne s'établît pas bientôt entre eux une sympathie élégiaque, un commerce naïf et triste. Jeunes tous deux, tous deux fragiles, comme ce cristal où Venise boit les diamants du vin de Chypre, les deux enfants se réfugièrent sous l'aile de leur amour; ainsi, endormis et serrés l'un contre l'autre, ils auraient fait envie aux anges mêmes.

Gonzaga habitait une mauvaise petite chambre, dans la rue Ponto del Paradiso; il peignait d'abord de grandes dames et des bourgeoises; peu à peu il se retira de leur compagnie, si convenable qu'elle fût, et ne voulut peindre qu'aux églises. A saint Jérémie, il y a une madone de lui, avec un bouquet de grenades sur l'oreille et un voile de dentelles d'argent; c'est le portrait de Cornélia!

Pendant qu'ils s'abandonnaient ainsi tous deux aux plus charmantes espérances, à cette plénitude de délices qui inonde les âmes jeunes et tendres, ils étaient loin de penser aux aquilons furieux qui

devaient souffler bientôt contre cet amour, et les courber comme l'aquilon fait des épis.

Comme il n'arrive que trop souvent à Venise, la jeune fille ne fut prévenue de son hymen que le matin même de la cérémonie. La veille encore, elle causait d'amour avec Gonzaga à ce balcon; elle bâtissait avec son ami un palais de rêves enchantés; elle se voyait loin de Venise; leurs deux cœurs à jamais liés à la même chaîne, comme deux plantes joyeuses qui se balancent dans un même rayon de soleil. Tout d'un coup Pamphili, escorté de la supérieure des dames sacristines de la Celestia, marraine de la jeune fille, était entré à sa toilette.

— Cornélia, lui avait-il dit, vous épousez le comte Marco Savelli : c'est un noble de terre ferme; il viendra vous prendre aujourd'hui dans sa gondole.

Anéantie, sans parole, Cornélia était tombée dans les bras de sa marraine. Le vieux Pamphili avait attribué à l'émotion naturelle d'une fiancée cet accablement profond. Nul ne pouvait sauver Cornélia; le jeune peintre, parti pour Murano, ne devait revenir que fort tard dans la journée. Cornélia rassembla toutes ses forces; elle se laissa habiller par sa marraine; le fresque allait finir et Gonzaga n'avait point encore paru ! Revêtue de ses habits de fiancée, elle avait donné sa main à Savelli, et se retirait pour conjurer la madone des anges,

à son prie-Dieu, dans sa chambre, quand la lettre du peintre bouleversa toutes ses idées. Cornélia, brisée par tant d'émotions subites, n'hésita point, ainsi qu'on l'a vu, à se choisir pour linceul cette eau de Venise, à laquelle elle avait souri tant de fois !

III

Cet événement avait cependant couru les cafés ; Gonzaga en avait appris les moindres détails tout le premier, à l'aide du messager qui avait remis le billet à la jeune fille. Le désespoir du pauvre jeune homme fut profond. Pendant trois jours et trois nuits il fit le guet du côté de la porte de terre, sous les fenêtres de Cornélia, interrogeant le moindre laquais, mêlant à ses larmes des prières brûlantes à Dieu, écoutant avec avidité chaque bruit, et se frappant la poitrine comme un criminel. Gonzaga ne pouvait se dissimuler que c'était pour lui, pour lui seul, que Cornélia souffrait ; il eût donné tout au monde pour la soutenir dans ce rude assaut ; mais la consigne du palais était précise : nul au monde n'approchait la malade que son docteur.

Par un contraste familier à toutes les grandes villes, et à Venise plus particulièrement qu'à toute autre, non loin de ce beau palais Pamphili, où souffrait Cornélia, une autre demeure plus obscure

et presque enfouie, s'emplissait à certaines heures. d'un son joyeux de guitares et de musiques; c'était une maison de plaisir, où l'on donnait à manger, une sorte de *trattoria* à porte basse, où, pendant la nuit, citadins, artisans et étrangers, venaient s'ébattre dans la compagnie la plus débauchée de Venise.

Le jeune homme crut pourtant entrevoir la fin de ses misères dans une lettre de Cornélia, que sa camérière lui remit, un soir qu'épuisé de fatigues et d'insomnie, il s'était laissé endormir sous les fenêtres de la nouvelle comtesse de Savelli. Ivre de joie, Gonzaga courut à son logis donnant près du Rialto; sa lampe de travail, allumee par son hôtesse, se mourait sur sa table, où étaient épars quelques dessins : il en ranima la lueur et parcourut avec avidité ces caractères tracés par la main d'une femme aimée. Dans cette lettre, ainsi que dans un miroir, se reflétait la longue souffrance de Cornélia; il était facile de voir qu'elle était loin d'être encore rétablie : péniblement écrits et alignés, les mots semblaient avoir coûté à Cornélia des efforts réels de travail. Cependant la comtesse Savelli terminait l'épître par une réclamation impérieuse de ses lettres et de son portrait. Elle ajoutait qu'elle se voyait obligée de lui interdire sa maison, et que désormais il était libre. Gonzaga ressentit une violente affliction à la lecture de cette lettre; ses genoux

tremblaient, il lui sembla qu'il avait mal lu... Reprenant phrase par phrase cette fatale missive, il ne fut pas longtemps à se convaincre de la froideur de Cornélia, il sortit le cœur serré et en marchant à grands pas.

La nuit enveloppait alors chaque rue et chaque canal; mais le désespoir de Gonzaga l'empêchait de prendre garde aux rares passants qu'il coudoyait; il marchait pâle, agité, en proie à ces réflexions, au fond desquelles fermente une vengeance. Son pied le ramena bientôt vers le palais de Cornélia; les fenêtres étaient fermées; le palais de Pamphili avait l'air d'un noir tombeau... Des voix tumultueuses retentirent bientôt à ses oreilles et rompirent ce silence : c'était un bourdonnement de monde encombrant la *trattoria* dont je vous ai parlé; le balcon en demeurait ouvert impudemment, et les girandoles renvoyaient leur flamme jusqu'au pavé !

Des nègres vêtus de camisoles bariolées s'y passaient les plats de main en main; les épées des convives, suspendues aux clous de la tapisserie en cuir cordouan, et deux ou trois chaises à panaches blancs, attendant leurs maîtres, avec des porteurs, en dehors de la maison, prouvaient assez le peu de souci que les convives prenaient de leur réputation en si mauvais lieu. Le nom de Savelli, ayant retenti soudain sur le balcon, une invincible curiosité

poussa le peintre à entrer dans ce gîte. Il demanda un masque et un domino; puis, résolu de voir et d'entendre, il pénétra dans l'assemblée. Son introduction n'excita aucun murmure. Entre les convives quelques-uns gardaient le masque, sans doute par un reste de pudeur; les autres, comme les femmes réunies chaque jour à ce banquet, avaient le front découvert.

— Bravo ! Savelli, s'écrient-ils au milieu de la chaleur du souper, tu nous reviens enfin après ton odyssée amoureuse! Tes bons amis de Venise te croyaient mort.

— Vous allez vite en besogne, messieurs, je suis très-vivant; seulement, j'ai des idées noires, et je ne veux voir qu'en rose. Marquis Flavion, passe-moi du vin d'Espagne.

— A la bonne heure, comte, dit l'une des femmes, je te retrouve, et tu vas satisfaire à cette obligation que tu m'as souscrite, il y a un an. Lis plutôt : mille pistoles à la chevalière Ronsi.

— Peste soit de ma signature ! Elle n'est pas valable; j'étais garçon alors, aujourd'hui je suis marié.

— Marié ! oh ! oui... Je le sais mieux que personne, poursuivit la chevalière en ricanant. Tu es complétement marié. Rien n'y manque.

— Que voulez-vous dire ?

— D'abord, Savelli, il est inutile de me regarder

avec ces yeux de chacal effaré, qui feraient peur à toute autre femme qu'à moi. On sait, mon très-cher, et je sais mieux que d'autres, la façon dont vous dépêchez vos maîtresses... L'exemple de la Bagata, ma bonne amie...

— Assez, couleuvre! cesseras-tu de siffler? dit le comte en brisant son verre entre ses doigts. Il se rassit; ses lèvres se touchaient convulsivement.

— Alors paie-moi ta dette.

— Je ne te dois rien; tu es devenue laide à faire peur.

— Je tiens mieux mes engagements, Savelli, je te dois une revanche, et je m'acquitte. J'ignorais que tu fusses encore à Venise, sans quoi je t'aurais plus tôt remis ce billet... Il est tombé du corsage de Cornélia le jour de sa chute; noble comte, prends et lis.

Savelli développa ce billet, il lut ce que Gonzaga avait écrit; mais la lettre était sans signature... il froissait le papier avec rage dans sa main droite.

— Qu'as-tu donc? continua la Ronsi, ce n'est qu'un billet que le vent a jeté au fresque, il y a un mois, jusque sur mes genoux dans ma gondole. Reste à savoir quel est cet heureux rival?..

— Heureux ou non! s'écria Savelli en se levant, je tuerai Cornélia ou je te tuerai.

— Comme tu as tué la Bagata, n'est-ce pas, Savelli? tu serais bien lâche!

— Vile courtisane, tu m'insultes ! Je vais voir si tes cheveux sont à toi.

Disant ainsi, le comte soulevait par les cheveux la misérable créature. Les convives hébétés le regardaient faire, habitués qu'ils étaient à ne prendre parti pour aucune de ces syrènes.

— Comte Savelli ! vous battez une femme, interrompit brusquement Gonzaga en mettant son masque à bas; comte Savelli, vous feriez mieux d'aller voir en face de cette maison si Cornélia existe encore. En fait de courtisanes, ah ! vous battez les unes et vous empoisonnez les autres, noble comte ; c'est bon à savoir, je m'en souviendrai. »

Il jeta un coup d'œil méprisant à Savelli; et, ramenant brusquement son manteau sur lui, il s'échappa de ce lieu... Personne ne songea à le poursuivre, pas même l'hôte. Ce nouveau venu les glaçait de crainte : c'était peut-être un ami des dix, un espion. Savelli outragé, de rage arma l'un de ses pistolets et sortit. Arrivé au détour du palais Pamphili, il vit un homme qui se préparait à pousser, en sortant, l'une des grilles.

— Qui es-tu? lui demanda le comte avec une voix assourdie par le vin et la colère.

— Le médecin du palais, monseigneur, vous le savez.

— Alors tu vas me dire quel est mon rival. Tu vas mourir, car tu m'as trompé.

— Pitié, monseigneur! murmura le médecin; ce pistolet...

— Parle, te dis-je, c'est le seul moyen d'avoir ta grâce.

— Je vous ferai, monseigneur, une confession entière...

Conduisant le médecin sous le rayon oblique d'une petite madone illuminée, le comte l'écouta quelques secondes avec une impatiente avidité; il le regarda bientôt s'éloigner, et profitant de la grille encore ouverte, il franchit les degrés du palais. Cornélia reposait, le vieux Pamphili priait dans un livre à côté d'elle.

Le retentissement que les pas du comte imprimèrent au parquet, réveilla bientôt la jeune comtesse.

— Pardon, Cornélia, lui dit le comte d'un ton plus affectueux que de coutume, je quitte à l'instant même votre médecin qui vous trouve beaucoup mieux; il vous prescrit même le voyage comme un auxiliaire à ses remèdes; le changement de climat ne peut que vous être salutaire. Des affaires importantes m'appelant à Rome, nous pourrons d'abord gagner Padoue pour vous remettre; nous accomplirons ensuite notre voyage. Marquis Pamphili, vous m'excuserez de vous ravir Cornélia: je vous la rendrai belle, heureuse!

— Après demain! songez-y, comtesse, et faites vos dispositions!

Il s'éloigna, la fille des Pamphili ne fit aucune objection à la volonté de cet homme. Quelques lignes de Gonzaga venaient de lui apprendre qu'il quittait Venise la nuit même.

Le surlendemain, le vieux Pamphili étendait les mains sur la blonde tête de la comtesse, avec un soupir. C'était la dernière branche de sa maison que le vent jaloux lui enlevait.

IV

. . . . . .

. . . . . Deux semaines après ceci, Cornélia atteignait les limites de Terracine. Le carrosse attelé de trois chevaux roulait au pas dans la plus profonde obscurité par le labyrinthe de rues que présente cette ville, quand le comte, à cheval, suivi de deux paysans, la torche au poing, se montra bientôt à la portière; et, secouant la résine de son flambeau, promena sur la caravane de la comtesse la lueur d'un météore.

Étendue mollement au fond du carrosse, Cornélia prêtait l'oreille aux causeries de sa camérière, dona Caritea, fille vieille et bavarde, qui lui racontait les histoires galantes du dernier doge. Le mouvement de la route autant que les histoires de Caritea l'avaient assoupie, car elle ouvrit de grands yeux en apercevant Savelli dont la noire silhouette

se détachait sur le brouillard produit par les torches. D'une voix pleine de douceur, il demanda à la comtesse comment elle se trouvait; Savelli lui présentait un bouquet entouré de feuilles de cédrats et d'orangers.

A l'odeur de ce bouquet, Cornélia, vous pourrez juger de la végétation de ces contrées... Voyez! le beau mimosa! cette fleur que vous aimez! La villa dont les portes s'ouvriront pour vous, dans une heure, n'est pas une campagne, c'est un jardin. Là, vous trouverez rassemblés les myrtes, les jasmins, les plantes odoriférantes; les coteaux sont couverts de vignes et d'oliviers; le coton, l'indigo, mûrissent dans ces belles plaines. J'avais à cœur de faire en ce lieu l'acquisition d'un domaine, et ce domaine, quinze jours m'ont suffi pour le rendre digne de vous. Mes architectes se sont surpassés! Ce qui n'était qu'un caravensérail de marchands dans le désert, est devenu une villa que m'envieraient les Borghèse! Quelques mosaïques restent encore à cimenter, les gens du pays les achèveront. Vous serez là comme une fée dans son palais!

Sur un geste du comte, on renouvela les chevaux; ils furent doublés en nombre, et ils entraînèrent bientôt Cornélia par les marais.

La lune glissait alors rapidement entre les nuages; de toutes parts les palmiers et les plantes

africaines déposaient en faveur du luxe de cette nature sur laquelle pesait cependant un ciel de plomb. A l'entrée des Marais-Pontins, Cornélia s'était vue d'abord attirée par le murmure d'une limpide fontaine, la fontaine Féronia; peu à peu elle ressentit les symptômes d'un invincible sommeil; mais le comte, qui avait quitté son cheval afin de prendre place à côté d'elle dans le carrosse, lui faisait respirer l'odeur du bouquet; sa vigilance ne la quittait pas.

Entre Terracine et Tortreponti s'élevait l'étrange villa, bâtie ou plutôt jetée au milieu de ces plaines riantes et fertiles sur lesquelles passaient alors quelques nuages argentés; elle apparut bientôt comme un blanc fantôme à la comtesse.

Entré dans la cour, dont le majordome de Savelli ouvrit la grille, le comte renvoya les paysans et les gens de la comtesse, il les paya grassement et franchit le premier les degrés de marbre de la villa...

Cet isolement résolu fit trembler dona Caritea, mais la comtesse n'y fit pas grande attention. Le majordome conduisit Cornélia dans la salle du souper, les plus beaux fruits les y attendaient, la table était servie avec somptuosité. De toutes parts le jaspe et le marbre, les coupes de cristal de roche, des verres à filigranes de Venise, des timbales ornées de portraits, tout le luxe d'un comte pa-

douan émigré ou exilé de sa ville. Les parfums des citronniers entraient par les balcons entr'ouverts; les plantes balançaient leurs tiges sur le gazon; les cascatelles murmuraient de douces cantilènes. De longues allées de palmiers, des berceaux d'*agrumi*, répandant une odeur délicieuse, recevaient de la vapeur bleue de la lune, un aspect magnifique, une coloration fantastique. Illuminées par les mille reflets de l'astre, les vitres du palais avaient l'air d'autant de lucioles volantes. Les lointains fauves et dépouillés se perdaient alors dans un vaporeux brouillard, nul bruit ne troublait la plaine, nulle autre plainte dans cette solitude que celle du vent. Le comte s'assit et se fit un devoir de présenter lui-même à Cornélia les plus beaux fruits.

— Vous plairez-vous ici? lui dit-il. Cornélia, rien ne vous manque; voyez ces granits d'Égypte qui n'attendent que le marteau, ces statues, ces marbres que j'ai fait éclore comme sous la baguette d'un magicien. L'intérieur du palais répond à ces bassins et à ces terrasses. Parlez! Regrettez-vous encore Venise? Hélas! Cornélia, moi je pars, je me vois forcé de m'éloigner, je serai à Rome demain, mais je m'empresserai de revenir, blonde Cornélia qui m'aimez! En attendant, ce digne majordome fera, près de vous, les fonctions d'intendant. Voici encore un nègre que je vous laisse; il est très-entendu, il fait la cuisine comme un ange;

son plus grand mérite est d'être muet, et voilà pourquoi je l'ai choisi. Adieu, comtesse, votre teint va se relever ici, votre santé va renaître. Vous n'aurez pas à m'accuser d'être un mari soupçonneux et incommode. Il y a dans votre chambre un clavecin, son toucher vous distraira. Si cette villa n'a que des mosaïques au lieu de peinture, ne m'en voulez pas, charmante amie; j'ai fait chercher ces jours-ci, par tout Venise, un peintre espagnol, nommé Gonzaga, pour me retracer ici quelques sujets, le pauvre jeune homme est mort...

— Mort! s'écria la comtesse en se levant droite et pâle.

— Mort, à ce que l'on m'a écrit; je ne vois pas ce que cela peut vous faire. Ce jeune homme peignait, dit-on, la figure avec assez de bonheur. Je regrette que son talent m'ait manqué.

Savelli ne se donna pas la peine de continuer. Cornélia venait de tomber évanouie; dona Caritea la soutint; aidée par le majordome et la camérière, elle remonta une demi-heure après dans sa chambre. Le comte n'avait pas perdu un seul de ses mouvements; il partit dans la nuit même, après lui avoir baisé la main comme de coutume. . . .

. . . . . .

Huit jours se passèrent dans cette singulière demeure, huit jours pendant lesquels Cornélia ne sortit pas. Accoudée le soir au balcon de la villa,

elle se contentait, la pauvre femme, de contempler d'un œil triste cet invariable paysage, d'aspirer cet air qu'elle ignorait être imprégné de mort. La nouvelle de la mort de Gonzaga l'avait replongée dans un abîme de tristesses : elle le voyait lâchement assassiné; le comte avait peut-être découvert le secret de son amour; l'aversion de Cornélia pour Savelli ne se trahissait-elle pas par ses moindres gestes? Le séjour de ces marais infectes et cependant si fertiles, jeta bientôt la comtesse dans une somnolence morbide; elle en ignorait la cause, le majordome ayant soin qu'elle ne mît jamais le pied dehors. Étendue sur un sopha que sa camérière lui roulait vers la terrasse, Cornélia écoutait un soir la chanson d'une femme du pays, qui était venue à la villa du comte apporter quelques provisions, lorsqu'elle se prit à lui demander quel était son âge?

La femme à laquelle la comtesse adressait cette question était ridée et jaune à faire frémir, elle avait l'air d'une *pazza* d'Italie qui a longtemps demandé l'aumône par les chemins.

— Vingt ans! répondit cette femme.

— Vingt ans! s'écria douloureusement la comtesse.

— Cela n'est pas étonnant, reprit l'Italienne de Terracine, on ne passe pas trente ans dans notre pays.

Ce mot fut un éclair pour Cornélia. Elle se leva, saisit le bras de l'Italienne, et se dirigea vers la grille.

— Que faites-vous? madame, s'écria le majordome; il y a un bout de chemin un peu fort d'ici à la ville. Les chevaux ne l'achèvent eux-mêmes qu'en trois heures.

— Qu'importe? je marcherai, tu me porteras, Caritea. Mais, vois-tu, je tremble, j'ai froid ici.

— Monsieur le comte me chasserait, si je laissais seulement madame errer au delà du parc. Monsieur le comte ne peut d'ailleurs tarder, il reviendra, nous a-t-il dit.

— Auriez-vous reçu des lettres?

— Aucune encore, madame.

— Battista, vous étiez le majordome du comte; laissez-moi fuir, vous serez l'intendant du marquis Pamphili, je vous le promets.

— Impossible, madame la comtesse; mais, je vous le répète, son excellence a dû quitter Rome hier...

Huit jours nouveaux se passèrent, Savelli ne venait pas. Le désespoir s'empara de Cornélia. Une nuit, elle se dirigea vers la grille où Battista veillait d'habitude.

— Battista, lui dit-elle, si vous ne me procurez pas des chevaux, je me briserai le front contre cette grille. Quelqu'un que je chérissais est mort, et je veux aller à la ville prochaine savoir de ses

nouvelles, entendez-vous? Oh! mon Dieu! mon Dieu! reprit-elle en sanglottant et en regardant à la lune, la figure de son gardien, il ne m'entend pas: ce n'est plus Battista, c'est le nègre, le muet... Qu'est devenu Battista?

— Je l'ai fait remplacer, madame la comtesse; il m'aurait trahi, répliqua le comte qui entrait.

A ses bottes poudreuses, à son teint hâlé du soleil, on devinait aisément qu'il venait de faire une longue route.

— Cornélia, reprit-il, vous êtes ici dans votre tombeau!

La comtesse recula, le yeux de Savelli lançaient la foudre. Elle tomba à ses genoux, en criant: Grâce, grâce, monseigneur!

— Cornélia, poursuivit le comte, reconnaissez-vous ce billet? Ce billet vous fut écrit par votre amant le jour de mon mariage; ce billet, une fille de joie me l'a jeté à la face dans un souper, il m'a fait couvrir de la risée de tous, Cornélia; ce billet, c'est bien le peintre Gonzaga qui l'écrivit?

— Gonzaga est mort, ne me l'avez-vous pas dit?.. mais comment est-il mort? oh! Savelli, dites-le!

— Peu t'importe, femme? tu vois que, dans ce billet, on me traite de tyran et d'empoisonneur; dis, ai-je bien mérité maintenant ces deux noms?

— Empoisonneur et tyran! oh! cela n'est que

trop vrai! reprit-elle en sanglottant et en se couvrant le visage.

— Je te fais horreur, n'est-ce pas? Nous autres nobles de Venise, voilà pourtant comme nous sommes accoutumés de nous venger.

— Tu mens, Savelli: on ne tue que la femme, la femme qui vous trompe et qui vous hait, mais on se bat avec son rival, on ne le fait pas assassiner.

— Le comte Savelli n'est point coupable de cette mort, interrompit brusquement un homme dont les traits et le costume n'annonçaient que trop la misère; Savelli, me reconnais-tu? je suis le peintre Gonzaga!

La comtesse poussa un cri; elle tomba sur le sable. Caritea survenait, elle soutint sa maîtresse. Trois contadini de mauvaise mine accompagnaient le peintre, qui les avait échelonnés à la grille de la villa. Savelli eut peur, il se tut; Gonzaga reprit en se plaçant devant la comtesse, qu'il protégeait de la lame de son poignard:

— Tu ne me tueras pas, tu aurais dû me tuer déjà deux fois: la première, quand je t'ai empêché de traîner par les cheveux une prostituée; la seconde, quand, sous l'habit d'un pénitent, habit que je n'ai pas eu le courage de porter plus d'une semaine, je t'ai dit à Padoue que tu déshonorais le temple de Dieu, et que tu devais sortir.

— Misérable! hurla le comte.

— Rassure-toi, Savelli; je viens te réclamer un dépôt sacré, voilà tout. Tu as eu tort de renvoyer Battista, ce matin même il m'a tout appris. Dieu a voulu que je me dirigeasse vers Rome, d'où tu reviens; je m'étais mis sous l'escorte de ces trois contadini de Fico, lorsque ton majordome, que le vin de Terracine a fait parler, m'a conté ton exécrable dessein Tu as voulu, n'est-ce pas, que Cornélia pérît victime de cet air maudit, de ces marais où la peste et la mort veillent ensemble? Tu as voulu que la pauvre femme s'éteignît au milieu de ces miasmes mortels comme une jeune et belle fleur desséchée aux vapeurs de ce désert. Mais de quel droit as-tu voulu cela, démon? Comte Savelli, cette femme n'est plus à toi, cette femme m'appartient; je vais l'emmener à demi mourante dans cette litière qui est à toi; si tu lèves le bras, tu es mort!

En prononçant ces paroles, Gonzaga avait saisi la comtesse, et se disposait à l'entraîner, mais le bras pesant de Cornélia retomba bien vite à terre; affaissée sur ses genoux comme la Madelaine de Canova, elle râlait son dernier soupir...

Penché sur elle et respirant son haleine, Gonzaga la couvrait de ses baisers, quand il vit le comte s'élancer sur lui d'un bond furieux et le frapper de la pointe de son poignard; la lame effleura le sein, mais elle glissa sur le savon de chèvre que le

peintre portait; les contadini coururent à Savelli et le désarmèrent.

— Gonzaga! cria la comtesse d'une voix mourante.

Les dents de Cornélia claquaient la fièvre, elle succombait à ces secousses répétées. Ils pouvaient à peine se reconnaître, Gonzaga et elle, tant le malheur et la souffrance les avaient changés.

— Cornélia! s'écria-t-il désespéré en voyant que la comtesse succombait.

Il se suspendit une dernière fois à ses lèvres... Cornélia lui rendit son âme dans ce suprême baiser.

— Et maintenant, justice soit faite sur toi, Savelli, et devant témoins, murmura le peintre; approchez, vous autres, contadini de Fico, et voyez comme je me venge!

Les trois contadini poussèrent un cri, Gonzaga venait d'implanter son poignard au cœur de Savelli, comme la flèche au cœur du chêne.

Au même instant, le majordome Battista, suivi de quelques cavaliers de Terracine, que leur vêtement faisait assez reconnaître pour des barigels et des huissiers de justice, arrivait en toute hâte. Ils trouvèrent deux corps: celui, de Savelli, que les contadini relevaient, encore tiède; celui de la comtesse, cadavre livide et morne, que le peintre tenait embrassée.

— Quelle est cette femme? demanda le barigel.

— La comtesse Cornélia Savelli, répondit le peintre en s'avançant de lui-même. Le comte Savelli l'a fait mourir ici par la *mal'aria ;* relevez son corps, c'est un ange de plus au ciel.

— Et le meurtrier du comte ?

— C'est moi, moi Gonzaga, poursuivit-il fièrement; j'ai tué cet homme parce qu'il avait empoisonné, il y a un an, au cours de Venise, ma maîtresse la signora Bagata !

. . . . . .

Le barigel dressa un procès-verbal textuel de ces paroles, et Gonzaga fut renfermé, par son ordre, à la tour *Portatore di Badino.*

La mémoire de Cornélia Savelli fut honorée à Venise de funérailles publiques; celle de Savelli fut en aversion à Padoue. Par un ordre secret du tribunal vénitien, un huissier des Dix alla briser la nuit ses écussons sur sa porte; comme il mourait sans postérité, le sénat se contraignait peu dans sa justice. Le ministre d'Espagne intercéda vainement pour Gonzaga; il ne put avoir sa grâce. Gonzaga ne demeura pas longtemps dans cette prison, l'air le minait sensiblement. Il fut enterré dans la nef de la principale église de Terracine.

ROGER DE BEAUVOIR.

A UNE COQUETTE

Ange... ou démon... qui que tu sois,
Je ne vois rien de plus aimable,
Et je me range sous tes lois.
Est-il un charme comparable
A ton doux sourire ineffable,
Aux accents de ta douce voix ?

Dans cette nuit hélas ! si sombre,
Qu'on nomme la vie, il n'est jour
Qu'au lever de l'astre d'amour :
A sa clarté s'efface l'ombre.

Eh bien ! cet amour, tu le sens.
Tu le respires à toute heure :
Et l'on trouve dans ta demeure,
Où n'entrent ni sots ni pédants,

Pour le cœur, des sons ravissants ;
Pour l'âme, des transports ardents ;
Et, pour nous bercer, quelque leurre
Aux entours les plus décevants.

Mais tu trompes !... à qui la faute ?
A ton cœur ?... oh ! non : à tes sens.
Les sens ! comme ils ont la voix haute !
Plus que Socrate et qu'Aristote,
Ils commandent à nos penchants.

Tu ne naquis pas idiote.
Prude, méchante, ni cagote
Tu reçus le don de charmer.
Ton sort est de plaire et d'aimer :
Dans cet art tu n'as point d'égale :
Va, va, ne crains pas de rivale !
Pour toi grandement libérale,
La nature ouvrit ses trésors ;
Et pour animer ce beau corps
Au soleil déroba sa flamme.
Ton regard révèle ton âme,
Sur ta lèvre on la sent errer.
A ton souffle on croit respirer
Odeur de divine ambroisie ;
Ton soupir est tendre harmonie.

Livre-toi sans cesse à tes goûts :
Laisse aux cœurs froids l'indifférence,
Aux atrophiés, la constance,
Et les noirs soucis aux jaloux.
Les hommes sont crédule engeance,
Les duper est facile et doux ;

La crainte comme l'espérance
Les fait tomber à tes genoux :
Un rien excite leur courroux,
Un mot les réduit au silence.

Je ne suis ni jaloux ni fat;
Je sais aimer autant qu'on m'aime;
Change-t-on? je change de même,
Et me retire sans éclat.

Tu le vois, je suis un exemple
De candeur, de discrétion :
Jamais plus fervente oraison
N'aura retenti dans le temple ;
Et pas d'autre convention
Que de t'aimer, de te le dire,
Et d'attacher à ton sourire,
Et mon bonheur... et ton pardon.

Le baron DE TALAIRAT.

UNE NUIT ESPAGNOLE

Tandis que des chants s'harmoniaient au son des guitares, sur la terrasse d'un palais de Madrid, s'avançait un homme en costume de voyage, vers une femme appuyée contre la balustrade dominant un jardin d'orangers. — A la ceinture de cette femme était un poignard, et dans ses mains un chapelet.

Au bruit de pas précipités, elle eut un tressaillement soudain.

— Don Gusman ! s'écria-t-elle.

— Rassurez-vous, madame, je ne viens à cette heure avancée du soir que pour vous faire mes derniers adieux ! Je pars cette nuit même !

— Vous êtes bien heureux de pouvoir partir ! répondit-elle brièvement.

— Heureux! reprit-il avec véhémence, heureux de quitter volontairement et sans retour ma patrie et ma famille, de dire un éternel adieu à tout mon passé, de renier tous mes souvenirs! A trente ans, n'avoir aucun lien, aucun intérêt, aucune affection qui puisse m'attacher aux lieux de ma naissance!

— Gusman, croyez-moi, il est des maux encore plus grands que ceux qui peuvent être allégés par l'exil.

— Au moins, en vous quittant, j'emporte la consolation de vous savoir hors de l'atteinte des peines que je souffre! Soyez heureuse toujours, et je serai résigné!

— Ah! dit-elle avec un soupir, vous méritez que je vous laisse croire à mon bonheur!

— Qu'entends-je, Inès? vous aussi deviez-vous souffrir? Oh! c'est alors que je ne pourrais vous quitter!

— Non! non! fuyez la contagion du malheur. Gusman, vous êtes noble et loyal, je vous apprécie autant que je voudrais vous aimer; mais ce n'est pas vous qui devez être l'arbitre de ma destinée.

— Je sais trop que vous ne me donnerez jamais aucun droit sur votre cœur. Mais ne puis-je croire que mon dévouement peut m'en donner à votre confiance. Voyez en moi un frère, un confident, et, s'il le fallait, un défenseur.

A ces mots, les regards abattus de la jeune Espagnole s'enflammèrent; elle saisit la main de Gusman, en s'écriant :

— Vous en seriez capable ? Oui, vous prendriez ma défense ! Vous sauriez me venger ! Oh ! si je pouvais céder cette infernale volupté dont mon âme est avide, ce serait à vous, Gusman ! à vous qui en êtes digne.

— Qu'avez-vous dit, noble Inès ? auriez-vous reçu quelque offense ?

— Acceptez-vous la responsabilité de cette fatale confidence ?

— Avec bonheur, s'il y a chance de mort pour moi, de salut pour vous !

— Gusman, écoutez : vous ne comprendrez pas, car vous êtes trop homme d'honneur; mais vous me plaindrez, car je suis trop malheureuse, et vous me vengerez, si je suis assez lâche pour faiblir encore.

Inès croisa lentement ses bras sur sa poitrine, en s'enveloppant de sa noire mantille, et, debout devant Gusman, elle dit :

— Épargnez-moi de premiers détails, pénibles pour vous, et déchirants pour moi ! Vous avez su qui je vous ai préféré, et je ne savais pas, moi, qui j'avais la folie d'aimer ! Veuve, libre, et maîtresse absolue de mes actions et de ma fortune, j'aimai don Carlos, autant que je le hais en ce moment ! Non ! il n'est pas même digne de haine, il ne mérite

que le mépris ! et c'est à moi seule, à mon respect pour moi-même que je dois ma vengeance. Fascinée par ses séductions, je ne trouvai le bonheur qu'à lui prouver ma confiance aveugle en son cœur. J'ai peut-être alors, Gusman, fait des malheureux sans les plaindre, mais aussi sans les comprendre ! Encore un peu de temps d'amour et de mystère, et nous pouvions nous avouer heureux, lorsque soudain, je cessai de le voir, et je l'attendis .. Oui, moi, femme et Espagnole ! j'attendis vainement ; et après plusieurs jours d'alarmes, voyez Gusman, voyez ce que je reçois de ma cousine dona Sol, la femme la plus jalouse et à la fois la plus influente dans ma famille.

Elle tendit à Gusman des papiers, un portrait et une tresse de cheveux. — Celui-ci lut cette lettre à la vive clarté de la lune.

« Si ce n'est pour vous-même, du moins pour » l'honneur de notre famille, je dois, ma cousine, » vous engager à placer mieux désormais vos affec- » tions, et à ne confier qu'en mains sûres votre » honneur et votre avenir. — Vos lettres et votre » portrait, que je vous renvoie, vous prouvent as- » sez à quel cœur vous avez eu affaire. Toutes vos » faiblesses sont dévoilées ; vos entrevues secrètes » avec don Carlos, connues et divulguées par lui- » même, et ce portrait se trouve par hasard entre » mes mains, après avoir passé dans bien d'autres

» sans doute. — C'est la seule preuve d'intérêt que
» vous puissiez attendre de moi après un tel scan-
» dale. »

— Fatalité! s'écria don Gusman stupéfait.

— Et de lui! pas un seul mot! pas une justification! et il est à Madrid, et je ne l'ai pas vu; mes lettres et mes messages sont restés sans réponse! — J'aurais pu pardonner ses torts, si j'avais pu le voir encore; me résigner à son absence, si du moins il m'eût laissé l'honneur, mais tout me manque à la fois!

— Ah! vous êtes victime d'une infâme perfidie! mais n'en accusez-vous que lui seul?

— Ne me le prouve-t-il pas trop évidemment? Oh! ce silence sera une sentence de mort! je vis encore, mais c'est pour la vengeance, pour la justice! Cette nuit même, je le sais, il doit être au bal masqué de l'ambassade anglaise; j'y serai aussi! j'y serai pour lui, je veux le poursuivre et le frapper! Oui, je le jure! dit-elle en portant à ses lèvres la lame de son poignard, je laverai dans son sang la tache dont il a souillé ma vie!

— Inès! calmez-vous! confiez-moi le soin de votre vengeance.

— Non! reprit-elle avec un rire amer, oh! non! je ne me laisserai pas ravir jusqu'à cette dernière joie! je suis à lui, il a osé le dire! Oh! je ne serai pas parjure, moi, aux serments qui consacrent ma haine!

— Je ne puis vous laisser en proie à ces sinistres idées, je veux vous suivre.

— Vous ne me suivrez pas! Un crime doit, cette nuit, ensanglanter le bal, et je ne veux pas de complice.

Et légère comme une ombre, elle disparut par l'escalier qui conduisait à son appartement, dont elle ferma les portes, laissant Gusman sous le poids d'une cruelle anxiété.

— Je ne pars plus, se dit-il, et si elle le poursuit comme la fatalité, qu'au moins je la protége comme la Providence!

Seul et silencieux, il attendit à la porte du palais, et, vers minuit, une femme en domino noir en sortit, tandis que les sons lointains des mille sérénades faisaient entendre encore :

Qu'elle est belle, la nuit, sous le ciel espagnol!

Inès monta dans une chaise, que ses porteurs déposèrent à la porte de l'hôtel de l'ambassade. Gusman, se précipitant sur les pas de dona Inès, la suivit des yeux dans la foule des masques.

Tous les hommes étaient à visage découvert; il eut bientôt reconnu don Carlos, qui se promenait d'un air soucieux, ne répondant à aucune des agaceries des dominos qui l'entouraient.

Gusman se sentait agité de sentiments divers. L'horreur que lui inspirait cet homme lâche et

parjure l'emportait sur ce premier cri de l'humanité qui lui faisait un devoir de prévenir un crime; puis il enviait cette vengeance.

Mais sa sollicitude pour Inès calmait ces transports tumultueux. La suivant, sans la perdre de vue un seul instant, il la vit enfin s'approcher de don Carlos, qui était alors seul en un angle de la salle, appuyé contre une colonne; son attitude pensive et nonchalante semblait l'offrir au coup qui le menacait.

Le cœur d'Inès battit avec violence; elle s'arrêta à quelques pas pour puiser des forces dans sa haine.

— Le frapper, jeter mon masque, tenir enfoncé mon poignard dans son cœur, rester livrée à la justice humaine, qui n'eût pas vengé mon injure, mais qui me délivrera, pour venger sa mort, d'une vie qu'il empoisonne!

Et son cœur s'élançait vers lui avec une impétuosité effrayante.

— Il faut différer, reprit-elle soudain avec rage; ma main ne serait pas assez sûre: son sang ne suffit pas, c'est sa vie qu'il me faut.

Elle fait quelques pas incertains et chancelants vers Carlos; un nuage sanglant passe devant sa vue, sa tête tombe sur son sein avec une pesanteur de plomb, et Gusman, attentif à ses mouvements, s'élance vers elle au moment où elle perd connaissance; et, dérobant adroitement, dans les plis

de son domino, son poignard, qu'elle laissait échapper, il l'entraîne vers la porte, et, à la faveur de la foule, se dérobe aux regards curieux, et se jette avec elle dans la première voiture.

Inès ne reprit ses sens que chez elle. En ouvrant les yeux et voyant Gusman devant elle, son masque et son poignard à la main, elle comprit tout, fit un violent effort pour s'élancer hors de la chambre. tomba sans force et se mit à pleurer.

— Calmez-vous, dit Gusman, et comptez sur moi!

— Sur vous, Guzman! quand je ne puis compter sur moi-même, faible et lâche que je suis! Oh! c'est en ce moment que je me trouve vouée à la honte. Je ne suis plus même à la hauteur d'une vengeance! Je pleure, je souffre, je meurs, je ne puis me venger! Il ne doit plus me craindre, j'inspirerais encore plus de mépris que de pitié!

— Non, Inès! non, vous vous relèverez noble et forte! J'aurai pour vous de l'énergie et du courage. Ma vie est à vous, je la consacre à votre vengeance.

— Est-il vrai, Gusman? votre bras ne me faillira-t-il pas comme l'a fait mon indigne cœur? S'il en est ainsi, je ne puis accepter votre vie qu'en échange de la sienne : la terre ne peut porter deux hommes qui aient eu mon amour! qu'il meure et je suis à vous!

Gusman serra sa main avec passion, et s'éloigna en lui disant :

— Je vous rapporterai son cœur.

Il descendit par le jardin pour arriver plus vite à ce bal où il voulait rejoindre Carlos ; mais, au moment de sortir, il entendit près de lui, sous les arbres, un murmure de voix. Un homme portant le costume d'écuyer à la livrée de dona Sol, passait, suivi d'une femme qu'il reconnut pour la première camériste de dona Inès, et il entendit quelques mots qui éveillèrent son attention.

— Espères-tu, Diégo, que ta maîtresse ne s'aperçoive pas de tes absences ?

— Non ! non ! elle ne veut pas s'en apercevoir ; tu sais quels sont mes droits à son indulgence ?

— Elle se croit peut-être quitte en te payant bien.

— Il est vrai qu'elle est généreuse, c'est qu'aussi son projet lui tient bien au cœur. Je suis bien sûr qu'elle ne détache don Carlos de sa cousine que pour l'attirer dans ses propres filets. Mais, dis-moi, Laura, m'as-tu remis toutes les lettres que tu as eu l'adresse d'intercepter ? On m'en demande un compte exact.

— Tu les a toutes entre les mains, ainsi que celles dont dona Inès m'avait chargée ; remets-les aussi fidèlement que le portrait et les cheveux dérobés par les bandits.

A ces mots, don Gusman redouble d'attention, et, s'avançant sur leurs pas, il les vit atteindre un mur peu élevé qui séparait ce jardin de celui de dona Sol. Diégo se mit en devoir de l'escalader, mais à l'instant où il disparaissait de l'autre côté du mur, une liasse de papiers tomba de sa poche. Laura se précipitait pour les ramasser; don Gusman, plus alerte, s'en était saisi. Elle poussa un cri d'effroi, auquel répondit Diégo, et tous deux disparurent.

Don Gusman ouvrit précipitamment les lettres à l'adresse de dona Inès portant les armes et la signature de don Carlos; leurs dates remontaient à huit jours. Dans la première, don Carlos se plaignait d'un vol nocturne qui lui avait enlevé les gages précieux d'amour de dona Inès, puis il s'étonnait d'un silence et d'une insensibilité qu'il ne pouvait comprendre. Il avait fait enfin un voyage de six jours, et arrivé de la veille même à Madrid, il demandait une entrevue pour se justifier, et terminait ainsi sa dernière lettre :

— Ma tête se perd, je vous écris après tant d'heures d'inutile attente; si vous ne pouvez ni croire ni comprendre ce que je souffre, vous êtes encore plus à plaindre que moi! mais je ne veux vous juger que d'après mon cœur. Je ne puis ajouter foi à ce que les envieux de mon bonheur veulent me faire supposer. Je vous aime trop pour ne

pas croire en vous, mais j'ai besoin que l'espoir me soutienne! consentez à me revoir encore. J'irai au bal pour vous y rencontrer. Si vous n'y venez pas, je resterai toute la nuit à attendre sous les murs de votre jardin un signal que je réclame comme mon arrêt; je ne reçois rien! je ne sais que croire et que craindre. Vous êtes *tout* pour moi! Si vous me manquez, ayez au moins la cruauté de me le dire: c'est de vous-même que je veux recevoir le coup mortel! Vivez heureuse, s'il vous est possible de m'oublier! Jamais il ne vous sera demandé compte d'un bonheur et d'une vie dont vous étiez le seul arbitre! »

En achevant la lecture de cette lettre, don Gusman sortit précipitamment du jardin, et, sur la rive du Mançanarès, il aperçut un Espagnol enveloppé dans son manteau, qui restait immobile à contempler les murs du jardin d'Inès. — A l'aspect de Gusman, Carlos se troubla, porta la main à sa dague, et s'avança impétueusement vers celui qu'il croyait son rival heureux.

— Don Carlos, dit celui-ci, il était donc écrit que cette nuit nous devions croiser nos armes!

— Oui, s'écria Carlos avec une joie féroce, je me vengerai de tout ce qu'elle me fait souffrir pour vous!

Don Gusman fit un geste de fureur, puis soudain, rejetant loin de lui son arme:

— Insensé, qui me croyez heureux, écoutez-

moi! Il y a un moment à peine que j'ai tiré ma dague avec serment de ne la remettre dans son fourreau qu'après l'avoir rougie de votre sang! J'eusse alors donné tout au monde pour me trouver face à face avec vous, comme à présent, mais peu d'instants ont suffi pour m'éclairer. La Providence a fait tomber entre mes mains des preuves irrécusables en votre faveur. Je voulais punir un traître, et mon bonheur était le prix de cette vengeance; mais ma conscience d'homme d'honneur me reprocherait éternellement votre mort comme un vil assassinat!

— Je ne puis concevoir votre conduite; êtes-vous dans les confidences de dona Inès, et à quel titre? et de quel droit?

— Je l'aime comme son amant, et je ne suis que son ami. Je devais être son défenseur, mais je veux lui rendre un bonheur qu'elle croit avoir perdu sans retour et qu'elle eût pleuré toute sa vie. Je veux lui rendre sa confiance en vous, sa foi dans l'amour! Suivez-moi, je vais la préparer en lui montrant vos lettres interceptées par les perfides trames de dona Sol.

— Carlos frémit en reconnaissant ces papiers, en découvrant soudain toute la profondeur de ce piége infernal.

En peu de minutes, les deux Espagnols étaient dans l'appartement de dona Inès; Gusman péné-

tra le premier auprès d'elle, la trouva seule, ayant ôté son domino.

— Que m'apportez-vous de lui? dit-elle en démence.

— Je vous apporte sa justification et vous donne ainsi la preuve d'un dévouement inouï. Voyez ses lettres, lisez.

Dona Inès poussa un cri de surprise et de bonheur; elle parcourut avidement ces lettres jointes aux siennes qui n'étaient pas même ouvertes, tandis que Gusman, d'une voix brève, lui disait par quelle étrange circonstance il avait enfin découvert la vérité.

— Carlos! Carlos! s'écriait Inès, où est-il? l'aurais-je donc assassiné? Non, je le voulais, mais mon bon ange a fait trembler mon bras! merci! mon Dieu, merci!

Et elle lança avec force son poignard dans la boiserie, et baisa avec ferveur la croix de son chapelet.

Gusman ouvrit la porte à don Carlos, qui vint prendre la main que lui tendait Inès au comble du délire.

— Vous avez pu me croire capable d'une lâche trahison? lui dit-il avec douleur.

— Oh! j'étais folle en votre absence, comme je le suis à votre retour!

— Ah! Gusman! je vous dois bien plus que la vie! Qui nous acquittera envers vous?

— Votre bonheur !... Pour moi, heureux d'en être la cause, trop faible encore pour en être le témoin, je vous quitte en me félicitant, Inès, d'avoir tout tenté pour vous faire mes derniers adieux! .

. . . . . .

Félicie de Narbonne-Pelet.

La Fée Méerfei

I

Ulrich était un jeune paysan habitant, avec sa vieille mère, un petit bourg situé sur la lisière de la Forêt-Noire. Ardent aux exercices violents, il ne connaissait de l'amour ni les plaisirs ni les peines; et, pourvu qu'il eût à la main son arc de frêne, sur l'épaule quelques javelots bien montés, devant lui un loup ou un daim à poursuivre, peu lui importait les minauderies de ses jeunes voisines, le matin au sortir de l'église, ou, le soir, leurs douces causeries auprès de l'âtre.

Ce jour-là, Ulrich, entraîné dans la Forêt-Noire à la poursuite d'un élan, oublia l'heure qui s'avançait, et ne s'aperçut de son isolement dans le bois qu'au moment où, dépisté par la fraîcheur de

la nuit, son chien revint à ses côtés, fatigué, la langue pendante, baissant la tête, honteux d'avoir manqué sa proie. La nuit commençait déjà à se faire obscure : quelques rares étoiles brillaient au ciel d'un bleu sombre, comme la fleur du nénuphar sur l'azur des eaux; le hibou faisait entendre dans le lointain son cri sinistre, et la lune apparaissait à travers le feuillage des arbres.

Un frisson de terreur involontaire courut sur la peau de l'imprudent chasseur. Il s'était égaré !

Or, vous qui, voyageur fashionable, ne vous êtes jamais perdu dans nos champs de sarrasin, qui n'avez jamais entendu sur vos têtes d'autre frémissement que celui de nos arbres, vous ne savez pas ce que c'est qu'une nuit passée sans abri dans une de ces vieilles forêts vierges qui couvraient jadis le sol de l'Allemagne. Il y a dans ce complet isolement, au milieu d'une solitude inconnue, quelque chose de si grand, que l'âme en est écrasée; au sein des feuilles froissées, une musique si étrange s'entend, qu'on dirait une mélodie partie, tantôt des chœurs célestes, tantôt des hymnes d'enfer.

Puis, si l'âme du voyageur égaré est nourrie de croyances superstitieuses; si, comme au temps d'Ulrich, l'aïeule raconte, le soir, au petit-fils étonné, les merveilleuses apparitions de la fée ou du génie, l'ombre alors s'épaissit autour de son cœur, le vertige le prend, et une voix s'élève en lui

distincte et continue, évoquant des rêves bizarres ou d'effroyables enchantements.

En proie à une anxiété mortelle, appuyé sur un tronc d'arbre, Ulrich méditait sur le parti qui lui restait à prendre, quand il entendit dans le lointain le murmure d'une eau qui tombait. Ce fut un trait de lumière pour lui. Il s'imagina qu'en suivant le cours du ruisseau, il rencontrerait infailliblement quelque moulin où il trouverait un asile, et il descendit à grands pas au fond du vallon.

Une nouvelle déception l'y attendait. Ce qu'il avait pris pour le bruit d'un fort ruisseau, n'était que le murmure d'une fontaine, et triste, il s'en retournait, quand il entendit une voix qui l'appelait par son nom.

Il tressaillit et ne détourna cependant pas la tête, car il crut que ce n'était qu'un rêve; mais la voix reprit, douce et limpide : Ulrich! Ulrich! Et la robe blanche d'une jeune fille se montra en même temps à ses côtés.

A voir le jeune homme, dans une muette admiration, contempler les traits de l'inconnue, qu'éclairaient vivement quelques rayons de l'astre des nuits; à le voir palpiter d'une émotion délicieuse à l'aspect de cette femme à la taille svelte et flexible, aux noirs sourcils arqués, aux grands yeux bruns, humides; à le voir, lui, pâle et timide enfant de l'Allemagne, aux cheveux blonds, aux yeux bleus,

en présence de la jeune fille aux formes toute méridionales, vous eussiez cru voir Endymion recevant, dans ses forêts d'Arcadie, la première visite de Diane.

Après quelques instants passés dans un ravissement silencieux, Ulrich parut sortir d'une douce rêverie; et, redevenu enfin maître de ses pensées, il demanda à l'inconnue le sentier de son village.

Souriant d'un sourire divin, elle lui montra un point de l'horizon vers lequel l'étoile du soir se couchait.

Dans ce sourire plein d'une ineffable douceur, tout un monde nouveau, le monde de l'amour, avec ses joies folles, avec ses ardeurs, avec ses besoins de bonheur, tout cela fut révélé au simple paysan; et, comme la jeune fille restait immobile devant lui :

— De grâce, belle dame, lui dit-il, pourquoi êtes-vous là, seule dans cette profonde solitude? dites-moi qui vous êtes.

— Qui je suis? répondit-elle en s'approchant du jeune homme et s'appuyant sur son bras avec une angélique confiance; mes compagnons m'appellent Méerfei.

Ulrich la regarda avec étonnement. Ce mot n'était pas un mot de la langue des hommes, et il eut peur, car il pressentait avoir à ses côtés un être surnaturel.

— Pourquoi je suis là? continua-t-elle avec l'accent d'une suave mélancolie; ami, je vais te le dire, car je suis plus libre que les filles de vos mères, parce que je suis plus pure : — C'est que j'ai voulu t'attendre ici. Je t'aime depuis un jour où tu fis une chose grande et belle; depuis cet instant, tu es mon mystérieux fiancé, et je t'accompagne secrètement partout, dans tes combats contre les hommes, dans tes luttes contre les hôtes des forêts, dans les fêtes de ton village, au milieu de tes jeunes compagnes, et partout, ma main étendue sur toi a préservé ton corps et ton cœur de dangereuses atteintes. Lorsque parfois tu entends au fond de l'âme une voix qui s'élève tendre et vague, te berçant dans une douce rêverie, c'est ma voix qui te parle son magique langage; quand, le soir, tu crois ouïr dans le vallon quelques harmonies échappées aux harpes des anges, c'est encore mon cœur qui veut parler au tien...

Il y a ici une lacune dans le récit du vieux poëte allemand Erkenhold. La tradition nous raconte seulement que la fée Méerfei conduisit son amant hors de la Forêt-Noire, en vue des maisons de son village. Le chroniqueur nous la représente en cet endroit assise aux côtés d'Ulrich, qui tient sa main dans la sienne et veut l'empêcher de partir, parce qu'il sent que désormais un des fils de sa vie est attaché à cette autre existence.

— Vois-tu, mon Ulrich, disait la fée, l'orient qui se colore? entends-tu les oiseaux commencer l'hymne de la journée? ressens-tu la fraîcheur du matin qui tombe sur tes mains humides? dans un instant le jour va paraître; c'est l'heure où je dois te quitter, adieu!

— Que la journée est longue, Méerfei! que les heures s'écoulent lentement! que l'étoile de Sovi tardera à paraître pour moi! reste donc encore, puisqu'à nos amours il faut les ombres de la nuit. Regarde, il ne fait pas jour encore.

— Ne me retiens plus, Ulrich; le soleil couronne déjà d'une auréole d'or le pic le plus élevé de Feldberg, encore une fois, adieu! je te reverrai ce soir, et demain, et toujours, si tu restes constant.

Le jeune homme se leva et ferma la bouche de la fée par un baiser. Elle dégagea alors sa main de la main de son amant, et Ulrich vit à l'un de ses doigts un anneau que l'enchanteresse y avait placé à son insu, et qui brillait dans l'ombre comme un cercle de feu.

— Conserve, lui dit-elle, cette bague magique, comme le souvenir de ton serment: car si tu m'oubliais un jour pour une autre, oh! alors, malheur à toi! malheur à elle!

Et son œil jeta en ce moment un éclair sinistre, son visage prit une expression terrible, et l'anneau mystérieux, se contractant au doigt d'Ulrich, lui

arracha un cri. Puis la figure de la fée redevint calme et souriante ; son regard céleste descendit dans l'âme du jeune pâtre, doux comme le mot de grâce à l'oreille d'un condamné. Un instant après, il était seul.

Ainsi s'unirent le paysan Ulrich et l'esprit Méerfei, qui toutes les nuits se faisait chair pour reprendre au matin sa substance invisible, et ils vécurent longtemps heureux. Mais ils ne le furent qu'un temps, car pour emblème de leur bonheur, ils avaient pris le myrthe, et ce doit être chose bien éphémère que celle dont un arbrisseau est le symbole !

II

Cinq ans après, c'était un jour de solennité à la cour de France, le roi Philippe IV assistait en personne au mariage d'un de ses favoris avec Agnès, fille unique du duc de Bouteville.

La cérémonie eut lieu dans la vieille église romane de Saint-Germain-des-Prés. Le vénérable prieur de l'abbaye donna aux jeunes époux la bénédiction nuptiale, et le soir, une fête splendide rassembla tous les nobles seigneurs qui formaient alors le cortége du roi de France chez l'heureux favori.

Là, dans un appartement richement décoré se-

lon le goût de l'époque, quelques jeunes chevaliers entouraient une table somptueusement servie. Débarrassés de leurs lourdes armures qui pendaient çà et là accrochées à la muraille, ils se livraient aux douceurs du festin, libres comme des Bohèmes, joyeux comme des enfants, abandonnant leur avenir, insoucieux et tranquilles, au vent des folles orgies. L'époux d'Agnès était au milieu d'eux, passant, entre le Bourgogne et le vin du Rhin, les instants que l'étiquette lui refusait auprès de sa douce compagne.

— A la santé du sir Ulrich de Wehren! dit en approchant de ses lèvres une coupe remplie jusqu'aux bords, un connétable du palais, au teint frais et à la noire chevelure ondoyante : que la sainte Vierge et saint Denis..... Et vidant la coupe d'un seul trait, il termina son toast en maugréant contre la loi somptuaire que méditait le roi Philippe-le-Bel.

— A la santé de la belle Agnès de Bouteville! poursuivit un autre.

— Merci, mes nobles seigneurs, dit le sir de Wehren; merci pour moi, merci pour elle.

Et les larges coupes d'étain circulèrent de nouveau à la ronde. L'orgie se poursuivit vive, ardente, impétueuse, au milieu d'interpellations soudaines, de reparties sans suite et de clameurs étranges. Ulrich de Wehren et un cavalier au pourpoint noir,

qui, du fond de la salle où il était placé, observait en silence la scène sur laquelle il n'avait pas accepté son rôle, échappèrent seuls à l'ivresse générale.

Pour des hommes à sang-froid, c'est spectacle impossible à soutenir que celui d'hommes vivement émus et fortement passionnés, s'ils ne participent insensiblement eux-mêmes à l'exaltation commune. En présence de cette surexcitation soudaine des fibres du corps et de l'âme, devant ces visages pleins d'une expression inacoutumée, sous l'impression de paroles bizarres et de tournures qui ne sont pas celles de l'homme de tous les jours, si l'enivrement ne vous gagne, c'est le vertige qui vous prend... Ulrich et l'étranger au pourpoint noir se sentaient près de faillir, quand, sur un signe, ils se levèrent et, décrochant leurs épées, s'échappèrent sans bruit de la salle du festin.

— C'est chose douce et belle qu'un sourire à côté d'une larme, qu'un rayon de soleil pendant l'orage, qu'une fleur sous la neige, que la tranquillité avec ses molles langueurs et ses joies paisibles auprès du trouble bruyant et des folles clameurs de l'orgie! n'est-ce pas, sir Ulrich?

Et celui qui parlait montrait à son ami, d'un côté, les fenêtres de sa demeure, étincelantes des feux de mille flambeaux, de l'autre, les marronniers de la terrasse sur laquelle ils se reposaient doucement des fatigues de la journée.

— Heureux et bon Robert! tu ne vois là que de la poésie; dans les fleurs de la vie, tu ne trouves que du miel, et jamais de poison. Eh bien! ce qui te fait rêver me torture l'âme et me la déchire, ce qui te charme presque en ce moment me pèse et m'ennuie! oh! l'ennui, c'est chose épouvantable! c'est porter à sa bouche un fruit délicieux et voir avec horreur qu'il manque un sens à votre palais. Car enfin, je pourrais être heureux, je suis riche, je suis puissant, je suis aimé d'Agnès, et je ne puis aimer...

— Et tu ne l'aimes pas! Pourquoi donc l'as-tu enchaînée à toi, la pauvre jeune fille! Pourquoi donc à ton âme sans vie, as-tu lié une âme vive, un cœur ardent qui souffrira de ton martyre, et un jour mourra de ta mort? Dans ces paroles de Robert il y avait une profonde indignation comprimée, le mot de lâche expira sur ses lèvres.

— C'est que tu ne me comprends pas! reprit avec amertume Ulrich qui n'entrevit pas le sens de ces mots. Agnès est de haute lignée, et moi, soit dit entre nous, je ne suis qu'un heureux aventurier. Avant d'être fait baron par notre très-honoré seigneur et roi, je n'étais qu'un obscur paysan d'Allemagne: ma noblesse ne date que de moi. Je veux que la famille que je fonde, car il n'y avait pas de parchemins armoriés dans notre ferme de la Forêt-Noire; je veux que ma race à moi ait un chef grand et glorieux.

— Glorieux, pauvre Ulrich! avec tes futiles distinctions, te voilà aussi sophiste qu'un docteur de l'université. Mais nous en sommes tous venus là maintenant. L'ardeur des sens s'appelle l'amour; l'égoïsme à trois, à quatre, à petit comité, se revêt du saint nom d'amitié; et la gloire, ta gloire à toi, mon noble baron, c'est le couronnement de quelques vues d'ambition et d'orgueil.

— Robert!

— Oh! ne t'irrite pas, ami, parce que je dis une vérité sévère. Je voudrais tant te faire entendre que monter sur un tréteau devant la foule, s'élever, grandir aux yeux des hommes, ne s'appelle pas la gloire! A ce prix-là, vois-tu, ce serait chose trop facile à conquérir. Mais je peux te dire à mon tour : non, non, tu ne me comprends pas.

Il y eut alors un moment de silence entre les deux amis. On entendait seulement le sable de la terrasse crier sous leurs pieds, et insensiblement les bruits de fête s'éteignaient dans la demeure du baron de Wehren. Robert, tournant les yeux de ce côté, vit de la lumière aux fenêtres en ogive de la chambre nuptiale. C'étaient les matrones qui conduisaient la jeune épouse.

— Que de rivaux déçus envient en ce moment ton bonheur! dit Robert en montrant à Ulrich une silhouette de jeune fille qui se découpait gracieusement sur les vitraux. Ton Agnès, c'est un ange,

une de ces célestes figures de vierges que nous avons vues dans notre voyage d'Italie descendues de la toile, une de ces têtes délicieuses dont Eudes de Montreuil a peuplé la chapelle du saint roi Louis. Si maintenant tu savais être heureux!

— Si tout cela pouvait faire le bonheur, je le posséderais depuis longtemps. Je n'ai pas toujours eu l'ambition pour passion unique; mon cœur, dont l'acier de ma cuirasse étouffe aujourd'hui tous les battements, a tressailli autrefois comme le tien; mais je vais tout te raconter, car ce secret avec ses joies délirantes et ses mystères affreux me pèse trop lourdement. Je sens à mes remords que je fus criminel un jour, et que, depuis, une implacable fatalité me poursuit.

Poussé alors par une force irrésistible, il raconta à Robert l'histoire de la fée Méerfei, sa jeunesse à lui, obscure et paisible, son égarement au fond des bois, son mystérieux amour.

— Mais un soir, poursuivit-il, heurta à la porte de notre chaumière, un chevalier inconnu. Il était seul, son écuyer avait succombé dans la traversée de la Forêt-Noire; je lui accordai l'hospitalité. Durant la veille au coin du feu, il raconta à moi, pâtre obscur et ignorant, les merveilles de la cour des rois et des princes, les succès faciles à l'âme forte et au cœur intelligent; il me fascina de son regard de flamme, me promit gloire et bonheur, et

cette nuit-là j'oubliai Méerfei, et le matin, une autre passion au cœur, celle de la gloire, je partis avec l'inconnu. Sur un champ de bataille il me fit chevalier. Tous mes souvenirs d'amour s'étaient depuis longtemps enfuis : je ne songeai plus à Méerfei, et je rejetai un jour loin de moi, comme un hôte importun, la bague que la folle m'avait mise au doigt. Le roi de France m'a depuis créé baron, je marche l'égal des premiers seigneurs du royaume, je suis l'époux de la fille du duc de Bouteville, et parce que des pensées d'autrefois me poursuivent, je ne puis être heureux. Mais je les défie de m'atteindre auprès d'Agnès.

Et, serrant la main de Robert d'une façon étrange, il se perdit dans une allée de marronniers, et s'élança dans sa somptueuse demeure.

Une demi-heure après, tout était rentré dans le silence et l'obscurité. Une lampe veillait seule dans la chambre des deux époux, et, à travers la fenêtre entr'ouverte, un vent tiède et léger agitait sa flamme bleuâtre comme la banderole d'un étendard.

Le lendemain au matin, on trouva Ulrich de Wehren étendu sans vie contre terre. Agnès était évanouie sur son prie-Dieu.

Un vieux prêtre, en ensevelissant le cadavre, parla de Tobie et de la fille de Raguel, de Sara aux embrassements qui donnaient la mort.

Du reste, la veuve d'Ulrich ne parla jamais des

événements de cette nuit fatale. Elle se retira dans une solitude où elle vécut saintement, se contentant de dire à ceux qui voulaient l'en arracher, qu'un serment brisé est chose infâme qui tôt ou tard a son châtiment.

UN DRAME

A LA TOUR DE LONDRES

Edouard.

Richard, viens, mon Richard, faisons notre prière !

Richard, souriant.

Prions pour notre roi !

Edouard.

Prions pour notre mère !

Richard, riant

Pour tous deux ! suis-je pas votre sujet, mon roi ?

Edouard, tristement.

Heureux Richard ! toujours le rire habite en toi.

Richard.

Je le possède autant que toi cette tourelle
Qui te rend triste, pâle et lugubre comme elle.

Edouard

Ces murs noirs et glacés ont une profondeur! ..

Richard, souriant.

Ajoutons que d'instinct on est déjà frondeur.

Edouard.

Que veux-tu! mon ami; la gaîté m'est ravie :
Un peu plus grand que toi, j'épelle mieux la vie.

Richard.

Alors, savant, tu sais qu'on y trouve des fleurs,
Et que le rire y croît plus encor que les pleurs.

Edouard.

Pour d'autres que pour nous peut-être qu'elle est belle :
Mais je l'explique moi d'après cette tourelle.

Richard.

Mais je t'assure, ami, qu'elle est mieux que tu crois :
C'est par ton cœur chagrin qu'aussi mal tu la vois.
Si, comme je le sens, elle est l'avant-courrière
De ton sacre aujourd'hui...

Edouard, tristement.

Faisons notre prière!

Richard, joyeusement.

Eh bien! oui, pour ta fête entonnons les premiers
Des hymnes que pour toi font les peuples entiers;

Demandons au Seigneur une superbe armée,
Qui déroule ses bruits à l'oreille charmée :
Demandons-lui des jeux, des couronnes, des fleurs,
Des richesses, de l'or pour combler les douleurs :
Demandons que le pauvre enrichi te chérisse
Et jette sur ton règne un ciel qui te bénisse;
Demandons que longtemps, bien longtemps, près de toi,
Je donne à te servir mes jours, mon sang, ma foi !

Edouard, attendri.

Oh ! viens ! embrasse-moi, mon bon cher petit frère !

Richard.

Allons, deviens joyeux, et faisons la prière !

Edouard, haut.

Père, vous qui lisez des cieux
Le fond des cœurs, le fond des yeux,
Vous qui voyez sur cette terre
Le détour voilé du mystère,
Qui pénétrez les noirs secrets,
Qui changez les mortels décrets,
Seigneur, assistez notre enfance
Nourrie en votre confiance !
Ignorants, aveugles, petits,
Le malheur bientôt nous a pris :
Il a fait mourir notre père,
Il a fait veuve notre mère,
Il a voilé nos jeunes yeux,
Nous avons pleuré près des cieux.
A peine échappés de votre aile,
La route est pénible et cruelle,
Nos pieds tendres marchent meurtris,
Nos cœurs troublés s'ouvrent flétris :

Nous fléchissons sous notre écorce,
Qui résiste mal à la force :
Mendiants de notre pouvoir,
Nous allons pauvres, sans savoir ;
Livrés à la main qui nous mène,
Nous laissons river notre chaîne,
Agneaux que l'on pousse à la mort,
Nous allons où le veut le sort :
Vous seul pouvez changer la route
Où notre âme craintive broute :
Dieu bon ! tendez-nous votre main,
Pour nous rendre forts au chemin !
. . . . . .
Ainsi depuis longues semaines
Suppliaient ces mains souveraines :
Ainsi ces deux enfants de rois
Tous les soirs élevaient leurs voix !

Enfants du pauvre ! enfants du trône !
Sur la terre on vous fit une triste couronne :
Quoique bien différents, vos berceaux sont pareils ;
Sitôt nés, le malheur prend vos souris vermeils,
Vos hochets, vos plaisirs ! dans vos têtes si fines
Il creuse également ses cruelles épines,
Vous fait tous deux martyrs, l'un de son lange d'or,
Diadème de rois, funeste et lourd trésor,
L'autre de ses haillons, sale et pâle héritage,
Dont l'enfant malheureux rarement se dégage,
Et qu'il traîne avec lui comme un signe maudit,
Etoile de Caïn que le ciel étendit !

Fils de prince, on t'envie, et, pour prendre ta place,
On conspire, on renie, on salit, on efface

La légitimité de ton toit, de ton sang!
On conteste à ta mère un fruit né de sa vie,
On coupe ta racine à son âme ravie,
Et l'on doute du roi sorti chaud de son flanc!

Lorsque le mot bâtard a baptisé ta tête,
Ton ombre pèse encore au front qui monte au faîte :
Celui qui te succède a besoin de ta mort!
Pour qu'il règne paisible, il faut bien que ta vie
Du silence à jamais soit couverte et suivie;
Il faut, qu'écho muet, tu voiles ses remord.

Alors tu dois mourir riche et beau de jeunesse,
Enfant plein d'avenir, de joie et de tendresse,
Germe d'amour, lis gracieux,
A peine au jour il faut renoncer à ta mère,
Pauvre femme jetée en cette voie amère,
Qui n'ose s'avouer mère que dans les cieux!

Oh! qui croira cette heure affreuse, agonisante,
Où deux enfants n'ont pu de leur voix gémissante
Remettre le glaive au fourreau!
Ni détourner du crime une âme assez maudite
Pour étouffer l'enfant qui sous la mort s'agite,
Demandant grâce à son bourreau!

Ils étaient là tous deux achevant leur prière,
Lorsque la tour brilla d'une pâle lumière
Qui jaillit jusque dans leur cœur,
Leur portant moins encor l'effroi que l'espérance,
Sentiment frais et pur qui flotte dans l'enfance,
Où toujours s'attend le bonheur!

Hélas! pauvres enfants! c'est la mort qui s'apprête :
Tendez à l'assassin votre soyeuse tête.
Ouvrez vos bras blancs au tombeau :
Otez vos langes purs de vos poitrines nues,
Plantes fraiches à peine au printemps parvenues,
D'où s'élève un tendre rameau !

Apprête-toi, Richard, âme blanche et rieuse :
Jeune biche échappée, avide et curieuse,
Enfant brillant et radieux,
Dis un adieu dernier à la course rapide
Que parcourait déjà ton œil vif et candide :
Ange envolé, remonte aux cieux !

Va! ton rire est fermé : ton enfantine joie
Désormais sera pâle au cercueil qui la ploie :
Ton esprit malin et charmant
Demain ne dira plus ses chansons si bruyantes,
Tes yeux n'enverront plus leurs phrases éloquentes :
Ton écho sera morne et lent!

Etres chers et divins, vos voix harmonieuses
S'éteindront dans la nuit, douces harpes pieuses ;
Ils ne vibreront plus sous le doigt maternel ;
En vain la pauvre femme ira sous la tourelle
Ecouter la chanson que vous chantez pour elle :
Vous chanterez pour l'Eternel!

. . . . . .

Une heure à peine était passée
Sous le souffle du temps lentement effacée,
Quand soudain dans la tour on entendit des pas
Dont le bruit fit frémir et qu'on n'attendait pas.

. . . . . .

Les deux enfants dormaient : sur leurs frêles paupières
Le repos étendait ses suaves lumières :
Un sommeil calme et doux couvait leurs jeunes sens :
Leurs corps abandonnés s'étendaient, douces lames
Comme deux vagues d'or se couchant sous les rames,
Et leurs rêves sans noms chuchotaient leurs accents !

Leurs bras veinés d'azur s'entouraient, frêles branches,
Douce aubépine en fleurs mêlant leurs cimes blanches,
Comme pour protéger leurs deux corps endormis :
Leurs lèvres se baisaient ainsi que quatre roses
Qui sur la même tige ont leurs corolles closes,
Enivrant l'air chargé de leurs parfums amis.

Sur leurs bouches encor murmurait la parole
Qui posa la dernière, arome qui s'envole
Et qui jette un bonsoir de tendresse et d'amour :
On eût dit les entendre encor pleins de leur mère,
L'appeler, la nommer, la mêler tendre et chère
A leur sommeil paisible attendant un beau jour.

A leur chevet un livre ouvrait encor ses pages,
Ainsi qu'un ciel d'azur étendant ses nuages
Pour protéger leur douce nuit :
C'était un livre d'heure encor plein de leurs larmes,
Qui semblait les défendre en déployant ses armes,
Protectrice étoile qui luit.

. . . . . .

Un instant l'assassin s'arrête à cette vue :
Par ce touchant tableau son âme retenue
Semble se dégager de son cercle infernal :

Tant de jeunesse ensemble avec tant d'innocence,
Tant d'abandon, d'amour, de grâce et de croyance
Pour un instant l'emporte et terrasse le mal !

Hélas ! un pacte est fait et le bourreau réclame :
Il faut mettre l'acquit à ce marché d'infâme :
Car Glocester est là tendant sa main de fer :

. . . . . .

Alors des cris confus, triste, pâle agonie
Annoncent de la mort la lugubre harmonie,
Et sur Dieu l'emporte l'enfer !

Ils ont osé tuer l'enfance,
Malgré sa touchante innocence,
Malgré ses charmes purs et beaux !
De ces deux astres si limpides
Ils ont fait des ombres livides,
Ils ont fait de pâles lambeaux !

Hermance Lesguillon.